This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HN SRV5 2

X2557.21.4

Harvard College Library

Bought with
Money received from
Library Fines

# POÈMES ET POÉSIES

## *DU MÊME AUTEUR*

LA CLARTÉ DE VIE, 1893-1896 (*Chansons à l'ombre. In memoriam. En Arcadie*)..... 1 vol.

PHOCAS LE JARDINIER, précédé de *Swanhilde, Ancaeus, Les Fiançailles d'Euphrosine*..... 1 vol.

LA LÉGENDE AILÉE DE WIELAND LE FORGERON..... 1 vol.

PLUS LOIN (*La Partenza. In memoriam Stephane Mallarmé. L'Amour sacré*)..... 1 vol.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

—

# Poèmes et Poésies

CUEILLE D'AVRIL. JOIES. LES CYGNES
FLEURS DU CHEMIN ET CHANSONS DE LA ROUTE
LA CHEVAUCHÉE D'YELDIS

AUGMENTÉS DE PLUSIEURS POÈMES

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMVII

HARVARD COLLEGE
NOV 3 1913
LIBRARY.
Fine money

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

42557.21.4

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

AU FIN PARLER DE FRANCE

UN TRÈS HUMBLE ET PASSIONNÉ SERVANT

F. V.-G.

# CUEILLE D'AVRIL

## DÉDICACE

*Voici les vieux doux vers, notre orgueil enfantin,*
*Toute ta joie alerte et crédule et la mienne ;*
*Comme l'on chantait haut, comme il faisait matin*
*Et comme on craignait peu que l'âge ne survienne !*

*Il est venu sans bruit : ses fleurs et ses moissons*
*Ont jonché notre sente et comblé notre grange;*
*Ma voix d'Avril en Mai t'a chanté des chansons*
*Et je t'en ai chanté de Juin à la Vendange.*

*Celles-ci, je ne sais, malgré que l'Art hautain*
*Accueillit d'un sourire indécis nos prémices,*
*Valent comme un baiser, comme une odeur de thym*
*Et comme un jeu de flûte où vont des doigts novices,*

*Et valent comme un geste audacieux et prompt,*
*Car nous avons frémi tous deux de belle audace*
*Ce soir que tu ceignis d'un gai laurier mon front*
*Et montras l'avenir et me dis : fais ta place.*

## DEA

*Quæ lætificat juventutem meam...*

La Poésie impérieuse est mon amante
Très grave et docte aussi parfois, comme les dames
Du temps jadis, et douce et tendre dans ses blâmes ;
Son pas altier traîne en lourds plis sa robe lente
Où luit l'éclat des Fleurs de Lys, comme des flammes.

Je sais un cœur vaillant sous sa gorge royale
Marmoréenne ainsi que l'antique Déesse ;
Je sais l'amour jaloux trop grand pour ma faiblesse
Par quoi je vaux ce que je vaux, hautain et mâle,
Son cœur et son amour, et qu'Elle est ma maîtresse.

Le rythme de sa voix est ma seule métrique,
Et son pas alterné ma rime nuancée,

Mon idée est ce que j'ai lu dans sa pensée,
Certe, et je n'ai jamais rêvé d'autre amérique
Que de baiser l'or roux de sa tête abaissée.

Je n'ai voulu parmi la vie active et sainte
Que des heures que sa douceur livre à ma joie,
Où longuement je parle, où, pour qu'elle me croie,
Je suis naïf, comme un enfant simple et sans feinte
Aimant l'obscurité que son aile déploie.

Et je vivrai dans l'ombre, à ses pieds, sans tristesse,
N'ayant d'ambition que de rêver près d'Elle,
Sans redouter pour moi l'avenir infidèle,
Car je n'aurai chanté que pour ma douce hôtesse,
Un vague chant d'amour dans l'ombre de son aile.

# *UN POÈME DE LA MER*

*Tu septiformis munere.*
Hymne romaine.

## I

### Mare vorax.

Je suis venu vers toi, Mer, comme vont tes fleuves
Impétueux et forts, rongeant le frein des rives,
Tes fleuves triomphants dans leurs courses déclives,
Les fleuves souriants et doux où tu t'abreuves ;

Je suis venu noyer mon cœur en tes flots gris,
Mon cœur et ma pensée altière d'insurgé ;
Moi dont le rêve aventureux a voyagé
Confiant vers la gloire acerbe du mépris ;

O Mer, je suis venu vers toi, l'Insatiable,
Vers le gouffre oublieux et vers l'immense tombe,
Engloutir mon orgueil en l'abîme où retombe
La buée éphémère au mirage implacable ;

Mer, prends mon cœur, avec ses rêves chers et vains
Et mon amour futile et son ambition,
Mer, dans l'oubli passif de toute vision,
Je veux errer parmi le deuil de tes grands pins;

Car, par la plaine ensoleillée et dans l'ivresse,
J'ai marché, radieux de gloire anticipée;
Mer d'oublis, sois le but de ma folle équipée:
Voici que sombre au large un soleil en détresse.....

## II

Mare ferox.

Sous l'azur infini des glorieux étés,
Narguant la voûte bleue ainsi qu'une rivale,
Tu roules, dans l'orgueil de tes immensités,
Majestueuse Mer, ta houle triomphale ;

Et voici qu'ébloui de rêves surhumains
Mon cœur, infatué du privilège unique,
Jette mon nom infime aux justes lendemains
Et rythme à ton instar mon orgueil laconique :

Certe, il est bon d'avoir ouvré le vers d'acier,
Certe, il est doux d'avoir vécu le saint poème,
Et d'avoir méprisé le blâme qui messied
Aux lèvres de la tourbe, et d'être resté même ;

Il est digne de croire imperturbablement
En l'Idéal honni de ceux que l'on acclame
Et d'avoir écouté celle qui les dément
Ayant chanté vers Elle un chaste épithalame.

Que ton nom meure ou qu'il résonne à tout jamais,
Qu'il sombre dans l'oubli, qu'il hante les mémoires,
Que t'importe, ô rêveur de rêves blasphémés
Dans l'orgueilleux dédain des mépris et des gloires?

## III

**Mare tenax.**

Quand rutilant et doux à l'occident splendide,
Le glorieux soleil s'immerge en tes flots d'or,
Je rêve au mythe bleu de la belle Atlantide
Qui sous ta houle avide à jamais rêve et dort :

Tu gardes le secret des riantes prairies
Et des vierges cueillant les lauriers et les thyms,
Le rite impérieux des lentes théories,
Et l'arome des bois montant dans les matins;

Et moi, qui sais des lieux de fleurs et d'insomnie
Sous le jour éternel d'un éternel printemps,
Où toute volupté suprême est infinie,
Où dans l'air embaumé planent des vols chantants;

Doux pays où s'en vont des fleuves grandioses,
Stellés de nénuphars, berçant des nids d'Alcyons,
Pays où l'Empyrée arde en apothéoses
Sur l'éblouissement des belles actions;

J'ai senti sourdre en moi ce rêve d'égoïsme
De garder, comme toi, le secret de mon cœur,
Et de ne pas livrer la vision du prisme
A l'imbécillité de leur rire moqueur.

## IV

Mare salax.

Ecoute dans la nuit d'août lascive, écoute :
C'est comme un long sanglot d'amants exténués;
L'atmosphère palpite... Allons, vieux cœur, en route
Vers l'assouvissement de tes instincts rués;

« Ecoute le baiser voluptueux des vagues,
Des vagues étouffant le rire des galets;
La nuit est lourde et s'alanguit de désirs vagues,
Il pâlit au zénith des éclairs violets;

« Allons, vieux cœur, en route vers ton vieux délice,
Ce frisson de la grève évoque d'autres nuits;
Ce soir d'août pâmé la nature est complice
Et grise l'univers de parfums et de bruits... »

Mais ta folle chanson ne berçait pas mon âme,
O Mer libidineuse, en ce lourd soir d'été ;
Je n'avais pas au cœur un nom rieur de femme,
Je n'ouvrais pas mon rêve à ta lubricité,

Et, comme Parsifal au jardin érotique
Parmi les fleurs du mal et leurs tentations,
Je n'ai songé, ce soir, qu'au Chef-d'œuvre authentique
Où doivent converger toutes nos passions.

## V

**Mare vecors.**

Les pourpres du brasier sanglant où s'effondra
Le Dôme d'or rougi s'éteignent une à une...
Des décombres du jour et de son apparat
Il fume des nuages d'encre, vers la lune...

Au large, dans la nuit des rêves et des flots,
Eclate un roulement sinistre, et, sur les grèves,
Le hurlement des vents se mêle à des sanglots;
O Mer, dans ta fureur énorme tu te lèves!

Surgis, brise l'entrave et dévaste et détruis
Ce monde chancelant qui tombe en pourriture,
Extirpe ce bois mort et cet arbre sans fruits,
Lave ce grouillement d'êtres contre-nature!

Sois le Déluge, sois l'extermination,
Car la Vertu n'est pas, car l'Amour s'achalande,
Car la Gloire vénale est une ambition,
Car le jardin du Rêve est une morne lande.

O, du moins, jusqu'au jour où ce monde damné
Abîmera sa lèpre en ta vaste amertume,
Dresse-toi sur ta grève, Océan enchaîné,
Et crache-lui l'insulte âcre de ton écume!

## VI

**Mare socors.**

Dors, Mer, insoucieuse et lasse, que te fait
L'arrogante blancheur des falaises? qu'importe
L'opprobre des granits où ta colère avorte?
Cette trêve alanguie est meilleure, en effet.

Dors, sous ce lent midi de rêve et d'inertie,
Impassible et rieuse en ta placidité :
Dans l'ombre d'un grand pin ne t'ai-je pas chanté
La douceur d'un vieux songe éclos en poésie?

Ne suis-je pas venu chercher auprès de toi
L'insouciance d'être et le rire imbécile?
— Qu'importe la moisson? — j'ai jeté ma faucille
Aux chardons du chemin, et sans savoir pourquoi.

... Le rire de tes flots berceurs comme des rimes,
Et tes barques de pêche aux horizons trop bleus...
Voici le souvenir d'un conte fabuleux
Aux pays inconnus, par delà tes abîmes...

Et ton miroir qui ne reflète du passé
Que mes heures de joie inactive et sereine...
Et ce sillage blanc, sans doute de Sirène...
O Mer, dormons un peu ; ce rêve m'a lassé.

## VII

Mare livens.

Les verts et l'indigo brûlant et l'azur pâle
Que roule dans ce faste impertinent ton flot,
Et les étoiles d'or et la lune d'opale
Que tu balances dans la nuit comme un falot,

Tu les as pris aux ciels merveilleux des aurores,
Aux rêves des minuits, aux gloires des couchants
Pour en farder l'éclat de tes houles sonores
Et tu cherches l'écho des roches pour leurs chants !

Ne sens-tu pas en toi l'opulence de n'être
Que par toi seule belle, ô Mer, et d'être toi ?
N'as-tu pas ton arcane où nul œil ne pénètre,
Comme l'Espace ! et n'as-tu pas aussi l'effroi ?...

Pour toi, mon cœur, qui ris de honte et te renies,
Si leur gloire sur toi pèse d'un vaste poids;
Si, sous l'immensité des cieux et des génies,
Ta médiocrité semble un crime parfois;

Du moins sois fier, malgré les heures d'impuissance
Exulte d'être toi, puisque tu restes tel —
Toi qui n'as pas rythmant quelque réminiscence
Cherché le plagiat qui m'eût fait immortel!

# *EUPHONIES*

3.

## I

« La belle dame sans merci. »

Ce furent là des heures douces,
O ma dame des roses blondes,
Où tournoyait en folles rondes
L'essaim des rêves sur les mousses,
Et vous disiez des choses douces.

Ce furent des baisers de rêve,
O ma dame des roses blondes,
Comme fleuris en d'autres mondes ;
Et sous la lune qui se lève,
J'ai cueilli des baisers de rêve.

Ce fut mon radieux poème,
O ma dame des roses blondes,
J'aurais noyé parmi les ondes
De vos tresses mon âme même :
Et vous n'aimez plus qu'on vous aime.

## II

Au vieux balcon fleuri j'accoudais ma tristesse
Parmi vos blancs rosiers,
Et j'entendais qu'il vous disait : « Chère comtesse »,
Et que vous lui causiez ;
J'écoutais le murmure endormeur des abeilles
Parmi vos blancs rosiers ;
Vous riiez, et j'ai dû me boucher les oreilles ;
Et comme vous posiez !
Ah ! vous ne voyiez pas agoniser mon âme,
Parmi vos blancs rosiers ;
Vous ne saviez pas que de rire fût infâme,
C'est comment vous l'osiez !

## III

« Il voulut tout revoir..... »
V. H.

Le flot dormeur s'éveille et chante sous nos rames;
Les roseaux chuchoteurs s'écartent; le vieux pont
Aux éclats de tes ris s'émoustille et répond...
Voici le bois de mérisiers où nous entrâmes.

La plaine a la torpeur d'un lézard, au soleil;
Il plane des vapeurs comme une somnolence;
Et l'herbe est verte, et l'ombre sur nous se balance...
Voici la source où but ton sourire vermeil.

L'ombre des meules traîne en cône vers la lune
Qui des cimes, là-bas, regarde en se penchant
Le jour mourir parmi les affres du couchant...
Voici le crépuscule et la nuit importune.

Le flot chante éveillant des rêves endormis,
Les roseaux dans la nuit d'été pleurent — il semble —
Les échos du vieux pont ont une voix qui tremble...
Voici l'auberge hilare et le chant des amis.

## IV

L'Aurore a des pudeurs virginales, des voix
Qui font rêver le fol espoir d'aimer une autre,
En cette solitude, hélas ! qui fut la nôtre
Aux jours d'alors, et tout ce passé que tu vois.

L'Aurore a Tes pudeurs virginales, Ta voix.
Vibrante voix d'alors que n'eut jamais une autre ;
Mais cet amour très chaste et saint que fut le nôtre
S'en est allé de ta chère âme, je le vois.

A pas très lents, par la charmille basse, où notre
Premier rêve a chanté le duo de nos voix,
Je vais parlant ce rêve, il semblerait d'un autre,

O mourons — que me font les choses que je vois
Et cette solitude, hélas! qui fut la nôtre,
Aurore, et ta pudeur virginale, et tes voix !

## V

« Oiseau bleu couleur du temps. »

Sais-tu l'oubli
D'un vain doux rêve,
Oiseau moqueur
De la forêt?
Le jour pâlit,
La nuit se lève,
Et dans mon cœur
L'ombre a pleuré;

O chante-moi
Ta folle gamme,
Car j'ai dormi
Ce jour durant ;
Le lâche émoi
Où fut mon âme

Sanglote emmi
Le jour mourant...

Sais-tu le chant
De sa parole
Et de sa voix,
Toi qui redis
Dans le couchant
Ton air frivole
Comme autrefois
Sous les midis ?

O chante alors
La mélodie
De son amour,
Mon fol espoir,
Parmi les ors
Et l'incendie
Du vain doux jour
Qui meurt ce soir.

## VI

« ..*Sola sub nocte...* »

Les mots que vous disiez je les redis à l'ombre,
Le verre où vous buviez je l'ai brisé de rage ;
Accroupi dans la nuit sinistre de la plage
J'écoute le canon lointain d'un brick qui sombre...

Et que vous importait mon âme, douce dame ?
Mon amour ingénu, vous deviez en sourire ;
Et puis, en somme, était-ce à moi de vous le dire,
Et devais-je espérer que vous prissiez mon âme ?

Le phare, à l'occident, alterne ses couleurs ;
La *sirène* fatale ulule au ras des syrtes ;
Mais la nuit glaciale est claire de pâleurs...

Qu'avais-je à vous parler de roses et de myrtes,
Vous dont les yeux changeants émerveillaient mon cœur,
Vous dont la voix trop douce étonna ma candeur ?

## VII

Dormir et rire d'aise, un sommeil : je divague :
Dormons : le mal d'aimer, ô cœur t'a ravagé ;
Et je me sens, ce soir, si follement âgé
Que je me crois le survivant d'un monde vague.

La nuit est formidable et triste à tout jamais,
Un souvenir qui hante emplit l'ombre déserte ;
Mon regret est futile et mon désir inerte
N'appelle plus l'espoir des rêves abîmés ;

Dormons : il n'est plus rien sous le crêpe d'azur
Où s'est drapée à tout jamais la vieille joie :
Tes ailes que le saint désir ouvre et déploie

Retombent, ton espoir d'aimer est presque impur...
Je divague au retour des vaines lassitudes,
N'avions-nous pas rêvé d'autres béatitudes ?

## VIII

Rursus.

Ton cœur larmoie
Ce soir de Mai,
Comme un enfant ;
Ton cœur larmoie,
Et se défend
D'avoir aimé
Comme un enfant....

Ton cœur regrette,
En ce doux soir,
Comme un remords ;
Ton cœur regrette
Ses rêves morts
Et cet espoir,
Comme un remords...

Ton cœur hésite
Et craint d'aimer
Comme d'abord ;
Ton cœur hésite...
Et c'est au bord
De cette mer,
Comme d'abord.....

Ton cœur se grise
Au même vin
Sans le savoir ;
Ton cœur se grise
En ce doux soir,
Encore en vain,
Sans le savoir...

## IX

*Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi.*
PSAUME 121.

Le rêve conscient qui te donne ma vie
Est triste du regret des futurs abandons,
Et la sente rieuse, où l'âge nous convie
Pour l'étape d'une heure où nous nous attardons
En ce rêve joyeux qui te donne ma vie,
Nous mène au carrefour prochain des abandons...
O la rieuse sente où l'amour nous convie
Et l'étape alanguie où nous nous attardons!...

Ce rêve d'énergie est lâche et fol en somme
Et ce *toujours* banal est menteur en effet?
Car la fatalité surhumaine nous somme :
La trame de nos vœux s'effile et se défait,
Et tout serment d'amour est lâche et fol en somme;

Car je connais trop bien le serment que j'ai fait,
Et que l'oubli fatal du lendemain nous somme,
Et comment ce lien fragile se défait...

Mais ce rêve idyllique est comme l'accalmie;
Ta voix chaude me berce ainsi qu'un océan;
Et ta parole arrive à mon âme endormie
Comme un chant vague avec l'oubli de ce néant
Du rêve, et de l'amour, et de son accalmie;
Laisse voguer mon âme au loin sur l'océan
Et berce de ta voix son rêve d'endormie;
Puisque demain devra pleurer tout ce néant.

## X

Plein air.

Ta chevelure éparpillée
Enonde et coule en l'herbe verte
Comme un ruisseau clair sablé d'or ;
Et, sur ta gorge mi-couverte
Un vague rayon danse ou dort ;
Distraitement, lèvre entr'ouverte,
Tu ris au ciel par la feuillée...

O douce chose printanière,
O jeune femme, ô fleur superbe,
Epanouis ta nudité
Royale emmi tes sœurs de l'herbe ;
L'inconsciente vanité
Rutile sur ta lèvre acerbe
Et rayonne dans ta crinière.

Reste ainsi : l'ombre violette
Se joue aux roses plis des hanches ;
Ouvre tes grands yeux puérils
Où rit l'orgueil de tes chairs blanches.....
O, fut-il en d'autres avrils
Pareille fête sous les branches ?
Et qu'elle est vaine la palette !

## XI

Les genêts ont fleuri le sable de la grève
Où le fleuve roulait, l'autre mois, ses caprices,
Et tout ce lent Juillet a passé comme un rêve ;
Les genêts ont fleuri l'éblouissante grève...
Dis-moi que tes baisers ne sont que des prémices,
Que tout ce lent Juillet passé comme en un rêve
N'était que le prélude aux suprêmes délices...

Le sable de la grève est fleuri de genêts
Que le fleuve courbait en riant, l'autre mois ;
Le sable ondule aux creux des lits abandonnés,
Le sable éblouissant est fleuri de genêts ;
La brise attiédie à l'ombre du vieux bois
Chasse le sable fin des lits abandonnés ;
Les choses ne sont pas ainsi que l'autre fois !...

## XII

Stupeur épanouie.
V. H.

Voici, pour vivre une heure, un rêve riverain.
Les sables et les saules gris, et le serein
Espace du ciel clair, et toutes les prairies
Vers l'occident, où vont les génisses nourries
De fleurs et d'herbe douce ; et tu peux vivre, ainsi,
Ignorant quel hasard t'a mené jusqu'ici,
Rieur du rire inconscient, rêveur du rêve
Gai des forêts d'avril où sourd un chant de sève.

Car le jour est joyeux et le fleuve s'endort :
On y pourrait cueillir le reflet des fleurs d'or.

Il s'envole de blancs flocons aux toisons grises
Des nuages, épars aux plaines inconquises

En lents troupeaux brouteurs et que pousse, berger
Invisible des infinis, un vent léger,
Si léger que son vol à peine effleure l'onde...

Et la passivité de cette heure est féconde.

*MYTHES ET DÉCORS*

## TRIPLICI

Contre le ciel fiévreux d'un automne elle dresse
L'orgueil de son profil étrange et de sa gorge ;
Sur sa robe le sang du Cygne qu'elle égorge ;
Et dans ses yeux bleu clair ricane sa tendresse.

Il tournoie autour d'elle, en neige virginale,
Des plumes, dont les vents emportent le trophée ;
Le flot de ses chairs de sa guimpe dégrafée
Jaillit comme une écume et déborde et s'étale.

Goutte à goutte, éparlant l'exubérante sève
De ses seins fécondés en des nuits d'âpres plaies,
L'haleine chaude de ses narines gonflées
Fait choir vers ses doux pieds le lait tiède du rêve.

La robe se cramponne en plis à la ceinture
— Robe de lin souillée et ceinture d'or mate ; —
Sur sa puissante épaule un pourpre de stigmate :
Et sa bouche fredonne un chant contre nature.

Elle monte à pas lents le sentier vert et chante,
Chante au hasard des mots exquis sur un air vague ;
Et va, très pâle, par le chemin qui zigzague
Vers la cime éternelle où blanchit l'aube lente.

Et je lui dis, émerveillé : « Déesse étrange,
Qui monte vers la cime avec cet air superbe,
Pourquoi tes pieds effacent-ils l'éclat de l'herbe?
Pourquoi ces fleurs que fane ainsi ta main d'archange ?

Le dégoût suit tes pas comme un chien famélique ;
Ton souffle stérilise et ton haleine brûle ;
Tu chasses devant toi l'aurore qui recule :
L'âme est sans idéal, la rime sans réplique.

La nuit grimpe à ta suite aux flancs du mont, nuit dense,
Nuit froide qui pénètre au cœur, nuit d'épouvante,
Où plane la folie érotique qui vante
Ton règne impur et le péché de leur démence.

Pourquoi, tandis qu'en vain je prie et je mendie
Vers toi, l'Enigmatique aux yeux bleus d'améthyste,
Qui brises l'instrument et fascines l'artiste,
Crains-tu vers l'Orient ces lueurs d'incendie?

Tes chiens hurlent, et court là-bas un vent sonore;
Pourquoi ce pâle éclat de tes yeux? Toi, l'amante
Impénétrable dont l'unique amour nous hante,
O toi, dont le caprice exalte ou déshonore?

Hécate triple, qui grandis et diminues
A ton seul gré, mère de gloire ou d'infamie,
Pourquoi t'arrêtes-tu, hésitante et blèmie,
Roide et les yeux fixés, là-bas, aux cimes nues? »

Voici poindre le jour royal au ciel d'automne:
L'ombre reflue, ainsi qu'une marée impure
Et l'azur innocent, vierge de la souillure,
Grandit comme une grève émergeante, et rayonne!

Artémis est debout sur la cime gravie,
Drapée en sa chlamyde archaïque et regarde
Vers la plaine éblouie et la forêt bavarde,
Buvant l'arome sain qui monte de la Vie.

L'ombre de ses cheveux est comme une auréole,
La douceur de ses yeux, comme un aveu sans honte,
La chaste volupté de sa poitrine dompte
Les désirs pervertis et la passion folle.

Sonne la grande Lyre aux doigts du Coryphée,
Vierge, le jour rutile aux frises du vieux temple ;
Vers toi, de l'univers que ta pitié contemple,
S'enfle en péan l'amour de son âme assoiffée !

## REX

*A Philibert Delorme.*

Il trône au carrefour des mondes ; par la nuit,
Vers le parvis éblouissant de marbre et d'or
Des confins de l'espace où l'existence dort,
S'en viennent en chantant les couples — pour la mort —
Cœur sur cœur ; et l'autel saigne et fume vers Lui.

Et voilant à demi son regard tendre et fol,
Il sourit aux chansons des poètes aimés,
Et la blonde Ève a fait de ses deux seins pâmés
Le repos de sa tête, et les rêves blâmés
Font bruire l'harmonie étrange de leur vol.

Tout est pourpre — la honte y heurte la pudeur ;
Tout est vibrant — le chant des chœurs alterne, ainsi :

« Gloire au Dieu ! » — Dans un nimbe de blondeurs voici
Venus Imperatrix et son trône est aussi
D'or fauve parmi les marbres et leur candeur.

Ici la joie éclate en rires éternels
Que répercute à l'infini la voûte ; ici
Plane l'encens voluptueux, et tout souci
Meurt dans l'ivresse ; ici le cœur qu'on a choisi
Se livre : et c'est le lieu des triomphes charnels.

La colonnade étend ses marbres vers la mer
Par des plaines de fleurs mystérieuses d'où
Monte une griserie extatique ; un vent fou
Sort de la mer, et des ramiers blottis au cou
Des vierges lissent leur plumage où le flot clair

Sema des perles ; vers des bois enguirlandés,
Dans le rayonnement du trône insoucieux,
La terrasse aux balustres d'or court sous des cieux
Pâles d'azur — et le chœur chante — et tous les yeux
Fixent aveuglément l'âpre splendeur du dais.

Regarde ! — à l'horizon, jusqu'en l'ombre du soir,
Vois : comme un incendie énorme va roulant

La pourpre de sa flamme ainsi qu'un flux sanglant
Et sa fumée, écume atroce; tel, au flanc
Des rocs, le carnage du ressac bave noir!

Mer de sang et de fange et de haine; océan
Qui roule, épars dans l'ombre, au gré fatal des flots,
Les couples nés de l'ombre inépuisée, éclos
Au néant de la vie humaine et ses sanglots,
Vers l'éternelle mort et vers l'autre néant.

Ils ne contemplent pas le morose infini,
Ceux-là de la terrasse d'or; et, jusqu'au Roi
Du trône, l'hymne de leur âme sans effroi
Chante, parmi ses chœurs, des délices que croit
Eternelles leur cœur naïf et qui bénit.

Et le temple et la plaine et la terrasse d'or
Résonnent à jamais de l'hymne continu;
Et pour l'éternité cambrant son torse nu
Eros rayonne; à tout jamais de l'inconnu,
Les couples s'en viendront en chantant vers la mort.

## LE FRUIT

*A Henri de Régnier.*

Loin de la grève ardente et de l'aridité
Où le fleuve se perd dans le sable des dunes
Nous remontions la rive; un éternel été
Brûle ces lieux voués aux célestes rancunes
Où dorment les débris d'une antique cité;

Tout un jour, exaltés en rêves de conquêtes,
Forts du désir impérieux de l'Inconnu,
Nous marchions, et, parfois, un mirage de crêtes
Dentelait l'horizon silencieux et nu :
L'on entendait vibrer la Lyre des poètes.

Mais l'heure choyait lente des cieux; l'Infini
Montait de l'horizon qui rétrograde, en nappe

Inaltérée, insultante d'azur uni :
Malgré le désavœu railleur de chaque étape
Nous marchions vers le but fébrile du banni ;

Dans l'éblouissement torride de la plaine
Que hérissent des monolithes, jusqu'au soir,
Nous marchions, en rêvant la bienfaisante haleine
D'un bois et l'ombre des palmiers ; mais nul espoir
Ne s'en venait, là-haut, comme un flocon de laine.

La nuit vint, puis, dans l'aube, alors que nous allions
Par la rive stérile et morne, et par la route,
Apparut, vers le Nord, ainsi que des sillons,
Une ondulation de collines ; et toute
La rive était empreinte au sceau des grands lions.

Nous entrions alors sous des voûtes hautaines
Ecartant les buissons de ronces emmêlés ;
Entre des troncs noueux de noyers et de chênes
Colossaux et plus vieux que les rocs éboulés
Des lianes font peser la lourdeur de leurs chaînes.

Plus loin, l'herbe géante, ainsi qu'une forêt,
Vers l'azur entrevu dresse ses cimes blondes

## TRIPLICI

Contre le ciel fiévreux d'un automne elle dresse
L'orgueil de son profil étrange et de sa gorge ;
Sur sa robe le sang du Cygne qu'elle égorge ;
Et dans ses yeux bleu clair ricane sa tendresse.

Il tournoie autour d'elle, en neige virginale,
Des plumes, dont les vents emportent le trophée ;
Le flot de ses chairs de sa guimpe dégrafée
Jaillit comme une écume et déborde et s'étale.

Goutte à goutte, éparlant l'exubérante sève
De ses seins fécondés en des nuits d'âpres plaies,
L'haleine chaude de ses narines gonflées
Fait choir vers ses doux pieds le lait tiède du rêve.

## LA DAME QUI TISSAIT

*Kissing her hair.*
SWINBURNE.

Printanière, dans l'aube éternelle du rêve
Et dans l'aurore assise, Elle tisse en rêvant
Des choses qu'Elle sait, et sourit ; et devant
Elle, au gré de sa main agile, court sans trêve
La navette laborieuse, et le doux vent
D'avril emmêle ses cheveux qu'Elle soulève
Et rejette sur son épaule ; et, relevant
La tête, Elle fredonne un air qu'Elle n'achève...

De l'ombre, Elle apparaît, comme en un cadre d'or :
Derrière Elle l'azur et des plaines qu'arrose
Un fleuve ; et, sur sa tête, un rameau de laurose
Etend ses fleurs contre l'azur clair ; — et l'effort
Du métier, comme un chant monotone et morose,

Se plaint très doucement ; — on envierait le sort
De celui qui baiserait la main qu'elle pose
Négligemment, parfois, et lasse de l'effort...

Mais moi, la voyant rire en rappelant sans doute
Quelque doux jour mort de sa joie un soir de Mai,
Je songeai que, peut-être, pour avoir aimé
Son rire, d'autres ont repris la lente route
Tristes d'un souvenir et le cœur affamé
D'un mets où nulle lèvre impunément ne goûte ;
Car dans sa folle soif ma lèvre la nommait
En l'invoquant : O Reine, ô blonde Reine, écoute !

Alors tournant vers moi son doux regard d'amour
Elle me dit : Enfant, ton âme est merveilleuse
Et son souhait est puéril ; moi, la veilleuse
Eternelle sur qui l'aurore, d'un vain jour
Qui ne sera jamais, est d'or ; à moi, l'œuvreuse
De l'Œuvre que j'ourdis en trame tour à tour
Faite et défaite ; que m'importe, étant railleuse
Et folle de mon corps, ton virginal amour ?

Puis, me voyant pleurer comme un enfant qu'on blesse,
Elle sourit et dit : Prends donc un écheveau
Et conte-moi ce grand amour, rêveur nouveau

Du vieux rêve de tous ceux-là ; car ta faiblesse
Est confiante et jeune et sa candeur te vaut
D'être à mes pieds ; sieds-toi là, rêve et chante et laisse
Vaguer ton âme folle, et, tendant l'écheveau
De pourpre, cherche en mes yeux clairs l'unique ivresse

Et je fus las ainsi qu'un malade enfiévré,
Ecoutant cette voix railleuse de la Dame ;
Mais, devant Elle assis, je sentais une flamme
Vorace qui rongeait ma vie, et, délivré
De toute crainte, je chantais l'épithalame
Au rythme triste et lent de mon amour navré,
Si bien que se penchant vers moi la douce Dame
M'effleura d'un baiser dont rien ne m'a sevré.

Et comme l'écheveau de pourpre, que dévide
Sa main agile, enflait la navette, en chantant
Mon rêve, je tressai sa chevelure ; et tant
Le rythme de mon chant auroral et candide
Charmait de volupté son cœur, que, m'écoutant,
La Dame s'oubliait et son lent regard vide
Errait devers le fleuve et la plaine ; et, pourtant,
Sa blanche main frémit sous mon baiser avide.

Et tournant jusqu'à moi son long regard voilé,
D'une très douce voix, Elle dit : « Reste, page.

Et chante encore ainsi le rêve d'un autre âge ;
Je permets que tu vives là.... Vois donc, ce blé
Semble d'or, tout là-bas... » Et dans ce doux langage
J'écoutais un aveu de grand amour voilé,
Et voici que coulaient des pleurs sur son visage
Et ses yeux bleus étaient comme un ciel étoilé.

# *CARMEN PERPETUUM*

*Mixtam te varia laudavi saepe figura,*
*Ut, quid non esses, esse putaret amor.*

(ÉLÉGIE LATINE.)

## PRÉLUDE

« Depuis toujours. »
PAUL VERLAINE.

L'Aurore impériale et sa pourpre ont passé;
Voici le chant des bois et la rumeur des plaines
Et le printemps mêlant ses sons et ses haleines
Grise d'amour mon âme éprise du passé.

L'herbe est joyeuse et vers le fleuve qui dévie
Majestueux et lent aux horizons perdus
S'élèvent des murmures doux, comme entendus
Par delà l'autre hiver, et par delà ma vie...

Ainsi qu'en ce matin d'avril prestigieux,
Humant la volupté des Choses surhumaines,
Je suis, inconscient, le sentier où tu mènes
Mon être vers un but inconnu de tous deux;

Ainsi j'ai bu l'amour à tes lèvres diverses
Dès l'aurore première et dès l'éternité;
Et jusqu'en cet avril où rit ta nudité
J'ai tendu le cratère aux baisers que tu verses;

Nos aveux oubliés me sont comme un remords,
Et j'ai suivi l'écho mystérieux des rires;
Et dans mes yeux émerveillés où tu te mires
S'est reflété l'éclat perdu des soleils morts.

## I

J'errais en un Pays sans nom, parmi des fleurs,
Sans rêve et sans passé, joyeux de joie étrange;
Enfantin et riant des sons et des couleurs,
Dans ma virilité virginale d'archange.

Lascive et blonde en l'herbe verte aux reflets bleus
Tu dormais à mes pieds dans l'attente fatale;
Et la rose complice, effeuillant un pétale,
Epanouit ta lèvre en un souris moelleux.....

Tu gisais à mes pieds, rieuse et rougissante,
En ta passivité d'amante, tu gisais,
Et tu compris, d'abord, le Mot que je disais;
Et le baiser fut long et l'étreinte puissante.

## II

Le flot vertigineux emportait les collines
Et traquait cette proie humaine au flanc des monts ;
Les vents avec des cris persifleurs de démons
Souillaient ta nudité de bavures salines ;

Parmi l'effondrement retentissant des cimes,
Comme un défi suprême au Dieu dévastateur,
Le rocher colossal de toute sa hauteur
Se dresse inébranlable au loin sur les abîmes...

L'horreur du néant proche égarait en blasphèmes
Ta voix — tendre chanson de notre amour impur —
Ma lèvre frémissante oubliait le fruit sûr
Où nous avions mordu l'oubli des vains problèmes ;

Mais, couvrant tes grands cris et mon insulte d'homme,
Le hurlement des cieux emplit l'immensité :
Sur le bloc, impassible en son énormité,
Le gouffre entier surgit, épouvantable dôme!

Tu me souris alors, folle, de terreur lasse,
Et l'étreinte éveillant nos appétits blasés,
Cette mort ne fut pour nos deux corps enlacés
Que l'engloutissement de leur charnelle extase.

## III

Naïvement lubrique, à l'aguet d'un vieux faune,
Vous alliez, nymphe hilare et qu'énerve l'orage,
Vers l'amour printanier qu'assouvit dans la rage
L'enlacement brutal et le baiser aphône.

Je pris en vous voyant ma flûte lydienne,
Si bien que, pour m'entendre et pour me voir peut-être,
Et vous croyant cachée à l'ombre d'un grand hêtre,
Vous vous haussiez vers moi, curieuse, et déjà mienne.

O comme vous riiez, dryade, alors que, prise,
Vous aviez oublié le vieux faune et la sente;
L'azur vous voyant choir en l'herbe caressante
Souriait au travers des rameaux de cytise.

Une brise embaumant le thym du pâturage
S'était levée — heure d'impudeur idyllique —
Mais nous ne voyions pas s'allonger l'ombre oblique,
Et nous n'entendions pas au loin bramer l'orage.

## IV

Dans la fraîcheur d'un soir d'octobre aromatique,
Au pays de l'amour voluptueux et lent,
Buvant jusqu'à l'ivresse, ô blonde, le troublant
Arome qu'exhalait ce crépuscule attique,

Je rêvais l'appareil de toutes tes pâleurs,
Je rêvais, accroupi dans l'ombre et dans l'attente,
Et, plein du grand désir de ta blancheur qui tente,
J'avais enguirlandé ton seuil de blanches fleurs...

Surprise d'un sanglot que la brise t'apporte,
Te penchant dans la nuit d'étoiles, tu m'as vu ;
Et, rieuse de me voir pris au dépourvu
Parmi mes blanches fleurs, tu dis : Ouvre la porte !

## V

**Fontanalia.**
(LA FÊTE DES FONTAINES.)

Vous suspendiez aux branches des guirlandes, à
L'entour d'un bassin vénéré cher aux naïades;
Vous vous miriez parfois, en riant aux œillades
De vos yeux... une pierre indiscrète effaça

Du miroir ondulé ce rire de coquette;
Et vous auriez seize ans aux calendes de Mai...
C'est le mirage de ton rire trop aimé
Qui te valut, ce jour, ma naïve requête;

Je t'ai conduite épouse aux lares du foyer;
Tu fus mon Egérie énergique et hautaine,
Pour ce rire émergé de l'antique fontaine
Où j'ai plongé mon cœur, ce jour, pour l'y noyer.

## VI

« La belle Aude. »

L'énervante langueur des lents violoncelles
Redit que notre espoir d'aimer est enfantin ;
Le doux hautbois module un regret très lointain ;
Il frémit dans l'orchestre un bruit de grandes ailes ;

La flûte suraiguë aux strideurs sataniques
Raille un sanglot intermittent que dit le cor :
Et voici, n'est-ce pas, l'héroïque décor
Des gaves rugissants et des rocs titaniques ;

Voici le choc des fers et les cris du carnage,
La rage cramponnée aux flancs des rocs sanglants,
Et la chute mortelle, et, vers les faîtes blancs,
Le vol prodigieux des vautours plonge et nage...

Et, là-bas, sur le Rhône, un chant de funérailles,
Immense et triste chant que pleure un peuple en deuil;
Et les roses de sang sur le double cercueil;
Et Durandal avec la gloire des batailles!

## VII

La reine auréolée au sourire effacé,
Dans sa robe stellée aux blancs revers d'hermine,
Et l'apparat des jours de grand'messe a passé
Avec son doux regard de femme, qui domine...

Puis, sous le grondement des orgues déchaîné
Où l'essor glorieux des hymnes se marie,
Mon cœur s'exaspérait en un rêve damné
Parmi l'alleluia de la Pâque Fleurie :

Tête haute, bravant l'éclat de l'ostensoir
Et ce peuple courbé que prosterne la crainte,
Avec un long sanglot de t'aimer sans espoir,
Je t'ai priée, à deux genoux, comme une Sainte.

## VIII

Nous n'étions pas bergers, au temps des *bergeries*,
Aux jours de ma Bretagne épique où tu m'aimas;
Et je partais pour de lointaines pêcheries.

Aux longs sanglots des vents mêlant le cri des mâts
J'avais harmonisé de mâles songeries
Pleines d'aromes bus sous d'étranges climats.

O le retour, espoir bercé de mes nuits lentes!
Et ton image, comme un phare à l'orient;
Si bien que j'épiais des étoiles tremblantes;

Enfin, la côte ardue au soleil souriant;
Les appréhensions sinistres et troublantes;
Puis, la joie enlacée et le baiser friand.

Et nous croyions, aux temps de la *philosophie*,
Aux jours de ma Bretagne orthodoxe à jamais,
Obstinément mystique et dont l'âme se fie

Aveuglément au Christ des océans calmés,
Et dont l'immense cœur de granit édifie
Un Temple où bruit la mer et clair d'astres semés.

Nous croyions un amour qui durât pour la vie,
Ignorants du caprice impudique d'ailleurs,
Innocents des désirs de la honte assouvie ;

Nous ne connaissions pas le rire des railleurs ;
Nous rêvions, par delà l'existence gravie,
Le Ciel où vers le Christ s'en viennent les meilleurs.

## IX

Eussé-je ailleurs trouvé l'amour? — le jour s'endort
A l'occident, reviens : ne t'ai-je pas menée
Où flotte le parfum suave d'un rêve mort,
O Berthe, ô ma Gretchen, ô ma douce Renée?

..... Tes grands yeux, et la natte ingénue, et ta voix
Rieuse et musicale en naïves répliques,
Et ta candeur céleste alors que tu m'expliques
Les pourquoi fabuleux des choses que tu vois...

Heure unique d'amour inconsciente et chaste,
Crépuscule brûlant d'un radieux été ; —
O l'Idylle candide et tendre que c'était ;
Malgré que soit venu cet autre soir néfaste.

Assis à tes genoux dans l'ombre où se noyait
Ta forme, j'écoutais ta voix, comme en extase :
Chaque contour naïf me semblait une phrase ;
Les mots inespérés et fous que m'envoyait.

Le souffle printanier de ta lèvre mutine
Paraissaient onduler à l'entour de ton corps ;
Pour moi, couleurs et sons se confondaient alors
En l'ivresse d'aimer une femme enfantine...

## *HEURE MYSTIQUE*

*In memoriam C. G.*

## I

« *Jejuna Corda.* »
LIVRES D'HEURES.

Les roses du chemin évoquent d'autres roses ;
L'avril impérieux évoque un autre amour ;
Cet avenir, joyeux espoir, que tu proposes,
Rappelle du passé l'ombre d'un autre jour ;
Les roses du chemin évoquent d'autres roses.

Le catafalque virginal — ô roses blanches ! —
Les cierges dans la nuit des crêpes ; le pas lourd
Des hommes ; l'orgue lent — comme de nos dimanches
D'autrefois — ; et la foule indifférente autour
Du catafalque virginal aux roses blanches.

Ces jours sont morts ; ta vie, appareillant vers l'aube,
Sombrait avant l'aurore éblouie où je vais,

Rêveur ambitieux de la victoire improbe
Et défiant le souvenir des jours mauvais :
Ces jours sont morts; l'aurore a refoulé cette aube.

Dis-moi, toi qui rêvais la harpe de l'archange,
Ce soir de causerie intime, si le Dieu
Des jours d'alors t'a pris au sein de la phalange
Harmonieuse de ses chœurs, et dis le Lieu
Très-Saint où chante vers son Christ ta voix d'archange...

Sans doute, et tu connais les Rythmes et les Songes,
Et quelque Amour inapaisé des âmes sœurs;
Et tu prends en pitié notre art et ses mensonges
Aimés, et la banalité chère des cœurs;
Et tu connais l'Amour, les Rythmes et les Songes.

O Doux mort, ô fiévreux enfant, mort de l'ivresse
Que donne aux cœurs choisis le Vin sanglant; et nous,
Malgré qu'au carrefour de tous chemins se dresse
La croix prestigieuse et qu'on baise à genoux,
Nous avons préféré la Vie à cette ivresse.

Fous de désirs émancipés et d'amour jeune
Vers l'univers conquis à nos vœux timorés

Nous marchions, abreuvant d'espérance le jeûne
Des cœurs ; et nous allions vers des buts ignorés
Dans la joie ivre et dans l'enfièvrement du jeûne.

Et cependant que nous allions parmi des roses
Blanches, au gré du sentier vert, ce jour d'avril,
Le souvenir m'a pris du tertre où tu reposes
Endormi dans l'espoir du rêve puéril ;
Les roses du chemin évoquant d'autres roses....

Si bien que, dans le soir qui vient, mon âme est triste
Vaguement, sans regret, si ce n'est d'un espoir
Et que mon cœur impétueux et doux résiste
Aux promesses de l'ombre aimante, et, dans le soir
Qui vient très lentement sur nous, mon âme est triste.

## II

*Ite missa est.*
OFFICE DIVIN.

O futile joueur de lyre, évoque une ombre;
Car ton âme pleurait de joie au soir de grâce,
Avant ce long chemin que ta ruine encombre.

A prier maintenant, ta langue s'embarrasse;
L'heure est funèbre; c'est en vain que ton œil fouille
La noire immensité de l'Occident sans trace.

Il n'est rien que savoure ton âme que souille
Le désaveu quotidien de chaque veille;
L'ennui ronge ton cœur ainsi qu'une âpre rouille.

Ne redoute plus que ta volonté s'éveille
De l'assoupissement que ton mépris impose
Et dont, parfois, ton esprit même s'émerveille.

Ne daigne plus quitter l'indéfectible pose
Où se raidit l'allure altière de ta vie,
O toi, dont la pitié s'étend sur toute chose.

Car l'orgueil étayeur du rêve qui défie
Depuis le saint amour jusqu'au désir de vaincre
T'enseigne le dédain qui sèvre et déifie

Ta sceptique raison que rien n'a pu convaincre.

★

Il eût suffi pourtant de ce deuil monitoire
Pour aviver en toi la croyance magique
Et ployer tes genoux devant le Saint-Ciboire.

Reprends ta lyre et rythme à nouveau la supplique
D'un chant humilié qui plaigne et glorifie,
Du seuil, vers l'Agneau saint de la Messe tragique.

Dis : « Christ, mon cœur est las et ma barque dévie
Au gré de l'ouragan vers la mort éternelle,
Du festin de la chair mon âme est assouvie. »

Dis encore : « Christ Dieu, mon âme ne vaut-elle
Pas une goutte du Vrai Sang qu'un prêtre épanche,
Et n'as-tu pas souci de mon âme immortelle?»

Grise-toi de l'encens croulant en avalanche
Du chœur vers le parvis où dans l'ombre tu pries,
Et voici que soudain ton âme est toute blanche !

Jusqu'au ciboire d'or gemmé de pierreries,
Où gît le Pain vivifiant, avance et mange :
Car Christ ne perdra pas Celles qu'il a nourries.

Sens au fond de ton être abject s'éveiller l'ange,
Entrevois, un instant, le Ciel pour qui les sages
Ont dédaigné la terre et l'amour de sa fange;

Et des Voix te diront d'extatiques messages...

★

O vision d'un soir et la royale escorte
Des archanges joueurs de harpe et des cent vierges...
Mais le ciel des élus a refermé sa porte;

C'est dans l'aube d'argent la mort lente des cierges...
Et la banalité des choses et des hommes,
Cloaque où pour jamais, pauvre cœur, tu t'immerges.

Brise ton crucifix, sème aux vents les atomes
De l'Idéal futile et suis la tourbe lente ;
Car nous ne savons pas même ce que nous sommes.

Elle est bien morte, va, ta belle foi vaillante;
Ta barque à tout jamais cargue sa double voile;
Dans la stagnation passive d'une attente,

Et sur toi lentement le firmament se voile,
C'est l'heure douloureuse où s'enténèbre l'âme,
Le regret sans espoir et la nuit sans étoile,

Et c'est l'obscurité qui pèse comme un blâme.

## III

La pénombre languit dans les Cimes du Pinde ;
Un lac noir sourd au creux du val — et c'est la nuit ;
L'axe des cieux tourne vers nous les feux de l'Inde.

Jette ton arc, siffle ton limier qui poursuit
Jusqu'en la nuit sa chasse vaine — l'ombre est morne ;
Sieds-toi, ton corps est las, près de l'eau qui bruit.

La lune à l'orient dresse sa double corne ;
La trêve choit d'en haut au songe audacieux ;
Voici pour t'accouder les mousses d'une borne.

Fixe un astre, connais le vertige des cieux ;
Dissous-toi vers l'Espace ainsi qu'une fumée,
Et, dans la volupté du Rien, ferme les yeux.

Il chante maintenant des voix sous la ramée,
Un vent léger frissonne emmi l'herbe où tu gis !
Qu'allais-tu pourchassant la fauve renommée ?

C'est peu que *toi* — malgré ses horizons rougis,
Malgré l'aube et la mer, ce monde est peu de chose ;
Et l'art n'est pas la peine — ô rythme— et tu vagis.

La prière est absurde alors même qu'on l'ose ;
N'as-tu pas honte aussi de ton Dieu qui pleurait ?
Le temps est mort des Christ et de l'apothéose.

Quelle fatuité naïve te leurrait
D'un espoir enfantin et d'un songe impossible,
Prometteuse de gloire à ton rêve épeuré ?

Tourne encor longuement vers le ciel impassible
Tes yeux — : la Gloire unique est d'être l'Infini !
Certes tu ne voudrais d'une gloire accessible ?

Abdique d'être roi, — le saurais-tu, banni —
Sachant que rien ne vaut que ta volonté livre
Le journalier combat vers quoi l'orgueil hennit.

Tais-toi ; ne rêve plus la splendeur qui t'enivre :
Cette joie impuissante est pire — une heure a fui —
Que saurais-tu vouloir, toi qui dédaignes vivre...

Le grand ciel étoilé révolve dans la nuit.

## ÉPILOGUE

Le couchant et l'aurore épandent le sang fauve
Des jours; et l'âcre mer projette ses écumes
Que le vent porte aux fleuves doux; et nous, qui bûmes
L'air de la plaine herbue et de la cime chauve,
Dans l'ivresse de toi, Vin d'Etre qui consumes
L'âme, nous irons à la Mort, dont rien ne sauve :

Aux bords du vieux chemin que fleurit ton avril,
Terre, ô la Mère infécondée au dur poitrail,
N'avons-nous pas l'ombre des chênes et l'émail
Des prés et l'horizon, propice au vœu viril?
Car la Vie éperdue élargit son portail,
Et l'éternel souris des Cieux est puéril.

Ainsi que d'autres sont allés, et malgré l'Ombre
Où, par delà nos jours joyeux, se perd la route,

Insoucieux ainsi que la chèvre qui broute,
Nous irons lentement, sans en compter le nombre,
Jusqu'en ce soir fatal des affres et du doute
Et jusque dans la nuit funèbre, et jusqu'en l'Ombre...

La vie est longue ; l'Art emplit sa coupe d'or :
L'espoir bouillonne aux bords du cratère d'or pur !
La Jeunesse rieuse montre un chemin sûr
Vers les Cimes où va l'éblouissant essor
Des grands cygnes ; et nous allons, ivres d'azur ;
Et sous nos pieds le grouillement d'un peuple dort.

Déjà, pour nos regards émerveillés, des plaines
Gisent dans la splendeur matinale et sa joie,
Sous le ciel tendre que la brume pâle noie
De son rêve ; et vers nous, une rumeur d'haleines
Parmi des branches monte, et l'horizon déploie
Au loin l'immensité vaporeuse des plaines ;

Le jour que nous rêvions, éclos en ce matin
D'or rose, vibre et chante, et nos vœux sont remplis.
Notre âme adolescente et neuve a des oublis
Qui font la honte d'hier comme un songe lointain ;
Et le zéphir apporte en rythmes affaiblis
L'écho mystérieux de quelque autre matin...

Debout, chante! voici l'heure des choses grandes;
Ton plectre est d'or; lève ta tête impérieuse,
Eployant ton manteau princier; car la rieuse
Déesse Hébé t'a dit : Porte au Dieu mes offrandes.
Le viatique saint de l'étape pieuse
A nourri ta belle âme pour des choses grandes;

L'orient s'ouvre, et, là-bas, jusque dans l'infini
Que dévoile la fuite allègre des pâleurs,
Déferle un océan et l'on entend les heurts
De ses flots, bleus reflets rieurs du ciel béni...
— O, notre âme vers vous s'en vient avide d'heurs,
Cieux, Océan, azur double de l'Infini!

Le sang de notre vie est généreux d'audace,
Le chemin de la cime est facile à qui l'ose,
Et dans l'hymne glorieux de quelque apothéose
Le cortège royal du pâtre de la Thrace
S'avance, et, devant lui, défeuillant myrte et rose,
Des vierges vont rayonnantes de jeune grâce;

Des cordes de la Lyre orphique aucune n'est
Brisée et le doux chant des Vierges sonne encor;
Rien n'a changé de l'immarcescible décor :
Car le Printemps perpétuel meurt et renaît;

Malgré qu'aux pieds du mont la multitude dort
Et que le Temple saint s'attriste, profané...

Le sang de notre vie est peu, Nature mère;
Mais le chant de nos voix résonnera, peut-être,
Jusqu'au soir de ta vie immense; et le doux mètre
Né de nos doigts inconscients vaincra l'amère
Nuit, malgré la rumeur des siècles pour soumettre
A son prestige quelque autre cœur éphémère;

Et quand ne suffirait à nos vœux le pouvoir
Du Rêve impérial et du Songe berceur
Et le Rythme serein du Verbe et sa douceur,
De suivre le Cortège et son hymne, et de voir
L'avenir rayonnant ouvert dans la noirceur
Du Ciel morne; et d'être l'aurore, dans le soir :

Il ne faudrait que cette joie à notre vie:
Larme d'un cœur versé dans quelque soir à naître
Au chant perpétué vers lui de ce doux mètre
Né de mes doigts inconscients, et qui dévie
Malgré le vaste bruit des siècles pour soumettre
Au rêve de ce cœur le rêve de ma vie.

# JOIES

« *Laesst sich kaum die Wonne fassen...* »
*La joie s'étreint à peine.*

GŒTHE, *Lieder.*

## DÉDICACE

*J'ai fleuri mon royaume de lys frêles*
*Comme les vierges et comme les joies ;*
*Mon palais clair a de grêles tourelles,*
*Et j'ai drapé mes cieux de pâles soies.*

*J'ai semé mon jardin de flores saintes*
*Comme les vierges et comme les joies,*
*Et je me suis grisé de mes jacinthes,*
*Aurore, à chaque fois que tu rougeoies.*

*Je chante en mon âme des choses folles*
*Comme les vierges et comme les joies,*
*Et j'ai trouvé de si douces paroles,*
*O si douces, qu'il faut que tu les croies.*

*Pour parfumer ta vie érubescente*
*J'ai fleuri mon royaume de lys frêles,*
*Et que balance, à toute aube naissante,*
*La brise qui chante dans mes tourelles.*

*Pour que tes pas écrasent des aromes,*
*J'ai semé mon jardin de flores saintes,*
*Que ne connaissent pas les autres hommes,*
*Et nous nous griserons de mes jacinthes.*

*Pour que ta lèvre éclose en un sourire,*
*Je chante en mon âme des choses folles ;*
*Je sais des choses, et, pour te les dire,*
*O, j'ai trouvé de si douces paroles.*

## UN OISEAU CHANTAIT

*Derrière chez mon père, un oiseau chantait,*
*Sur un chêne au bois,*
— Autrefois —
Un rayon de soleil courait sur les blés lourds ;
Un papillon flottait sur l'azur des lents jours
Que la brise éventait ;
L'avenir s'érigeait en mirages de tours,
Qu'enlaçait un fleuve aux rêts de ses détours ;
C'était le château des fidèles amours.
— L'oiseau me les contait.

*Derrière chez mon père, un oiseau chantait*
La chanson de mon rêve ;
Et, voix de la plaine, et voix de la grève,
Et voix des bois qu'Avril énerve,

L'écho de l'avenir en riant mentait :
Du jeune cœur, l'âme est la folle serve,
Et tous deux ont chanté
Du Printemps à l'Eté.

*Derrière chez mon père, sur un chêne au bois,*
Un oiseau chantait d'espérance et de joie,
Chantait la vie et ses tournois
Et la lance qu'on brise et la lance qui ploie ;
Le rire de la dame qui guette
Le vainqueur dont elle est la conquête ;
La dame est assise en sa gonne de soie
Et serre sur son cœur une amulette.

*Derrière chez mon père, un oiseau chantait,*
De l'aube jusqu'en la nuit :
Et dans les soirs de solitaire ennui
Sa chanson me hantait ;
Si bien qu'au hasard de paroles très douces
Je me remémorais ses gammes,
Apprises parmi les fougères et les mousses,
Et les redisais à de vagues dames,
Des dames blondes ou brunes ou rousses,
Des dames vaporeuses et sans âmes

*Derrière chez mon père, sur un chêne au bois,*
Un oiseau chantait la chanson de l'orgueil;
Et dans les soirs nerveux d'émois
Je l'écoutais du seuil ;
Ils sont morts, les vieux jours de fiers massacres;
Mes orgueils, écumants du haut frein de mon veuil,
Se sont cabrés aux triomphes des sacres,
Ils ont flairé les fleurs du cercueil,
Aromes des catafalques — doux et acres;
Mes vanités sont au cercueil.

*Derrière chez mon père, un oiseau chantait*
Qui chante dans mon âme et dans mon cœur, ce soir;
J'aspire l'ombre ardente où fume un encensoir.
O jardins rutilants qui m'avez enfanté,
Et je revis chaque heure et toutes vos saisons :
Joie en rire de feuilles claires par la rive,
Joies en sourires bleus de lac aux horizons,
Joie en prostrations de la plaine passive,
Joie éclose en frissons;
Les jeunes délices qui furent dans nos yeux
— Aurores et couchants — les étoiles des cieux
Et le portail de Vie ouvert et spacieux
Vers les jeunes moissons!

*Derrière chez mon père, sur un chêne au bois,*
*Derrière chez mon père, un oiseau chantait,*

En musique de flûte alacre et de hautbois,
En musique qui te vantait,
Toi, mon Rêve et mon Choix ;
Sais-tu combien aux soirs s'alanguissait ma vie ;
Sais-tu de quels lointains mon âme t'a suivie,
Et comme ton ombre la tentait
Vers le Château d'Amour que l'oiseau chantait
Sur un chêne au bois ?
— Autrefois. —

## PAR LA ROSERAIE

Par la roseraie éclose,
Par la saulaie apâlie,
Au bord des viviers, sous l'aurore rose,
Au long des étangs où le roseau plie,
Au son d'une chanson trillée,
Jusqu'à la plaine ensoleillée !

Au cours de la rivière lente
Des herbes traînent vertes ou rousses,
Oscillantes sans secousses,
Au cours de la rivière lente
Des herbes traînent au long des mousses.

Nul bruit qu'un roulement lointain de chariot,
Nulle crainte que d'un rêve interrompu ;

Et nul regret de ce que l'on n'a pu
— Un roulement lointain de chariot —
L'azur jusque là-bas où sont les peupliers
Rigides et légers au long du vieux canal
— Ah ! que ce paysage a d'êtres familiers ;
Que tout y est doux et banal.

L'herbe est plus haute, ainsi, pour ma tête penchée,
Que les collines bleuissantes de là-bas ;
Et tout, par la vie, est de même, est-ce pas,
Folle âme à ton ombre attachée,
O toi qui te suis pas à pas,
Sur toi-même penchée,
La vie est telle, n'est-ce pas ?

## RONDE DES CLOCHES DU NORD

Avril est mort d'amour et nos âmes sont vieilles
– Les roses mortes, foulées —
Au cours du fleuve clair, bandes bariolées,
Les rives se déroulent : le rêve des veilles
A vu passer la vie éparse aux plaines folles,
Aux villages dormeurs, aux cités de coupoles,
Aux coteaux, aux forêts, aux gris regards des saules.

Quelles heures, d'entre les mortes, furent nôtres ?
Saurait-on, au gouffre où s'écroulèrent,
Un à un, les pans de nos châteaux de liesse,
Discerner en l'amas les rubis de la voûte
Et tous nos luxes, pièce à pièce ?

Roses que nos danses foulèrent,
– Pétales en les feuilles mortes de la route,

Deux fois fanés au site abandonné —
Roses qui prétextiez de si doux gestes?
Et nul, pas même moi, n'a souci de vos restes...

*Sur le Pont du Nord un bal y est donné,*
*Sur le Pont du Nord un bal y est donné.*

O musiques du rire et des pas et des robes,
Et ton fin cliquetis, éventail qui dérobes
Le sourire des lèvres chuchotantes,
Cependant qu'un violon se pâme en des andantes ;

Le remous de valse en prélude ;
Puis, tourbillon de joie indigne et vaine et rude,
Ou prudente et lascive, encor, comme une prude
— O ton corps rayonnant, que tout regard dénude,
Et que ne dompte nulle lassitude.

Ton âme est folle, et si jeune, et si blonde,
Ton rire est de joie et ton pas est une aile,
Ta parole est plus douce qu'un rire d'onde,
Ta grâce a la gloire des vierges en elle.

Pour qui se cambrera ta souplesse,
Pour qui s'empourprera ton front de son ivresse,

Pour qui se dénouera l'entrelacs de ta tresse
Pour que s'en alourdisse un rêve de penser ?
Pour qui, pour quel esclave est ton collier d'amour ?
Qui te dira le poids des heures, à ton tour ?
Ta grâce est cadencée en chaque contour...

*Non, non, ma fille, tu n'iras pas danser,*
*Non, non, ma fille, tu n'iras pas danser.*

Ton rêve serait d'un autre que tous ceux-là ;
Ton rêve serait de nobles cœurs et d'âmes ;
Ta puberté que nul songe ne viola
Rougirait d'ouïr leurs épithalames.

Le sang de tout ton corps est en mal d'amoureuse ;
Ton cœur est d'être à Lui — (ton âme en est peureuse) —
Mais il n'est pas venu, ni ne viendra, Dieu sait !
Des rives du passé.

Ton rêve en vain l'appelle aux horizons d'automne ;
Nul écho bienvenu dont ta pudeur s'étonne ;
Et toujours l'horizon ; et toujours, monotone,
O le monde — le monde, on ne peut s'en leurrer.

*Monte à sa chambre et se met à pleurer,*
*Monte à sa chambre et se met à pleurer.*

Qui sait si quelque cœur
Ne meurt ton agonie ?
Il est de mâles vœux :
Ton âme peut s'ouvrir à qui somme en vainqueur ;
Ton front peut se courber au baiser du génie ;
Il est de mâles nuits lentes de fous aveux.

Et l'ombre sait peut-être son nom :
Regarde par la route et voit si nul n'y marche ;
Regarde scintiller le Pont
Qui courbe, là-bas, son arche ;
Ecoute : — la valse encore et les rires —
A l'écouter, tes pleurs sont pires.

Tu sais, pourtant, que nul ne t'attend là,
Et que ta voix en vain l'en appela ;
— Tu le sais bien — et ne peux t'en leurrer.

*Ma sœur, ma sœur, qu'avez-vous à pleurer ?*
*Ma sœur, ma sœur, qu'avez-vous à pleurer ?*

O la nuit, la lourde nuit ;
Plus un astre —
Le firmament s'endeuille, aussi, de son désastre,
O cœur, et sur ta mort nulle étoile ne luit ;

Tu ne veux que sourire à la mort de ton âme ;
Cette ombre où tu te plais n'a souci d'une flamme
Nuptiale, et tout épithalame
Éveillerait l'écho qui dort au loin du pré.

Tu ne veux que sourire un regret,
Un si doux regret et c'en est une joie,
Un regret simple et noble comme un menuet,
Un regret d'aube jeune et de ciel où rougeoie
Une aurore — candeur et pudeur de ta vie ! —
Rêve irréalisé, mais qui demeure
Quelque chose d'au delà cette folle heure
Et dont l'espoir survit et si doucement pleure
Que le regret en est plus doux que la survie.

Ton âme est fiancée au Même, encore, encore ;
Ton cœur n'a pas voulu de moins beaux cavaliers,
Tu n'as livré ta taille en la danse sonore
Qu'au Seul pour qui tu veux que brillent tes colliers;
Ton rire et ton regard distrait au loin des groupes
Ne cherchaient qu'un retour de son âme ignorée...
Le ciel s'épure au chant des rondes et des coupes.

*Mets ta robe blanche et ta ceinture dorée !*
*Mets ta robe blanche et ta ceinture dorée !*

Musiques en la fête et musiques aux lèvres
De baisers tard promis et qu'on dérobe ;
Te voici plus blanche que ta blanche robe
Parmi les musiques et les fièvres.
Reine du bal en ceinture dorée,
Reine du bal au précieux collier,
Reine du bal, où est ton cavalier,
Qui déliera ta ceinture dorée ?

« Il viendra par le fleuve, en l'aurore nouvelle
« Dont blanchit l'aube ;
« Il vient à moi, debout dans sa nacelle,
« Et j'ai vêtu ma ceinture et ma robe ;

« Le voyez-vous, dressé dans l'éclat de ses armes,
« Lui dont le pur regard a défié tous charmes,
« Et dont l'âme n'eut pas d'alarmes ?

« Je t'attendis longtemps, doux prince,
« Mes yeux en sont las, ma vue en est noyée ;
« O mène-moi vers ta province,
« Emmène-moi, la dévoyée,
« O mon doux prince ! »

*Elle fit trois pas et la voilà noyée,*
*Elle fit trois pas et la voilà noyée.*

Avril est mort d'amour, et nos âmes sont vieilles
— Chants de cloche fêlée —
La ruine où mon cœur saigna ses lentes veilles
Aux fossés, pierre à pierre, est roulée ;
Et dans la nuit, comme pour pardonner,

*Les cloches du Nord se sont mises à sonner.*

Il neige sur nos cœurs des vieillesses de mondes,
Il neigeait sur nos cœurs les fleurs de l'avril blondes ;
Tout vin que nous goûtions se sucrait d'autres lèvres,
Nous ne buvons que le vin de nos fièvres.

Notre âme aux océans appareillait
Vers des bords gais de rêve clair,
Mais le naufrage aux Syrtes veillait :
Le vent avide va moissonner
La plaine glauque de la mer,

*Les cloches du Nord se sont mises à sonner.*

Le vent hurle, le vent est de Batz et d'Ouessant ;
Le monde est vide, et tu peux mourir —
Le sable oublie un pas de passant
Qu'il veuille marcher ou courir ;

Et tel se hâte et tel s'attarde à s'étonner
Au long de la route ;
O toi, qui vas, écoute, écoute :

*Les cloches du Nord se sont mises à sonner.*
*Les cloches du Nord se sont mises à sonner.*

## MAI-FLEURI

Le mai-fleuri,
Tout murmurant d'abeilles folles,
Fleure et sourit
Et se diapre de corolles.

« Que rêviez-vous l'été dernier
Parmi les moissons jaunissantes ? »
— « Un rêve qu'il faut renier
Et qui s'effeuille au creux des sentes,
Un sot rêve d'enfant, si frêle
Que la joie au travers scintille,
Comme une toile à quelque prêle
Filtrant le soleil qui l'effile
Et que même la brise emmêle,
Rets puéril et puérile
Embûche où ne se prit nulle aile ! »

Le mai-fleuri frissonne en tournoiement de ronde,
Comme une vierge éprise d'être au monde
Pour cela seul qu'elle est blonde.

Et tout cet hiver d'ennui, sans un sourire;
O les lentes, les lentes veillées ! »
— « Tout est maintenant comme un chant de lyre;
Tous rieurs et toutes raillées;
Chacun est tel qu'il en est un pire;
Elles émerveillent émerveillées
Et tout est ronde qui tourne et vire.

Tout est passé qui fut la tristesse;
Viens en mon âme et ris en mon cœur. »
— « Tout est passé qui fut la douleur,
Baise ma joue et joue en ma tresse;

Vois : j'ai pour toi plus de joie en ma lèvre
Que celles-là n'en recèlent pour d'autres. »
— « Vois : j'ai l'amour et nul cœur ne s'en sèvre. »
— « Vois : j'ai la vie — ô quel rêve est la nôtre ? — »

Le mai-fleuri s'ébranle au poids gai des guirlandes,
Encore un couple, encore une torsade au faîte;

Des fleurs et des fleurs! qu'on ravage les landes,
Qu'on se joigne à la ronde et que dure la fête :
Il est pour tout pleurer des larmes de poète.

## PARLE-MOI

Donne-moi la brise en les feuilles rieuses,
Et le vent qui court en poussière aux chemins,
Et l'arome sain des flores pieuses,
Tous les hiers et les demains;

Donnez-moi le poème des fleuves graves,
Le regard placide des lacs oubliés,
Le rêve intraduit des heures suaves
Où nos regrets sont palliés;

Donnez-moi l'Océan, en la nuit, qu'on écoute
— En la nuit des yeux clos ou des astres voilés —
Donne-moi l'aveu de ton âme toute
Et le son de tes songes parlés;

Parle-moi de ta voix aux gammes réelles
— Que m'importe, à présent, la banale victoire :
J'ai songé vingt ans à des choses mortelles,
Et l'Ombre m'a drapé de ses langes de gloire.

## VOUS SI CLAIRE

« Vous si claire et si blonde et si femme,
Vous tout le rêve des nuits printanières,
Vous gracieuse comme une flamme
Et svelte et frêle de corps et d'âme,
Gaie et légère comme les bannières;
Et ton rire envolé comme une gamme,
En écho, par les clairières — »

« Vous ma fierté tout enorgueillie,
Vous seul but, seule voie, seule fin,
Vous de qui seul je me rêvais cueillie,
Vous mon poème et ma soif et ma faim,
Quel soir est tombé, quelle heure est vieillie ? »

« Moi je m'en fus vers des fleuves dorés,
Roulant du Sud vers les plaines hyperborées ;

Quêteur des sources ignorées
J'ai suivi la rive des fleuves dorés :
Les vents me poussaient à l'encontre des flots
Et je n'entendais plus mes propres sanglots;
De l'envergure de mes voiles essorées
J'ai suivi la rive à l'encontre des flots. »

« Je m'en suis allée en le rire des brises
Par le verger de Juin tout gemmé des cerises,
Dans l'arome des fleurs et la chanson des cèdres
Par un vague sentier propice aux méprises,
Tout glissant et sourd, à travers les grands cèdres :
J'ai cherché mon chemin jusqu'aux heures grises. »

« Moi je vins en un lieu qu'abrite une montagne,
Sous un ciel gris et froid dont la tristesse gagne,
Je me sentais las de la lutte et sans rêve;
J'échouai ma barque et je gravis la grève
Et je m'en suis venu à travers la campagne,
Au crépuscule où la lune se lève. »

« Voici le carrefour — toutes routes s'y joignent —
Le sentier des hasards mène en fatals circuits :
Pour la suprême fois avant qu'ils ne s'éloignent
Nos cœurs battent d'accord sous le rêve des nuits. »

« Vois, ma fierté faiblit et je suis lâche en l'ombre... »

« Vois ma pudeur se meurt et se donne et te veut... »

« ...Il semble qu'une étoile, vois ! vacille et sombre... »

« ...Ecoute : la forêt, au loin, là-bas, s'émeut... »

## DES OISEAUX SONT VENUS

Des oiseaux sont venus te dire
Que je te guettais sous les lilas mauves,
Car tu rougis en un sourire
Et cachas tes yeux en tes boucles fauves
Et te pris à rire.

Des fleurs t'ont promis quelque chose,
Car tu leur parlais comme on admoneste,
Puis voici que tu devins rose
En les effeuillant d'un si joli geste
Qu'il en disait la cause.

La mer où s'en vont tes regards en nacelles
Te dit elle aussi : « Ton heur te coudoie »,

Que, te retournant, tu t'épeures et chancelles
A me voir, là, tout près, sous les lilas frêles
— La mer, ou les fleurs, ou les hirondelles,
Ou ton âme à toi, subtile en sa joie?

## EN UN BOIS CALME ET FRAIS

En un bois calme et frais
Où ne danse nulle ronde
Que de mes songes diaprés
La menthe sauvage abonde ;
J'y fis maints rêves vrais
Au loin du monde.

Le doux bois, la sainte forêt,
Avec ses arbres familiers,
Ses taillis dont on ne saurait
Nombrer les tiges par milliers ;
Assis à l'ombre hospitalière
Je mâchonne une feuille de lierre,
Ecoutant chuchoter les peupliers,
Quand court un frisson blème,
Par leurs feuillages éparpillés :

« Ton rire est cher à l'écho même,
« Qui l'a redit parmi les saules,
« Et c'est ainsi que moi je t'aime
« Et vais redisant tes paroles;
« Ton ombre est fraîche à l'herbe grise,
« Ton doux poids réjouit la mousse,
« Ainsi mon âme aussi s'est mise
« En l'ombre de ton âme douce. »

Il pleut sur les mousses fleuries
A grosses gouttes de soleil;
Les heures vont par les prairies
Et l'air s'engourdit de sommeil;
Par delà l'allée en arche,
Par delà l'ogive des branches
Plane, parfois, une nuée aux ailes blanches;
Là-bas, sur l'horizon de plages,
La lenteur des plus lourds nuages
S'est profilée en patriarche,
Aux rêves graves et sages;
Plus ne s'entend le chant du merle,
Il vient une rumeur des plages:

« C'est quelque chose d'être ainsi
« Insoucieux qu'ailleurs déferle,
« La mer de Vie avare et folle;

« Ta voix est une vague, aussi,
« Ta voix qui s'enfle et qui s'éperle,
« Ainsi, légère et sans parole. »

Les heures vont rieuses ou silencieuses
Et l'ombre tourne au pied lourd des yeuses,
Qui baignent dans la clarté molle;
Les rayons obliquent lentement,
Et, sous la brise, les feuilles écouteuses
Chuchotent de moment en moment
Un nom qui jamais ne varie:

« En un clair chant d'amour joli,
« Ta voix aux feuilles se marie,
« A l'eau gouttant au roc poli,
« Au gazouillis de l'air, Marie,
« Ta voix doucement se marie;
« Cette ombre est violette et rose,
« Tu tiens une fleur de coquette
« De ta main lente qui se pose;
« La fleur est rose et violette;
« Ton col s'incline au gré des gammes
« Qu'éperle ta lèvre mi-close:
« C'est ainsi que rêvent les femmes;
« T'aimer ainsi, c'est quelque chose... »

Les bouleaux ont des sveltesses de femmes
Parmi les pâles pins moroses;

Le vent, muet tantôt, vagit et veut parler
Comme un enfant qui s'éveillerait,
Comme un enfant qui veut parler
Le vent ne sait que pleurer;
Le vent pleure en accords éoliens,
Tristes à faire pleurer,
Tristes comme ton ombre nuit qui vient;

Et la forêt lentement s'isole :
On y marche comme un intrus au crépuscule,
Sa vie auguste se recule
Loin de l'homme et de sa parole
Trop mesquine pour son grand rêve d'ombre;
Le bois se solennise en temple,
Le bois religieux contemple
La mêlée où doit vaincre l'ombre.

— O l'hymne des grands pins vers le soleil qui sombre!

La lamentation ulule lente et traîne
Par la vallée en lourds rythmes de thrène;

Les feuilles planent et vont atterrir ;
Par les gaulis d'ombre tramés
Sanglote la honte de mourir ;
L'éternelle forêt agonise à jamais ;

Muettes, les feuilles se tassent pour pourrir
— Dans l'ombre, à jamais.

## LES DOUX SOIRS SONT FLÉTRIS

« Les doux soirs sont flétris comme des fleurs d'octobre
— Qu'irions-nous dire au saule, aux ajoncs, aux lagunes? —
Mon âme à tout jamais s'est faite grave et sobre ;
— Qu'irions-nous dire aux dunes ?

Le vent se lève et vient, discret et sans parole :
Ma tempe est fraîche de son baiser ;
La nuit — doucement, comme une mère console —
Se lève et vient m'étreindre et me bercer,
Qu'irions-nous dire au saule ?

Vous fûtes mon roi pour un printemps fleuri,
Vous fûtes l'élu de vos douces paroles ;
Le savions-nous, quand nous avons ri,
Que tous deux jouaient de vieux rôles ?

Le savais-je, moi ? vous, le saviez-vous?
— Maintenant tout est gris sur la lande nocturne —
Avec nos rires faux et doux ?
Que nous en avait dit l'avenir taciturne?
Que savions-nous ?

Moi, je rêvais, sans doute, les vieux poèmes,
Et vous, les vieux contes de bonnes fortunes :
« *Vous m'aimez ? — je t'aime ! — tu m'aimes !* »
Quel âge avons-nous donc pour rire de nous-mêmes ?
Qu'irions-nous dire aux dunes ?
Au saule, aux ajoncs, aux lagunes ?
— La lune se lève en ses halos blêmes —
Nos cœurs seront morts sans rancunes. »

## LE BLEU VENT D'OUTRE-MONTS

« Le bleu vent d'outre-monts fait palpiter les frênes ;
Il chante au loin du bois un carillon d'été ;
Aux prés l'hermine et l'or des marguerites reines,
Et par l'azur sans fin, comme au chant des sirènes
Des récifs répété,
De grands nuages lents vont s'enflant en carènes...

Il sourd du pâturage un murmure sans trêve :
Juin chante au bois nouveau qui redit sa gaîté ;
Des barques de foin gris attendent vers la grève,
La mort des fleurs qu'on fauche enivre l'air de sève
Et ma lèvre eût quêté
De la tienne le miel aprilin de ton rêve...

L'heure passe légère et court au crépuscule ;
Le soleil près de choir s'est, d'orgueil, arrêté,

Là-bas, royal encore ; et la fumée ondule
Du bûcher d'Occident jusqu'au zénith qui brûle...
Mon regard a guetté
Ton âme dans tes yeux où l'avenir recule...

L'heure était telle, et tout est même et se ressemble :
Le fleuve roule encore en lueurs de Léthé,
L'horizon, aussi, tel encore — que t'en semble ? —
Est-ce un rêve encore où nous rêvions ensemble ?
N'as-tu rien regretté ?
La nuit, ivre d'encens, est amoureuse et tremble... »

« Mais ! sommes-nous ceux-là que nous avons été ? »

## ELLE CHANTAIT AU SOIR

*Elle chantait au soir, pour moi seul et son rêve,*
*Et je repris le chant qui mourait à sa lèvre*
*En un baiser d'amour que nul hiver ne sèvre ;*
*Je chantais en œuvrant, comme fait un orfèvre,*
*Roulant et déroulant sa tresse — or clair de grève! —*

Un astre, tout là-haut, entrevu dans la brume,
Hasard d'une éclaircie en la nuit hivernale,
Un seul astre au fond de la nuit ;
Un seul falot sous la rafale :
Et l'âme de femme que mon rêve assume
S'attriste qu'il ait lui.
La mi-nuit pèse ; efface-toi ; tu taches l'ombre ;
Mon âme s'en aveugle, étoile, et se sent forte ;
Et laisse-la pleurer son rêve sombre,
Puisque l'heure n'est plus, et que l'année est morte :

« Je l'avais vu passer d'où je liais ma gerbe,
Le beau navire montant de la haute mer,
Je l'avais vu passer, entre les nefs, superbe,
Au long de l'estuaire où la route est sans herbe,
Venu du large, avec le flux, par un ciel clair,
Carguer la toile bistre en sa hune, avec l'air
D'un coureur qui fait halte et s'affale dans l'herbe ;
Et des oiseaux chantaient, tout là-haut, dans l'air,
Et le soleil rosait, là-bas, le sable acerbe
Et le flux débordant en écume
Jusqu'au phare qui, la nuit, s'allume
Et tourne au ciel un éclair,
Et jusqu'aux dunes grises comme une brume...

— (Le flux, et le navire, et le ciel si clair) —

Le vent de terre alerte a fraîchi, sur le soir ;
Les cabestans criards se taisent et regardent ;
Le flux a recouvert les coques au flanc noir,
L'estacade va luire des feux qui la gardent ;
— (Quelle âme suis-je donc pour me sourire encore?
Qu'une étoile, là-haut ! — le couchant fut de cuivre)
Mon cœur battait sans cause, et je rêvais à suivre
L'ombre des grands vaisseaux qui sortent vers le Nord...

— (La brise, et la pénombre, et les falots du port) —

La nuit vint, pâle, aux rêves sans sommeil,
La nuit de Juin pensive où l'âme est seule et veille
Assise en l'ombre et qui frissonne et s'émerveille ;
Des pas lents sur la route, et je tendis l'oreille ;
Il s'assit près du seuil où frissonne la treille,
Il me conta les soirs où la mer est vermeille,
Les pays d'Occident où s'endort le soleil,
Et je le suivais de merveille en merveille ;
Sa voix était si douce, et ce fut une joie
Qui me prit d'un frisson si traître que j'en ris ;
Il me parlait tout bas, et je n'osai des cris
Quand il prit ma main à travers la clairevoie,
Comme on saisit le soir un oiseau surpris...

— (Sa voix dans l'ombre, et sa main par la clairevoie) —

Ah ! c'était un soir... Qui s'en souvient :
Car vivre est-ce donc à jamais revivre ?
Je suis quelque morte, sans doute, et quelque rêve,
Avec mon conte de soir étésien,
Quand le vent est morne au long de la grève
— (Je suis quelque rêve lu dans quelque livre,
Quelque conte, quelque poème, un soir de rêve) —

Que cette fois, j'ai ri d'une parole
Dont je rougis, encore... et que j'écoute !

— (Je ne sais même si je ne suis folle) —
Je n'ai plus souci vers où mène la route.
Je ne sais où va dérivant ma vie :
Je n'ai vécu qu'une heure, et qu'un baiser ;
Je ne sais vers où la route dévie :
Tout l'avenir, un soir, s'est effacé.

Il est parti, par là-bas, un soir d'amertume ;
— (Quel astre, tout là-haut entrevu dans la brume ?) —
Le navire reprit la mer, et sans lui
— (Un seul astre au fond de la nuit
Un seul falot dans la nuit s'allume) —
Il est parti par la route, un soir,
Sur un cheval cavecé de noir
Blanc comme l'écume et la nuée,
Il est parti, par un vieux soir,
Avec la tempête ruée ;
Il se perdit dans la nuit noire
Aux détours gris de ma mémoire ;
Mon âme est là, qu'il a tuée.

Que m'importe, encore, ayant été son âme :
Le temps n'a pu flétrir sa lèvre sur la mienne ;
Nul poids d'âge ne peut que je ne me souvienne
— (Je suis l'ombre et l'écho d'un soir d'épithalame) —
... C'était un soir dans la pénombre étésienne...

## CES HEURES-LA

Ces heures-là nous furent bonnes,
Comme des sœurs apitoyées ;
Heures douces et monotones,
Pâles et de brumes noyées,
Avec leurs pâles voiles de nonnes.

Ne valaient-ils donc pas nos rires,
Ces sourires sans amertumes
Vers le lourd passé dont nous fûmes ?
Ah ! chère, il est des heures pires
Que ces heures aux voiles de brumes.

Elles passaient en souriant
— Comme des nonnes vont priant —
De lueurs opalines baignées,
Les douces heures résignées.

Va, nos âmes sont encor sœurs
Des heures de l'automne grises,
Dont la pénombre dans nos cœurs
Estompait les vieilles méprises
Et nous ne voyions plus nos pleurs.

## IN MEMORIAM

Les roses penchées
Aux grès roux des balustres
Pleurent au flot virant leurs pétales de sang,
— Les rives en sont tout enjonchées —
Les folioles enguirlandent en passant
Tes corolles lacustres,
Blanc nénuphar éblouissant.

Je t'ai couronnée, ô douce âme pâle,
De mortelles fleurs sur tes yeux effeuillées;
Mais nul deuil de cœur ne les aura souillées,
Nos amours où tu n'eus de rivale,
Nos amours que nul n'aura raillées.

Ce furent des soirs de rêve stellaire
— *Quel éternel oubli nous outrage?* —

Des songes rythmés aux chants de la plage,
La hantise de tes yeux d'aigue claire,
Et des larmes de rage.

Ce furent de folles matinées
— *Quel hiver de mort flétrit nos printemps ?* —
Des ciels de soie et des mers satinées,
Et tout l'absolu des vingt ans,
Et toutes les chansons entonnées.

Ce fut par des bois et des prés et des grèves
— *Quel frisson nous vient comme d'un caveau qu'on ouvre?* —
Ce fut en la joie et le rire et les rêves
Tout l'Infini du cœur qu'on découvre
Au loin fleuri de ses heures brèves.

Un chant me revient en la brise des Mais,
Comme en un souffle de toi qui dormais,
Comme ta voix aux chansons naïves,
Muette — et sonore en mon âme à jamais ;
Un arome en la brise d'Avril circule
Lointain et vague et qui fleure les rives
Et les bois endeuillés de crépuscule
Et tous les passés où mon âme recule
A travers la nuit et ses heures passives ;

Jusqu'en ce soir, jusqu'en ce rêve,
Ta voix me chante sa musique grave;
Quel fou nous conte que la joie est brève?
Elle est la douleur éternelle et suave!...

Les roses penchées
Aux grès roux des balustres
Pleurent aux flots virant qui les mirèrent belles;
Toutes les plaines sont fauchées;
La vie est croulante, lustres sur lustres;
Quelle fleur et quelle heure seront immortelles!

## AUBADE

Suis vers l'aurore fauve et dorée
La sente herbue et qui court à l'orée,
Gai d'une heure remémorée,
Sans rêver la gloire laurée
— (La vie exulte en joie ignorée), —

Ne pense pas à l'avenir;
Nulles volontés n'en sont maîtresses,
Vis, ce lent jour, de souvenir ;
La gloire, elle pourra venir,
Mais ne vaudra pas tes détresses
— (La mare luit autour du Menhir). —

Si ton âme déborde et s'épanche,
C'est que ta vie est pleine à jamais ;

Si, lourde d'épis, la moisson penche,
Tes douleurs les avaient semés
— (Quelle âme pâlit dans l'aube blanche ?) —

L'été te rie, Amour te ceigne
Du manteau léger de ses ailes ;
Le frisson auroral t'étreigne
D'un unisson de chanterelles
— (Quel cygne en l'aurore chante et saigne ?)

## VERS LA MER

Mon cœur sourd de la Mer et se résorbe en elle...

Rien dans le vent du large où rêver ta terrasse :
Pas un pétale, un papillon — pas même une aile ; —
Ni senteur de verger parmi l'embrun qui chasse,
Ni même un bruissement de feuillage irréel
Dans le glas monotone et tenace
Qui hurle — es-tu donc morte? — au ressac de Frehel.

Près de la grande croix éperdue et tragique
Dont j'ai vêtu le nu gibet de notre amour,
J'ai pleuré vers la mer sanglotante en réplique,
Comme ta voix, peut-être, et comme ton cœur lourd ;
Par delà l'océan qui geint son rêve sourd,
J'ai guetté ta réplique.

L'herbe est plus gaie au creux de nos ravins, sans doute :
Notre lac est plus bleu — car c'est le jeune été ;
L'île à l'ancre dort telle encore qu'elle était,
Et le sentier du roc court rieur sous sa voûte,
Et son seuil est fleuri que tes pas ont fêté
Et son écho s'émeut que ta voix a fêté !...

— Mon âme dans la mer des larmes s'est dissoute,
Mon cœur, dans la mer je l'ai jeté !
Le jardin bruissait dès le seuil
Des oiseaux s'envolant du porche ;
L'ombre d'un hêtre, dès le seuil,
Traînait en violet de deuil ;
Autour d'un rosier, rose torche,
Vibraient en halo des abeilles ;
C'était le Pays des Merveilles
Que nous contemplions du porche
— Un rêve de futures veilles. —

Au long des buissons fleuris d'ambre,
Près des rocs gris comme Décembre,
Sous le poids de tes cheveux tu te cambres,
De tes cheveux en nuée et si lourds
De leur or d'encensoir où brûleraient des ambres....
Qu'eût-il été de nos amours?
— Si vers mes désirs tu te cambres

Par delà l'océan qui geint ses rêves sourds
Rien ne sera de nos amours!...

Si j'avais pensé de te dire
« Que des bleuets sont dans tes yeux,
« Et des roses dans ton sourire
« Et des épis dans tes cheveux. »
Et pourtant j'ai pensé te dire :
« Que la vie est douce à qui le veut,
« Qu'en tout regard un regard se mire,
« Qu'en toute voix un écho s'émeut ; »
Mais pouvais-je savoir — la folie! —
Pour quelle douleur je t'aimais
Et que la vie est triste et s'oublie,
Et que le temps meurt à jamais...

Nous dérivions, des heures, aux rives,
Où les branches nous tendaient leurs ombres,
Et parfois se joignaient en ogives
Comme en des cathédrales sombres ;
Et quelque courant nous menait,
A sa guise lente, où dort la crique;
Et ce nénuphar à mon péril donné,
Et le rire en sourire qui fut ta réplique...
Quelle heure d'éternité sonnait?
Car voici que j'écoute toujours

Par delà l'océan qui geint ses rêves sourds
Et guettant ta réplique.

Mon âme dans la mer se noie
Mon cœur saigne aux vagues moroses...

Où vas-tu cueillir le jasmin?
Où fais-tu récolte de roses?
Sais-tu où refleurit la joie?
— Mon cœur ne sait plus le chemin,
Mon âme dans la mer se noie —

J'ai pleuré vers la mer qui surgit et déferle,
Et, fou, je te tendais la main,
Rêve qui te dissous en vapeurs au lointain,
Comme croule mourant un flot qui déferle;
Rêve d'aube que vint dissiper le matin,
Comme essoré, s'efface un chant de merle;
Rêve d'amour défunt, hantant tout lendemain,
Comme, doucement retirée, une main
Laisse l'empreinte d'une perle
Indélébile aux doigts qui la serraient en vain.

J'ai pleuré vers la mer qui sanglote et déferle.

## CELLE QUI PASSE

Celle qui passe m'a souri
— L'azur est plus pâle et l'air est rose —
Celle qui passe sans une pause
Vaguement tendre comme une Chose,
Comme un ruisseau, comme un pré fleuri
Celle qui passe m'a souri —

Tout est joie, et tout chante et prie
— Celle qui passe a rayonné —
L'Avant hier est pardonné,
La messe d'amour a sonné
Aux clochettes de la prairie :
Celle qui passe a rayonné.
Rien n'est plus du jour et de l'heure :
Celle qui passe a souri des rayons ;
Mon âme flotte par les sillons

Avec la brise et les papillons,
Je suis le jour même qui chante et pleure,
— Celle qui passe a souri des rayons —

Avec un peu de gaîté blonde,
En rayon par la route qui grimpe;
Avec un peu de ton rire — (une onde
Qui jaillit et poudroie!) —
Avec, ô, ton doux rire où se fonde
Mon rêve déchu de son vieil Olympe
Et qui pleure de joie;
Avec un froufrou de jupe — (une aile!) —
Avec un éclat des yeux — (ô rayons!) —
La vie est légère et la vie est belle
Et mon âme chante en les carillons.

## C'ÉTAIT UN SOIR DE FÉERIES

C'était un soir de féeries,
De vapeur enrubannées,
De mauve tendre aux prairies,
En la plus belle de tes années.

Et tu disais, écho de mon âme profonde, —
Sous l'auréole qui te sacre blonde
Et dans le froissement rythmique des soies :
« Tout est triste de joies;
Quel deuil emplit le monde?
Tout s'attriste de joies. »

Et je t'ai répondu, ce soir de féeries
Et de vapeurs enrubannées :
« C'est qu'en le lourd arome estival des prairies,

Seconde à seconde,
S'effeuille la plus belle de tes années ;
Un deuil d'amour est sur le monde
De toutes les heures sonnées. »

## AURORE

Claire et pâle, l'aube éclose
Aux plis des collines luit et pose
Son frêle baiser de chose en chose
— Claire et pâle de chose en chose —
L'aube est pâle comme une qui n'ose;
Alors on a dit : le jour a peur
Qu'il envoie une telle avant-courrière;
Il hésite et s'attarde en arrière;
Car on ne sait ni qui vit ni qui meurt;
Le jour a peur...

Mais elle a rougi de honte rose,
L'Aurore, comme une qui craint mais qui ose,
Et, redressant sa svelte taille,
Elle a repoussé le double vantail :
Et, derrière elle, cédant sous l'effort,

Le voile onde et se rompt :
La troupe des nymphes claires plonge et vire,
Sur un seul front,
Du sud au nord,
Poussant tout l'horizon :

Le soleil jaillit comme un chant de lyre !

## RONDE DE LA MARGUERITE

*Où est la Marguerite,*
*O gué, o gué, o gué,*
*Où est la Marguerite,*
*O gué, son chevalier ?*

Elle est dans son château de fleurs et de charmilles,
— Ses yeux gris sont perdus aux brumes du lointain —
Doucement triste du rêve des jeunes filles,
Blonde dans le matin.

Elle est dans son château des tourelles graciles,
Aux terrasses fleuronnées ;
Où les heures sont lourdes qui semblent faciles,
Lentes et lourdes comme des années,
Lentes et si faussement prônées,
Lentes et languissamment sonnées.

Elle est dans son château qu'isole un bois de chênes
Surgissant des hameaux vers les tours hautaines
Et sur qui passe un vol, vers là-bas essoré ;
Elle évoque en écho des chansons lointaines
Où pleurait un cœur éploré
Et joyeux de sa peine,
Quelque Chanteur lauré :

« Sais-tu qu'il est une heure où ne s'irrite
Plus cœur ni âme, enfin lassé d'attendre ?
En es-tu là ? Que ton désir s'abrite
En l'ombre qui se fait muette et tendre ?... »

*Où est la Marguerite,*
*O gué, o gué, o gué,*
*Où est, la Marguerite,*
*O gué, ton chevalier ?*

★

*Où est la Marguerite,*
*O gué, o gué, o gué,*
*Où est la Marguerite,*
*O gué, son chevalier ?*

Elle est dans son verger sous les pommiers en neige,
Légère, et que son rêve d'Avril allège,
Son rêve où l'Amour passe en cortège
— Et la toile sur l'herbe éblouit de soleil —
Elle est dans son verger, toute troublée
Des parfums que l'Avril a fleuris à la haie
— Il frissonne dans l'herbe une chanson tremblée —
Et son bonheur s'essore en un rire vermeil.
Elle est dans son verger fragrant et qui essaime
Et bourdonne et murmure, ensorceleur;
Rose de vague joie, ivre du vrai Poème,
A demi craintive à l'oracle d'une fleur,
Mais croyant surtout ce qu'a dit de qui l'aime
Le cierge bénit à la Chandeleur.
— Elle rit d'elle-même
Et regarde la route et de sa main s'abrite...

*Où est, la Marguerite,*
*O gué, o gué, o gué,*
*Où est, la Marguerite,*
*O gué, ton chevalier ?*

★

*Où est la Marguerite,*
*O gué, o gué, o gué,*

*Où est la Marguerite,*
*O gué, son chevalier ?*

Elle est dans son couvent qui prie et pleure;
Elle est agenouillée et l'heure suit l'heure;
Elle est dans son couvent qui prie et qui pleure.
Elle prie en la pénombre de la veilleuse
Et rêve à l'amant de la Cité merveilleuse,
Au beau Christ mort dont elle est la pleureuse,

Elle est dans sa cellule qui pleure et prie
Belle, et qui s'offre au Dieu de son choix,
Jonchant des fleurs dont son âme est fleurie
Le vieux chemin de la Croix.
Comme un oiseau de mer, les ailes toutes grandes,
Son âme est portée en l'ouragan des orgues
Et plane éperdue en la brume encensée,
Lasse et pâmée en livrant en offrandes
Au Dieu de son choix toute son âme insensée.
Son âme est emportée en l'ouragan des orgues
Ivre de foi crédule à de vagues prodiges
— L'ostensoir ébloui rayonne ses prestiges
Sur les prêtres courbés, et leurs ors, et leurs morgues
— Toute son âme est prise de vertiges.
Et son esprit de fille contre elle est ligué
— Elle est perdue, elle est la néophite,

*Où est la Marguerite,*
*O gué, o gué, o gué,*
*Où est la Marguerite ?*

Elle est dans son château, cœur las et fatigué,
Elle est dans son hameau, cœur enfantile et gai,
Elle est dans son tombeau, semons-y du muguet,

*O gué, la Marguerite.*

## LES FEUILLES CETTE MATINÉE

Les feuilles, cette matinée,
Sont toutes satinées,
La pluie est tiède;
Les chants d'hier reviennent en refrains,
Ce gai matin,
Et, si j'oublie, ta voix me vient en aide;

Et si même ta mémoire défaille,
Je reprends l'air qui mène, vaille que vaille,
Les mots qu'il laisse, au hasard, se poursuivre;
Que chantions-nous
Avec des mots si doux
Que même ainsi, sans suite, ils nous enivrent?

## RONDE

Avec du soleil ou du clair de lune,
Et des voix de femme, et des pas de danse,
Mêlez les rêves en ronde d'enfance :
La brise est neigeuse, l'herbe saupoudrée
Des pétales blancs que sèment les branches ;
Passe la blonde et passe la brune !
Elles tournoient ; vous n'en aimez qu'une ;
*Embrassez celle que vous voudrez.*

Les bouquets levés comme des torches
Essaiment, comme des étincelles,
Le sang des roses que la brise mêle
A la neige des lys effeuillés sous le porche ;
Je sais le balustre où vous accouderez
Ce rire timide qui voile un émoi ;

La ronde tourne et vous faites un choix ;
*Embrassez celle que vous voudrez.*

On sonne du fifre et tous les rires
Vont tournant, encore, comme au vent les feuilles ;
Vous avez peur de son baiser d'accueil,
Vous cherchez le mot que vous vouliez dire ;
La coquette d'un rire vous absoudrait,
A vous voir au cœur cette honte d'amour :
Ne dites rien si vous êtes à court ;
*Embrassez celle que vous voudrez.*

## ÉPITHALAME

Avril t'a baisée au front et s'émerveille
Pâle du reflet de ses jonquilles claires,
Que, de ton être, seul ton regard s'éveille
Avec l'étonnement rieur de ses mystères ;
Il passe et d'un regret rayonné t'ensoleille
Vers la moisson de fleurs débordant sa corbeille.

Mai qui venait par la rive à l'orée
Foulant la neige des pêchers flétrie,
Chanta vers toi qui rêvais en la prée ;
Si, que ton âme en est encor meurtrie,
Sachant la beauté de ton corps ignorée,
Et que ton cœur rêvait de l'Amant de féerie.

Juin s'est courbé sur toi qui pleurais, et t'a prise
Et te nomma, ce soir, reine de sa nuit pâle :

Ta lèvre rouge était, disait-il, la cerise,
Ta joue était la pêche du verger fatale ;
Puis il s'en fut vers l'aube, te laissant surprise
— Et la douleur d'aimer à ton seuil s'est assise. —

Juillet te baise au front ainsi qu'Avril qui passe
Et qu'il chante pour toi, comme Mai, des paroles,
Qu'ainsi que Juin, du soir de ton regret il fasse
La nuit douce parmi l'accueil frais des corolles ;
La faux des fenaisons n'eût pas accordé grâce
Au pâle lys tombé qu'un archange ramasse.

## PLUS MÊME L'ÉCHO

Plus même l'écho d'un jeune rire
— Des lézardes aux murs s'écaillent, —
Et nul reflet de son sourire
Qu'aux fleurs dont les sourires raillent ;
Les heures mortes attendent au seuil ;
Il semble qu'on ouvre un cercueil...

O, ce corridor d'autrefois,
Qui va toujours de chambre, en chambre,
Avec le vieux dallage en croix...
Et Mai s'attriste comme un Décembre.
Plus même l'écho de ses pas ;
Le vieux grenier se drape d'ombres ;
Les colombages branlent, las ;
Le sol s'enjonche de décombres ;
— Les autres, mêmes, parlent bas...

Et j'ai laissé close ta chambre,
Pris d'un scrupule confus,
— Et Mai s'attriste comme un Décembre —
Il n'erre par la maison vide
Plus qu'un regret de toi qui fus...

Et comme le hasard décide...

## RONDE D'AVRIL

Les oiseaux et le clair soleil ;
Les fleurs aux charrettes, en jonchées ;
La feuille pointe au bourgeon vermeil ;
Toutes les âmes endimanchées ;
La brise souffle du vieux Corcyre
Et d'Amathonte en bruits de rames,
Et le monde est jeune encore à ravir
De chansons claires et de clairs rires
Et de blondes femmes :

*Voici le marchand de plaisirs,*
*Mesdames !*
*N'en goûtez pas, Mesdames,*
*Ça fait souffrir.....*

Les roses, les joues ; les rayons et les tresses ;
Ta marotte, Amour, est un pavot qu'égraine

Aux champs de la joie tout geste d'ivresse :
Et c'est le sommeil et l'oubli que tu sèmes;
N'as-tu pas pour ta lèvre de chanson pire?
N'as-tu pas de meilleure chanson à nous dire,
Grave Amour, au futile épithalame?
Quel petit chant pour ta grande lyre,
Le vieil intermède et le pauvre drame!

*Voici le marchand de plaisirs,*
*Mesdames!*
*N'en goûtez pas, Mesdames,*
*Ça fait dormir.....*

Il tournoie un air de danse aux feuillées,
Un bruit de baisers en des ritournelles;
L'Idée, recluse des longues veillées,
S'étire aux rayons qui convergent en elle;
Sous les charmes en hâte de reverdir,
L'Endormeuse de tous sourires
S'est assise aux carrefours des âmes;
Et l'Amour, devant elle, s'agenouille et se mire
En ses grands yeux fous où le désir est flamme!

*Voici la marchande de plaisirs,*
*Mesdames!*
*Ah! goûtez-y, Mesdames,*
*Ça fait mourir...*

## CHANSON

J'ai pris de la pluie dans mes mains tendues
— De la pluie chaude comme des larmes —
Je l'aie bue comme un philtre, défendu
A cause d'un charme;
Afin que mon âme en ton âme dorme.

J'ai pris du blé dans la grange obscure,
— Du blé qui choît comme la grêle aux dalles —
Et je l'ai semé sur le labour dur
A cause du givre matinal;
Afin que tu goûtes à la moisson sûre.

J'ai pris des herbes et des feuilles rousses,
— Des feuilles et des herbes longtemps mortes —

J'en ait fait une flamme haute et douce
A cause de l'essence des sèves fortes ;
Afin que ton attente d'aube fût douce.

Et j'ai pris la pudeur de tes joues et ta bouche
Et tes gais cheveux et tes yeux de rire,
Et je m'en suis fait une aurore farouche
Et des rayons de joie et des cordes de lyre
— Et le jour est sonore comme un chant de ruche!

## MON RÊVE DE CE SOIR...

Mon rêve de ce soir est d'un cristal
Où tu verserais le vin de ton rire
Diaphane comme une source qui bouillonne
Et qu'on boit à pleines lèvres de désir ;
Mon désir de ce soir est d'un heurt de métal
Clair et vibrant à l'unisson de mon désir,
Vainqueur et joyeux — comme une armure sonne —
Mâle et rieur et clair — que l'on s'y mire.

Mon amour de ce soir est de toi, toujours telle,
Fuyante comme un rayon au mur
En ta gaîté de feuillée ;
Puis, lasse, qui te pends en guirlande mortelle,
Et bonne comme une flamme en la vallée
Et sapide au cœur comme un limon sûr ;
Mon amour est de toi, toujours telle.

## RONDE DE LA VIOLETTE

Ils sont accomplis, tous nos fous projets :
Mon rêve et le tien, le même — les mêmes ;
Et tous les jours — ô les jours légers,
Et les soirs plus doux, et les nuits suprêmes ;
Tous les songes immitigés ;
Tout ce qui fait doux les poèmes ;
Toute la joie éparse et qui trouble
— Et dont toute âme, un soir, s'épeura —

*La violette double, double,*
*La violette doublera.*

J'ai tissé de fleurs un tapis de reine
Pour Ses pieds — roses parmi les lys,
Et parmi les roses en lourds lys pâlis :

Blancs et bleutés de leurs veines — Ses peines;
J'ai drapé le trône en frissonnants plis
De tissus fleuris — (guirlandes et chaînes) —
Que sa chair chantât mes vœux accomplis
Eblouissant aux panneaux l'ébène
De sa joie — (ô rose) — qui tremble et qui trouble
L'âme qui trop longtemps la pleura.

*La violette double, double,*
*La violette doublera.*

Là, j'ai passé des jours à L'attendre,
Ne sachant quelle Reine y dût venir;
Avec la feinte de La surprendre
Et le leurre aussi de La retenir;
Mon amour se faisait tout humble et si tendre :
« Quelque mal en pouvait-il advenir? »
Et la nuit, souvent, j'avais cru L'entendre
Chanter le chant qui ne doit pas finir
— O j'ai frissonné dans l'attente qui trouble
Toute âme que trop souvent on leurra.

*La violette double, double,*
*La violette doublera.*

Mais ce jour de cueillette, le sous-bois, les rires;
Et la baie en pourpre sombre à nos doigts;

La source : j'y bois où tu te mires;
Ni blonde, ni brune, ni fauve : les trois —
Si joyeuse, si reine de moi, tes empires,
— De moi, tes sujets, si jaloux de mes droits;
Et qui marchiez, comme au rythme des lyres
Les Grâces grégeoises d'autrefois :
Mon cœur haletait de l'espoir qui trouble
Et du doute exquis de ce qui sera.

*La violette double, double,*
*La violette doublera.*

Mes heures, les tiennes — les mêmes heures, —
Tes désirs, les miens — les mêmes toujours, —
Tous pleurs que je pleure et que tu pleures
Tombent en rosée au jardin d'Amour :
Du vide morne des vieilles demeures,
Des silences orageux et sourds,
Des haines mortes et des vieux leurres
Naissent les lys et les roses d'Amour
Quelque soir de joie enfiévrée et qui trouble
L'âme qui si longtemps se pleura.

*La violette double, double,*
*La violette doublera.*

O nos printanières journées!

O nos hivers, et les feux, et la lampe !
Toutes les haines assassinées
Avec des rires de bonne trempe ;
Toutes les douleurs pardonnées :
Le vieux Passé — la grotesque estampe
Avec des rimes griffonnées,
Brûle au foyer où la flamme rampe ;
Un silence tombe que rien plus ne trouble,
Ta joue a rougi que ma lèvre effleura.

*La violette double, double,*
*La violette doublera.*

## IL FAIT BON S'EN ALLER AU BOIS

Il fait bon s'en aller au bois d'avril
Cueillir l'épine blanche aux haies sans feuilles,
Les sombres violettes, les pâles aubépines,
— Tristesse et joie en guirlandes futiles,
Deuils blancs, deuils violets
Qu'aux bois d'avril tu cueilles,
Espoir seulet,
De ta main fine ;

Il fait bon s'en aller aux champs de mai
Trouver la pâquerette qui promet,
Doute et dénie, et souriante, se tait
Et garde en s'effeuillant le secret de l'été ;
Il fait bon s'en venir au parterre de juin
Ravir les roses et baiser toute joue,

Et fleurir la ceinture que dénoue
La joie éparse en l'haleine des foins;

Tantôt, parmi les gerbes,
J'ai pensé que le soir venait sur moi,
Tant j'étais las de la moisson qui croît,
Qu'on fauche et qu'on resème :
Et j'eusse été quelque herbe
— Il eût fait bon être une herbe qui croît
Sans tout ce grand espoir et cette foi,
Ma vie! et ton poème;

Mais
La halte est bonne, ici, dans l'ombre agile,
A rêver la vendange aux treilles écarlates;
Il fait meilleur ici qu'aux bois d'avril,
Qu'aux champs de mai, qu'au parterre de juin :
Et nos chansons, rieuses, ont hâte
— Semble-t-il —
Ont hâte,
Se lèvent, et nous prennent la main...

# LES CYGNES

De l'herbe bleue aux plaines roses,
Jusqu'à l'étang laiteux de brumes,
Mon cœur, aux loin des amertumes,
Adore et s'émerveille aux choses ;
Parmi l'haleine respirée,
Pour moi seul, des iris insignes
Mon âme suit vers l'empyrée
L'essor éblouissant des cygnes.

Il chante dans les jeunes branches
Et sur la prée et vers le fleuve ;
Mon cœur énamouré s'abreuve
D'espoir et rêve des revanches,
Et, dans sa faveur d'inspirée,
Guettant le vol des strophes dignes
Mon âme suit vers l'empyrée
L'essor éblouissant des cygnes.

## DÉDICACE

*Te souvient-il du jour d'hier avec sa face*
*De sourires, et ses pleurs aux joues,*
*Et toutes les roseurs matinales ?*
*Alors, tressant des fleurs, qu'en guirlandes tu noues*
*Nous chantions nos aubades triomphales ;*
*Alors, vers l'empyrée aux vertiges bravés,*
*Nous suivions de nos yeux vers l'avenir levés*
*Le vol éblouissant des cygnes !...*

*Voici, ce soir, les vignes*
*Lourdes de la vendange des demains :*
*En étendant la main*
*— Tes blanches mains sont dignes,*
*Tes mains seront mes mains —*
*On cueille, de-çà de-là, des grappes telles*

*Qu'un seul cep promet un quarteau*
*Et que le vin de tout un mois pèse un linteau ;*
*Que l'ombre du vieux porche ami des hirondelles*
*Est faite de l'ivresse des heures nouvelles ;*
*Et le vignoble croît de coteau en coteau...*

*J'ai rêvé, tantôt, à tes pieds couché :*
*Nous marchions en les fanes, par le pré fauché ;*
*C'est la nuit, et, sur nous, vers les étoiles,*
*Passait un vol de cygnes aux blanches voiles.*
*Et l'un au col enrubanné*
*D'une moire que nul soleil n'a pu faner ;*
*Et celui-là qui porte un diadème*
*Promis en vain au plus doux des poèmes ;*
*L'autre tenait la fleur qui jamais ne s'effeuille,*
*Que nul ne cueille ;*
*Ils passaient vers le Nord, majestueux et calmes,*
*Glorieux, avec un écho dans leurs pennes*
*— D'un lent rythme de rames,*
*De quelque vent du soir parmi les palmes,*
*De voix anciennes.*
*Nous les suivions d'auprès d'un peuplier*
*Jaseur importun aux voix de millier...*

*L'un d'eux ouvrant son envergure sur la nuit*
*— Fleur de douleur épanouie —*

*Apparut crucifié,*
*Ses ailes frémissant du suprême désastre*
*En un cri de désir déifié,*
*Il fut un astre !*

*Voici la moire que rien ne fane,*
*Qui flottait, que j'ai prise au vol ;*
*Et voici mon cœur diaphane*
*Pour t'en faire un clair pent-à-col.*

*L'autre vint choir en tournoyant*
*Jusqu'entre les grands lys courbés :*
*Et je pleurais en le voyant*
*Comme on pleure les espoirs tombés*
*Le diadème vint couronner*
*Un sommeil empourpré de roses ;*
*Je l'ai pris pour te le donner*

*D'entre les épines — Douce tête !*
*Car tu m'étais belle sur toutes choses :*
*Et le voilà, le diadème*
*Que ne mérita nul poète.*

*Mais l'autre, avec la fleur épanouie*
*Qui flottait devant lui,*

*Chanta sur nous jusque dans l'aurore éblouie*
*Le chant que tous entendent dans leur grève*
*De nuit en nuit,*
*Et quand vint le soleil : hors la mer, vers la grève,*
*Ouvrant grandes ses ailes, au baiser vermeil,*
*Il s'engloutit, avec la fleur, dans le soleil.*

*Voici, les yeux baissés je marche et songe et t'aime*
*La moire impollluée est tienne en droit d'amour*
*Et la couronne est tienne encore, pour maint jour ;*
*Mais la Fleur de joie interdite est suprême,*
*Et c'est d'elle que parlent ces poèmes.*

## L'ÉTAPE

« Je suis bon à tous... »
JULES LAFORGUE.

Arrête-toi,
Ecoute-moi, mon frère qui passes;
Tais-toi :
Je sais notre âme tendre et lasse,
Que tu marchais sans regarder, ni voir,
Vers quelque espoir
Ancien et cher — ou jeune, à peine aimé,
Comme un rire entrevu qu'on suit, moqueur,
Ou comme un long regard perdu qu'on va cherchant,
Marchant,
Marchant — d'octobre en mai;
Je sais ton cœur, mon cœur.

Vois; pense avec mes paroles choisies;
Malgré le lourd flux de ton sang

Qui bat ta tempe flots sur flots,
Rêve en mes paroles choisies :
Avec ton gai sifflet par les genêts
Et tout le blond soleil éblouissant
— Si bien que tu marchais les yeux mi-clos
Sur la route qui te menait —
Tu n'étais joyeux que de quelque espoir ?

C'est d'elle ? avec un baiser à cueillir ?
Je sais ton cœur — on n'est pas gai à moins ;
Vers son baiser qui sait vieillir
Marche, ivre, donc, au long des jeunes foins :
On n'est pas ivre à moins.

Si ce n'est d'elle — assieds-toi ; tu es triste ;
Hors celle-là, il n'est pas d'autres joies ;
La vie est grave et la mort est sinistre :
Avec son envergure au vol démesuré,
Son ombre sur la vie est d'un oiseau de proie.

Certes, tu n'auras pas désespéré ;
Serrant ta volonté autour de toi
— Comme on serre un manteau trempé de pluies —
Tu marches droit,
Tu te sais immortel et tu défies

Le temps que tu sais leurre,
Mais tu as peur de mourir, même une heure,
— Une heure !... tu le vois bien, l'heure t'étreint,
Mon frère humain.

Tu es triste ;
Tout souvenir est un tombeau sans Christ,
La route qui t'a mené jusqu'ici
D'un vieux souci vers un jeune souci
— Si tu te retournais, la main au front,
Ainsi que celui qui regarde au loin,
Ainsi que font
Aux portes des tombeaux les hauts veilleurs de marbre —
La route est toute de croix bordée,
Et d'arbre en arbre...
Ton bel amour, ta jeune idée !

Si bien que tout rire d'un sanglot se fausse
Et que ton cher espoir se fait atroce.

O crois-moi qui me souviens de demain :
La haute joie est douloureuse et telle
Qu'en sa douleur l'âme exulte immortelle,
Pleurer est doux par-dessus toutes choses ;
Assieds-toi près de moi ;

Quand j'ai pleuré la tête entre les mains
J'ai vu, entre mes doigts, ce lent jour gris tout rose :
Alors, mon âme eut foi.

Et toi, ma sœur qui passes,
Je te sais triste aussi, bien que tu fasses,
Bien que tu pares de gaîtés l'inquiétude,
Bien que tu traînes aux cailloux, fleurdelysés,
Les pans altiers de ta robe de prude,
Ou, bien que tes lèvres soient pleines de baisers
Que ta main prend et lance — ainsi qu'une pauvresse
Qui, pour se croire riche, vide à poignées
Aux autres mendiants sa sébile d'aumône;
Ton âme est en détresse
Fille de l'homme.

Hors ta petite fièvre
Jolie au gré du désir, ton miroir,
Que sais-tu de ta grâce? Si, même, elle est?
La tristesse t'a fait signe chaque soir
Montrant la vie, aussi, et ce qu'elle valait,
Si bien qu'en tremble un peu ta pauvre lèvre
Et que ton long regard s'en est voilé.

Assieds-toi là, ma sœur, et pleure:

Pleurer est beau par-dessus toutes choses ;
Il n'est qu'une heure, elle demeure
Eternelle en métamorphoses :
L'heure de pitié sainte et d'amour surhumain
Qui pleure jusqu'à sourire... enfin.

## LE GUÉ

« *Un étrange suicide.* Une jeune fille, s'étant vêtue de blanc, s'est avancée délibérément dans la mer, où elle s'est noyée. Son corps a été rejeté par les vagues. »

FAITS DIVERS.

Là-bas;
Tout rêve vit d'éternité,
Tout songe ailé aux rameaux chante
Dans le printemps,
Là-bas;
Une heure, toujours même, claire et lente
De même joie nouvelle en sa gaîté,
D'amour dont on ne pleure pas,
De blancs baisers d'idylles
Tombés de l'aile des archanges souriants;
Ce sont des îles,
Là-bas,

Avec des arbres-fleurs épanouis
Dans le printemps :
Les Saintes que les mauvais ont tuées ;
Et Dieu qui passe en appelant ses vierges
Vers les doux parvis éblouis
Où les étoiles sont des cierges
En la dentelle des nuées...

Elle est dans le printemps
Là-bas,
Ma mère — et l'autre sœur que je n'ai pas connue —
Qui cueillent des bouquets de blancs lilas,
— Ainsi que nous faisions — dans le soir clair —
L'autre printemps, —
En guettant ma venue
En regardant la mer ;

Car Christ m'a dit qu'il est bon de mourir,
Ce doux matin ensoleillé
Qu'il vint vers moi dans son ciboire ailé
Me consoler d'amour, et me guérir :
Je l'ai vu rayonner vers ma lèvre
En un baiser de fiançailles,
De par delà le chœur et les murailles
Et jusqu'en mon corps révélé
Je l'ai bien entendu qui m'appelait.

Des nuits, j'ai prié jusque dans l'aube blanche,
Et quand, en relevant la tête,
Je voyais pâlir la croisée,
Tout mon espoir était en fête
Et, dans mon âme osée
Pleine d'impatient amour,
Je songeais : C'est, peut-être, Lui
Qui vient, qui luit,
Voici mon tour, voici l'escorte !...
J'écoutais, les yeux clos, jusqu'au grand jour;
Doutant qu'Il m'ait pu laisser là dans sa bonté,
Que je ne sois pas morte
Et prise en son baiser d'éternité.

Le jour venait, revenait, toujours même ;
Et l'autre femme avec son âme dure,
Avec sa parole hautaine
(Si douce pour sourire à mon père parjure)
Qui disait, en passant : La folle !
Et quand j'en pleurais, loin, dans le jardin
— Où nous avions cueilli les lilas blancs,
L'autre printemps,
En regardant la mer
Si bleue et claire
Sous le matin —
Songeant à tout ce qui n'est plus,
A tout ce qui sera, là-bas,

On me cherchait avec des cris intrus
— Mon père inquiet et l'autre qui feignait —
Mon cœur saignait
Et je ne leur répondais pas.

Alors, ce furent fêtes et bals,
Des fleurs qu'on jette, des carnavals,
Des soirs sans nombre
Avec le rôle qu'il faut qu'on joue ;
Un soir, au parc, où je pleurais dans l'ombre
De tout cela,
Le vil baiser vint m'effleurer la joue :
Et la surprise et leurs grands rires,
La promesse et les fiançailles
Et leur gala.
Les jours mauvais et les soirs pires ;
La chair avec ses représailles ;
Tout cet amour qu'on prône et vante,
Tout cet amour qui m'épouvante
Vient murmurant, au soir, d'étranges mots
Dont je pleure et me tords les mains et que j'ai fui,
Tout cet amour de parole savante,
Et le mystère de sa nuit
Et de ses mots...

Voici le jour du mariage
— N'est-ce pas que les cloches sonnent

Comme pour les dimanches? —
Tout hier je fus gaie — ils disaient, sage;
J'ai cueilli les lilas avec des roses blanches
Jusqu'en le crépuscule clair
En regardant la mer ;
Tous riaient, même l'autre me fut bonne.
— N'est-ce pas que les cloches sonnent?...

Mon père m'a parlé, presque attendri, je crois :
Tu vas t'en aller, disait-il, très loin de nous,
Et vivre heureuse avec le mari de ton choix
— Et je lui répondis toute joyeuse:
Je m'en irai demain avec l'Epoux.

Voici le jour des épousailles!
Voici ma robe blanche et mon âme sans tache,
Voici la fin de toutes mes batailles
Dont je suis lasse, où je fus lâche ;
Voici tes blancs lilas, mère, et tes roses blanches,
Et voici pâlir l'aube
— Calme comme un dimanche —
Voici l'aube
Et voici la mer calme et bleue
Qui va vers Dieu...

Vois, on fait signe?...
Ma mère, à moi, m'attends là-bas
Pour donner à l'Epoux mon âme indigne,
Mon amour fatigué
De sa prière,
Mon désir las,
Mon cœur de peu...
Oh ! me voici venir, ma mère,
Et toi, Doux Seigneur Dieu,
Voici le gué..... »

*Elle marche vers la mer.*

## AU SEUIL

... Au seuil du monde, où — comme Ulysse Polytas, aux confins de Gadès extrême de son voyage, le regard perdu aux lointains crépusculaires du désert d'au delà — tout homme voit l'ombre de sa mère, pâle, vaine...

CARLYLE.

De cette heure-ci, vers celle-là, il n'est
Il n'est qu'un pauvre instant — le seul ! le dernier né;
Peut-être, en fixant ma cécité
Sur la nuit qui vient ou le jour qui point,
(Tel d'une barque on voit venir la côte au loin)
Verrai-je venir l'Eternité...

Il est bon de vivre la pauvre vie,
Le beau bleu fleuve où le cœur dévie ;
Il est bon de marcher à travers prés
Quand la route reprise en serait deux fois lasse ;

Je vois qu'il est bon de vivre la belle vie :
C'est comme un amour dont la flamme est basse,
Qui meurt, et l'on rit — mais on pleure après.

Je pense aussi que le soleil fut tel
Au cours de ce vain jour doux et mortel,
Au long de ces juins, par les prés et les rives,
Par les clairs coteaux, par le val brumeux
(Rouge, et rose aux pavots, et bleu pâle, et doré !)
Qu'il n'est pas de plus belle gloire pour mes yeux,
Qu'il n'est pas de plus doux rayon ignoré
— Et la voix des feuilles et les voix en elles,
Je ne sais pas de musiques plus belles.

Il vient un regret de tout cela ;
N'aurait-on pu vivre selon la Vie ?
N'aurait-on pu, selon d'autres lois
(Qu'elle sait, sans doute, et qu'elle nous eût dites,
Si nous avions foi)
L'aimer *autrement* et selon son cœur
Et selon le secret de sa rumeur
De rires, d'amours, de maternité
Et s'en faire aimer, tout un long été,
Et vivre de son immortalité ?...

On m'a pris à elle, avec des mots
Sonnant faux dans l'aube — il me souvient:
Les hauts blés verts, les blés nouveaux
— Forêt d'enfance — et leurs bluets ;
Je ne sais de plus doux rêve que le mien:
La route tiède et douce au pied nu,
Le merle fraternel surpris,
Et le grand ciel clair au-dessus des épis,
La source où le regard émerveillé s'est vu
— On m'en fit un péché, de mon univers
Devant le livre ouvert.

Le voici, là, ouvert, encore, et j'ai fait,
Plus doux que tous ceux-là n'en lurent, n'en rêvèrent,
Plus douloureux et saint, plus chaste et tendre
Que leurs chants de trouvères,
Que leur plus beau poème merveilleux:
Avec mon cœur, avec mon âme, avec ma chair,
Avec mes yeux,
J'ai fait mon beau livre de vie — ardent et clair...

Mourir? Je n'ai pas peur de l'ombre
— La douce ombre qui suit:
Sous la lune de nuit,
Sous le grand soleil radieux;
Souvent, enfant, j'ai fermé les deux yeux

*Pour voir la nuit;*
Et quand, pleurant d'amour (on pleure d'aimer)
J'ai désiré mourir de son baiser,
C'était ma joie, et c'était tout son cœur;
— Ce soir, j'ai peur...
Non, c'est comme un regret, plutôt ;
Nous sommes morts cent fois — hier, tantôt —
Avec nos heures de tous âges
Et celle-ci est-elle étrange?
Ne dirons-nous, *demain*, ce soir?
Et comme hier — et avec plus d'espoir?
Ne sommes-nous morts cent fois:
Où est l'enfant rêveur qu'on nous conta?
Où tous nos soirs? où nos baisers, nos désirs d'Elle?
— Ah! vraiment, tout est vain, la mort est belle!...

Si j'avais vécu... mais laissons ces choses ;
Peut-être qu'en fixant les yeux sur cette nuit
Ou vers ce jour dont mes paupières sont roses,
Peut-être qu'en fermant les yeux *pour voir la nuit*
Je pourrai voir venir l'Éternité...

Voici!
Je vois... je vois le passé, ô si pâle,
Si lointain — Suis-je mort pour voir ainsi? —
Je vois, comme au travers d'un soupirail:

Le ciel bleu sombre
Et par la route grise
Une ombre...
Non! voici que tout s'irise :
L'horizon tourne; un lac sort de la brume;
L'aube! l'aurore, le matin triomphant,
Et la brise qui jase avec sa voix d'enfant...

Vois-tu?...
Voyez comme le soleil est prodigue :
Il n'est pas un brin d'herbe qu'il n'ait vêtu;
Laissez-moi voir; quelle heure est-il?
— Qu'est-il mon cœur qui te fatigue :
Le grand doux jour s'éploie!
Mon cœur, mon cœur, mon cœur, ton bel avril!

Mon cœur, ta joie!
Je suis comme étourdi, l'horizon vire
Aux zigzags d'un sentier sous des sapins
Qui pleurent — c'était ainsi, ces longs matins
Où je guettais le mot qu'ils voulaient dire —
Et, par delà le vieux glacier,
C'est le sentier —
Je fus de tout cela, ces choses et moi,
Nous avons souri de longs jours ensemble...

Les plaines ;
Les voix aux trembles ;
Le clos des chênes ;
Les chaumes, les troupeaux, le fleuve ;
Et l'ombre bleue et l'herbe neuve ;
— Laissez-moi dormir en cette ombre,
Je suis très las — le vent aux roseaux cause ;
Pourquoi me rejeter de toute chose ?
Et pourquoi m'emmener comme un enfant...

Par là ?...
La route grise encor, le ciel bleu sombre ;
Le jour meurt, ah ! voici passer une ombre,
La tienne, Mère... Maman !
Je suis très las ;
Pourquoi la nuit, pourquoi la fin, pourquoi
Ce fol amour en moi
De ton sourire, jeune, tout là-bas,
Pâle, vain, en ma mémoire de ton été
— Qui passe, loin de moi... Comme l'éternité...

## LE PORCHER

### LA NATURE

Ici, parmi les chênes,
L'ombre est un miroir étrange
De rêveries
Et toutes les fleurs sont telles qu'elles vivent
De vieilles vies
Pensives ;
Et quand je songe, en regardant les plaines,
Là-bas, qui roulent par delà les branches, basses
Comme une frange,
Il passe des cortèges d'heures oubliées
— Ou presque — car voici que je suis vieux :
Elles passent
Vers les collines ensoleillées,
Comme en chantant,
Comme des filles et des jouvenceaux,
Et je ferme les yeux ;

D'ici, parmi les troncs
Verdis de mousse douce étrangement,
Debout, je suis le gai jeu des rayons
Aux dos noirs de mes pourceaux
Fouillant en bas, parmi les feuilles mortes,
De telles sortes
Que, souvent, :
Je dois sourire, je crois,
En songeant que je fus un autre en l'autrefois.

Avant le soir où je m'en fus par les chemins
— Le cœur battant plus haut que le galop du bai —
Mon père était dur et lâche et courbé
Sous le jeune joug que lui faisaient les mains
De l'autre qu'il mena quand ma mère fut morte :
Je pris ma part heurtant derrière moi sa porte
Et galopai dans la nuit vers la Vie et la porte
Sonnait de son heurt en mon cœur qui battait
Comme un galop d'escorte.

Des voix,
Aussi,
Me viennent de là-bas,
Ou passent, chuchoteuses, parmi les feuilles :
L'autrefois,
Nous avions erré toute la nuit

De seuils en écueils
Moi, semeur d'or, et ceux-ci,
Couples de joie et de bruit,
Vers la liesse des feuilles;
Seul, j'étais seul, malgré qu'à mes deux bras
Pesait — à peine — un rire de tendresse
Et frissonnait, à mes genoux, leur robe :
Las, nous vînmes vers l'orée, à l'aube :
Derrière nous, la ville hors la brume émerge
Et s'éploie en dôme d'or
Et se dresse
En minarets de feu
Ou tombe, de terrasse en terrasse,
Vers la mer — blanche ville en sa grâce —
Et, devant moi, l'éveil mystérieux de l'ombre
— Où j'ai marché depuis des jours sans nombre,
Dont j'ai vêtu mon âme vierge.
Où mon cœur dort.
Il semble que c'est hier que je les ai quittés
Avec leurs rires et l'ivresse de toutes chairs
Et tout l'éveil des dômes et leurs gaîtés
Et toutes les rides argentines des mers...

Parfois, au printemps, quand l'églantier neige
Et que l'on craint de fouler quelque amour
En l'herbe neuve

Et qu'on entend hennir
Des cavales sur la route où court
La poussière avant qu'il pleuve,
Je crois encor les entendre venir.
Guettant, entre les branches, leur cortège
Et je m'apprête à tout leur dire, aussi
— Joyeux de tout leur dire, ainsi :
Ma vie et tout le calme de mon âme
Parmi les chênes et l'odeur de la sève
Et les paisibles animaux
Et toute la forêt qui chante et brame;
Et mon cœur bat et cherche les vieux mots
Que je faisais chanter selon mon rêve,
Je les redis tout bas,
Mais — cherchant dans mon souvenir —
J'ai peur qu'ils ne comprennent pas,
Alors j'ai peur de les voir revenir.

Là, près de l'églantier,
Entre ces derniers chênes
En arceau sur le sentier
Qui tombe, de là-haut, sur l'autre côte
Si bien qu'on croit, d'ici, qu'il mène au ciel
Et ses clartés prochaines)
C'était Lise la dévote,
Tantôt,

Et Marc le bel ;
— Ils se vêtaient de même soie :
On riait tout le jour de leur querelle
Que closait ce baiser guetté des deux
A l'heure de joie ;
J'ai trouvé qu'elle était moins belle
Qu'alors et, lui, semblait plus sot
— Qu'importe d'eux ?

D'autres fois, au long de l'orée,
C'est Laure qui marche, au bord, dans l'herbe
— Elle aimait cela —
Avec des fleurs en gerbe,
Et toute sa chevelure dorée
De-çà, de-là ;
Sa lèvre était close à toute abeille,
Malgré la gaîté triste d'Euphorion,
Mais telle toujours qu'il s'en émerveille ;
Et nous riions
— Et je m'éveille...

Tout est bizarre, depuis longtemps, ici ;
On rêve en écoutant les choses
A mainte chose ignorée ;
Souvent j'ai ri d'un rêve que j'ai saisi
Ainsi qu'un oiseau pris au rêts,

Et des choses qu'on dit les lèvres closes
Et qu'à soi seul en musant on raconte...

Un jour que je ramassais des châtaignes,
Les lançant, une à une, au sac (car je les compte,
Parlant en moi, avant de le lier)
Ils sont passés en riant près de moi,
Au chemin creux du val,
Des rubans flottants jaunes et roses,
Et deux sur chaque cheval,
Avec des voix si soudaines
Que je pris peur et comme honte
Et je me suis couché dans le hallier,
Coi,
Et tout mon souffle oppressé,
Comme si je volais
Des châtaignes.

Et puis, quand je les appelais,
Ils avaient passé.

Flavie,
Je l'ai revue, un soir,
Près de la source où je vais boire au soir
Depuis de longs vieux jours de vie.

Menant mes porcs;
Elle s'est penchée à boire à sa main en coupe;
Je n'osai lui parler, songeant aux jours d'alors;
Mais comme je lui dis : Flavie!
Parlant de l'autre vie;
De Marc et Lise et de la troupe,
De ce qu'ils diraient en me voyant là
Avec mes pourceaux et mon vêtement
Et mon épieu pour toutes armes,
Elle me regarda si tristement
Que je sentis de chaudes larmes :
O pauvre cœur, dit-elle, et s'en alla.

Souvent, toute une nuit, j'ai songé à cela.

Et quand, là-bas, au crépuscule pâle
Se fonce l'horizon extrême,
— Comme un fer hors du feu — du rouge au bleu de nuit,
J'aime,
Fermant les yeux, dire : C'est aujourd'hui!
Tourné vers quelque vieil hier de vie enfuie;
Mais je n'ai plus un souvenir :
Tout rêve que je fais s'anime et parle
Au point que c'est toujours un avenir
Et que je vais me rappelant
Ce qui aurait dû être :

— Moi, plus doux, et Flavie,
Moins vaine, et moins galant
Euphorion, et Marc, plus homme,
Et Lise, telle, et Laure, ainsi, peut-être...
Et je les nomme...

Pourtant, j'aurais voulu leur dire,
Que rien n'est triste en l'ombre de mes chênes,
Que tout, hors la forêt, est pire
Que je ne suis pas seul, voyant des yeux,
Parmi les feuilles où bruissent ses traînes,
Flavie, ou qui je veux,
Sans un reproche;
Et pour avoir posé ma tête emmi les mousses
Et regardé l'azur qui semble proche
Entre les branches roses de jeunes pousses,
— Deux pierres froides à mes poignets de fièvres —
Je puis leur dire, sachant les en griser,
Que toute la douceur de leur baiser
Fleurit et chante ici mieux qu'à leurs lèvres.

Je leur dirai,
Que rien ne pleure, ici,
Et que le vent d'automne, aussi,
Lui qu'on croit triste, est un hymne d'espoir;
Je leur dirai

Que rien n'est triste ici, matin et soir,
Si non, au loin,
Lorsque Novembre bruit aux branches
Poussant les feuilles au long des sentes blanches
— Elles fuient, il les relance
Jusqu'à ce qu'elles tombent lasses,
Alors il passe et rit —
Que rien n'est triste, ici,
Si non, au loin, sur l'autre côte,
Monotone comme un sonnant la même note,
Le heurt des haches brandi tout un jour,
Pesant et sourd.

J'aurais voulu leur dire
Que toute tristesse est au regard triste
De leurs yeux qui ne savent lire
Ce livre-ci où tout Verbe persiste
Muable et même et tel qu'on peut mourir
En rêve et croire reverdir
Et monter comme un chêne (ainsi qu'on vit
Ces vieillards d'autrefois — comme il est dit —)...
Et celui qui sait lire
Ta page ouverte,
Forêt verte!
Sourit au bout...
Et je voudrais leur dire
Que je ne suis pas fou.

## EURYTHMIE

### L'ART

« Ta main posée est comme un fruit sur cette branche,
Ainsi que d'un fruit clair j'ai soif de ta main blanche ;
La forêt d'ombre fleure et la nuit s'effarouche
Du mois des lis fleuris et des lèvres offertes,
— O sourire posé parmi les feuilles vertes ! —
Reine, j'ai faim d'un baiser de ta bouche...

Car ton souffle effleure et passe
En une aube d'âme adolescente
Tel, que, pour la vie, elle erre jamais lasse
Vers l'espoir du baiser que ta pitié consente,
Hébé de la douleur épanchée en dictame,
Impérial amour des âmes qui vont seules,
O clair voile ourdi d'ombre où rayonne la trame,
Frémissante envergure de cygne,

O toi qui, dans les plis de ton voile, enlinceules
Le fiancé de joie élu d'un sort insigne... »

« Te voici, comme au soir de ta première extase,
Triste du vin de ma beauté;
Je t'ai donné tout l'or de l'héritage,
Tout l'or jaloux de la parole,
Et te voici pleurant vers moi ta pauvreté;
La vie a coulé comme un fleuve, sept années,
Et tu m'apportes, comme en parabole,
Les trésors de clartés que je t'avais données
Lourds encor de la terre où tu les enfouis
Pour que tes lâches yeux ne fussent éblouis
Aux rayons du symbole;
Je t'ai vêtu d'espoir et couronné d'été,
Qui viens traînant vers moi ta nudité,
Tout ton cœur obscurci de doute sensuel;
Sur l'aigle devant toi brûlait au rituel
Le verbe de ma joie, et tu n'as pas chanté!

Vois: à ta soif tendue, ainsi qu'en une coupe,
J'ai versé tout le vin des aurores mûries;
J'ai fait grandir sur toi pour qu'à jamais tu pries,
La majesté des bois en susurrante voûte;
J'ai semé le parvis des jeux de mon sourire,
J'ai sommé les piliers de volutes pamprées

Et tendu d'arc en arc un vol de chœurs léger;
J'ai percé la futaie au treillis ouvragé
Du flamboîment de mes rosaces azurées
D'où tombent vers tes mains les rayons de ma lyre;

Le temple est tel que tout frisson converge et chante
Vers l'autel où j'ai mis ton âme devant toi,
Et tel, que tout l'amour de la terre vivante
Vibre jusqu'en ta voix pour chanter jusqu'à moi;

Si sur toi l'ombre lourde épaissit sa ténèbre,
Sanglote vers ailleurs tes peurs excruciées;
Si le doute, assoiffant tes soifs insatiées,
Emplit ta coupe vide aux leurres de l'opprobre,
Que puis-je encore pour toi? marche: tu t'es fait libre;
Tourne ailleurs ta plainte qui m'insulte,
Ton seul désir du vœu de mon culte t'allège;
Sors du temple en deuil d'un sacrilège,
Vers le fantôme que tu rêves suivre
Va, tu es libre: exulte...

Au carrefour du doute,
Choisis; voici la route:
Prends la haine et l'orgueil en tes mains
— L'Epée et le Bouclier —

Va façonnant tes lendemains
De l'heure dont te voici maître
Et sois celui que tu veux être;
Sors vers la bataille rangée,
Tente à l'injure et tue ayant tenté :
L'injure est douce que l'on a vengée
Et le jour ne revaut que ce qu'il a coûté;
Au soir il fera bon avoir vécu
La vie épique en épopée;
Va, lève l'orgueil, ton écu,
Brandis la haine, ton épée;
Sors vers la Vie où la victoire rit
Au vaillant dont le glaive a dissipé le songe;
Parle haut : on n'écoute qu'un cri;
Dresse-toi, que ton ombre s'allonge!... »

« O folie évoquée en les gloires!
Des fanfares sonnent au creux val des batailles!
L'orgue en la nuit pleure d'hymnes expiatoires :
Et le peuple acclame du faîte des murailles
Le vainqueur éventé de l'aile des victoires.

Un matelot chante
Une complainte d'outre-mer;
Un pâtre se redit le nom du conquérant;
— Il pleut; il vente —

Loin, dans le crépuscule clair,
Chevauche au val un chevalier errant.

Des voix se mêlent dans l'ombre
Sans réponse aux lointains des mémoires;
Le bruit se perd de pas sans nombre
Aux cathédrales des histoires;
Les grilles du chœur grincent dans l'ombre;
Le passé ferme ses ailes noires...

Est-ce le rêve de tes gloires?... »

« Voici ton chemin : chemine
Au gré de la laie, au hasard du sentier,
Laisse ou cueille la flamme à l'églantier
Selon que la brise l'incline;
Et selon les dires de ceux qui vont
Parle, prie et chante en chemin;
A d'autres redis ce que d'autres diront;
Laisse courir ceux-là qui courront
Et tarder ceux qui s'attarderont,
Fais route d'un pas ni lent ni prompt;
Et Dieu pourvoie au lendemain... »

« Un troupeau retourne en le crépuscule;
Des voix s'entendent, chères et banales;

La fumée aux chaumes monte en spirales ;
La paix bénie en la nuit circule ;
— Et robes des fêtes sont robes des deuils ;
L'espoir naïf et la foi crédule —
En la pénombre aux pâleurs vespérales
On chante, au pas des seuils...
Est-ce le chant de tes nuits fatales?
Est-ce la paix de tes orgueils?... »

« Viens par ici, viens,
Hors de l'acte, au loin du rêve :
Meurs, dès ce soir, ton heure brève ;
Ne projette, ni te souviens ;
— La vie est étrangère et folle,
Future ou présente ou passée —
Etouffe au silence la parole,
Epargne le son de tes pas
Et le bruit vain de ta pensée ;
Ne veuille pas, ne rêve pas ;
Aveugle-toi d'immensité ;
Résorbe au Tout ta vaine vanité
Et tais la joie afin que dorment les douleurs... »

« Epargne mon âme meurtrie ;
Je sais la douce douleur de ta raillerie ;
Si se tarissait le vieux flot des pleurs

La rose du rire en serait flétrie
— Je n'ai pleuré qu'en l'ombre de mes soirs meilleurs —
La vie est bonne en les douces fleurs,
Mais la vie est sainte en la ronce fleurie
Qu'on cueille aux cueilles de ta prairie;

Nul appel ne me somme à la bourbe des sentes
Ni vers la poussière des chevauchées;
Est-il rien en moi que tu ne pressentes,
Reine des plaines infauchées?
Je n'ai désir que vers tes mains compatissantes
Et que vers l'ombre à tes doux pieds couchée :

Sur mon âme penchée
— Source d'aube où s'effeuilla ton rire —
Tu t'es mirée à jamais,
Si que j'ai gardé sur mon âme
L'ombre de ton sourire, pour jamais,
— Flottante ombre de palme —
Toi qui mêles joie et douleur en ton rire,
Sagesse et folie en ton rire d'aube,
Tu passais en un parfum de myrrhe
Et tout Mai s'effeuillait dans le pli de ta robe :
« Chante à l'écho qui rira la réplique »
— Et tu riais en l'aube —

« Car rien n'est dit qui ne reste à dire. »
— Et tout Mai s'effeuillait dans le pli de ta robe. —

Je t'aimai d'un amour de musique
Au luth enguirlandé de jasmin,
D'un amour de fidèle et de prêtre
Qui s'éperd en cantique
Dès hier jusqu'en demain
Et tant je t'ai doucement nommée
Que d'un amour un autre vint à naître,
Que mon amour et toi n'étiez qu'un être
Et la chanson d'amour se fit l'aimée ;
J'ai péché pour t'avoir trop doucement nommée...

Il s'accumule en nos mémoires mornes
Trop de verbeuses vaines chansons mortes :
Nous avons lu la route à trop de bornes,
Demandé le chemin à trop de portes ;
Je veux la rose, ô Reine, dont tu t'ornes,
Je veux le lis, que dans ta main tu portes.

O seule qui réconfortes,
T'ai-je dit la nuit d'épreuve ?
Où l'aile est lasse et traîne entravant l'ange,
Où l'astre est tombé comme un météore

Vers l'aube étrange,
Où j'ai senti la solitude,
De vivre selon toi dans l'aube sans aurore?
Ah! j'eusse aimé ta solitude
Quand ne devrait pâlir ton aube neuve...

Reine, j'ai soif du clair vin de ta certitude! »

« Doux, étrangement doux, d'un crépuscule éclos,
Telle l'étoile claire aux branches des saulaies;
Mélodieusement doux, comme des vallées
Monte, à l'aube idyllique, un rêve de sanglots;
Doux ainsi que, rumeurs des oublis et des flots,
La nuit s'apaise au loin des mers d'ombres dallées,
Et si doux que se tait le heurt de leurs mêlées
Et que toute âme écoute, assise, et les yeux clos,
— Entends-tu l'hosanna d'hymnes inégalées?

Eparse en toi sens-tu l'aurore de demain,
Sang de gloire, affluer au cœur qui bat ta vie?
Tendu vers toi de l'ombre où ton espoir dévie
Sens-tu le pommeau froid d'un glaive dans ta main?
Le temps sur tous chemins passe comme un fantôme :
Repousse au loin le glaive improbe au pommeau froid
Et vers l'empourprement auroral du dôme

Chante l'hymne d'amour qui pleure au fond de toi ;
Que, sans la redresser, ta taille les domine ;
Ta voix simple dira quelque chant inouï,
Car ma certitude sur toi s'incline
Et l'amour de l'amour t'éblouit ! »

« Rien ne prévaut que ma gloire,
Rien n'abrite que l'ombre de mon amour ;
Aux uns la vanteuse victoire,
Aux uns le songe au silence sourd,
Mais au seul que j'aime est dévolu :
Le poème de Vie :
Le vainqueur est ton geste et le saint ta pensée :
Car ma gloire, ainsi que je l'ai voulu,
En rythmes lente ou pressée
Evolue ou dévie ;

Au Poème simple,
Ainsi qu'en la forêt à l'aube,
Le rythme circule clair et ample
Comme aux plis de ma robe,
Comme aux circuits de mon onde souple ;

Une voix sonne dès les hiers vers les demains :
Un prêtre parle sur la foule indifférente ;

Une mère sourit la sagesse en mots vains ;
Un messager redit la parole pressée ;
Des soirs aux matins,
Claire ou sourde, jamais muette,
Vibrante, de mains en mains passée
La lyre chante,
De poète en poète
— Hymne en le vent d'espoir vers l'avenir chassée ;

Marches, retours et pauses —
Le chœur des métamorphoses
Trace mes gloires consommées ;
Et c'est le sourire des roses
Et c'est la voix des ramées
Et c'est l'âme des choses,
Que ton âme a bien aimées :

Dans mon verger de Mai — je te l'avais dit —
Dans mon verger de Mai toute rose rit,
Le soleil perle en pleurs aux pétales,
Une branche balance une chanson de nid,
La douceur s'éperd des senteurs matinales ;

Dans mon vallon de Mai tout arum s'étire,
Le soleil s'aveugle au miroir mobile,

Un ruisseau roule un rêve en son rire,
Une araignée en les roseaux file,
Un oiseau se mire;

Sous ma forêt de Mai fleure tout chèvrefeuille.
Le soleil goutte en or par l'ombre grasse,
Un chevreuil bruit dans les feuilles qu'il cueille,
La brise en la frise des bouleaux passe,
De feuille en feuille;

Par ma plaine de Mai toute herbe s'argente,
Le soleil y luit comme au jeu des épées,
Une abeille vibre aux muguets de la sente
Des hautes fleurs vers le ru groupées,
La brise en la frise des frênes chante... »

« Reine, ton regard est le monde même :
Il n'est qu'une rose incomparée.
La rose d'amour et de tout poème,
La rose que ton regard a créée;

Il n'est qu'une abeille en l'or du matin,
Il n'est qu'un oiseau sur la branche qui ploie,
Il n'est qu'un seul long rêve enfantin,
O mère, qu'on rêve en ta sainte joie;

O rayonnement intense et prodigue,
Eclair que tu souris de chose en chose,
Sous le jour joyeux de ta gloire limpide;
Il n'est qu'une Abeille, un Oiseau, qu'une Rose !
En les lents accords indéfinis
— Harmonique chaîne que tendit l'aube,
Cordes de l'orphique lyre de Vie —
Passe et repasse la chanson des nids
— Trame de joie ourdissant ta robe
De l'Avril en l'Avril, Eurythmie;

Vêtue en l'éphémère merveille,
Ceinte du chant rayonnant de ta grâce
Que dorent les lis en leur baiser chaste
De poussière ardente,
Sème en pluie au matin tout l'oubli de sa veille
Pour que fleurisse et fleure la Fleur qui Chante.

Quelle aile bat comme un cœur en joie?
Quel semis de lis au ciel poudroie?
Quel parfum clair comme un vol s'éploie?
Reine, en quel rêve m'as-tu paré? »

*Les bruissements de la forêt :*

Nous avons espéré, nous avons espéré,

*Voix lointaines :*

La ténèbre s'appesantit
D'un poids d'heures incalculé ;
La vie impure en a menti
Et stagne dès l'Eden des sources reculé
Jusque dans l'avenir exaspéré,
— Il n'est plus d'ultime Thulé —

*Les bruissements de la forêt :*

Dès une éternité nous avons espéré.

*Voix lointaines :*

L'homme se voûte d'âge,
Haineux de n'être plus son propre dieu :
Et marche tremblant en son peu de rage,
Et de son peu d'amour se fait un jeu ;
Vain pourtant pour s'être à soi comparé
— L'orgueil est peu —

*Les bruissements de la forêt :*

Dès une éternité nous avons espéré.

*Voix plus lointaines :*

L'ivresse est triste et ricane ;
La vision se voile d'ombre, aussi ;
L'Etendard, fleur de gloire,
Sur sa hampe pend et se fane ;
Le Pain, au ciboire lépreux, s'est moisi ;
Le Vin des siècles s'est évaporé
— La nuit est noire —

*Les bruissements de la forêt :*

Dès une éternité nous avons espéré.

## AU TOMBEAU D'HÉLÈNE

### LA BEAUTÉ

#### ARGUMENT

Morte !
Entre les saules bleus évanouie ;
Au miroir de l'étang par la brise tuée ;
N'avais-tu cure de notre escorte
De jeunesse éblouie
Vers Toi seule évertuée ?

Toi dont la voix redit les mêmes mots
Qui font chantant l'amour de toute éternité,
Ne dois-tu pas nous dire un jeune secret ?
A nous les fils des fils de tes amants de gloire ?
Nous dire l'ombre aussi, et le rêve (jumeaux
Tisserands d'un voile illuminant ta nudité),
Et nous dire d'un rire un rythme qui serait
Ta démarche de victoire !

Non que nous pleurions, las de l'attente ;
Non que nous blasphémions de tristesse ta joie ;
Car nous voici cueillant des scions de tes saules
Pour chercher sur la flûte, en l'herbe qui verdoie,
Le frisson de sa feuille frémissante
D'avoir frôlé d'un baiser tes épaules...

Hélène, nous chanterons ce soir,
Et d'heure en heure, et jusqu'à tes étoiles
Et jusque par delà la nuit, et jusqu'à vivre
Selon ton âme, et jusqu'à voir
Frémir de volupté tes chastes voiles
Dont le secret se livre ;
Hélène, nous chanterons ce soir.

## PREMIÈRE CHANSON

Sans doute,
Le chant des pinsons,
De bosquet en bosquet, disait la route
Où nous passions,
De chansons en chansons,
Mes rêves et moi, guidés
Selon l'heure et l'Age
— Bel attelage ! —
Un double joug enguirlandant leur tête
Et de pourpre violette bridés,
Qui traînaient notre char vers des rumeurs de fête !

Et, de rose en rire
Et de fleurs en femmes.
La route fut pire
Où nous marchâmes

Tenant la lyre,
Mes rêves et moi, guidés
Selon la phrase lue aux parchemins ridés
— Qui laissent leur ride aux âmes — ;

Mais d'elles vers toi,
De celles-là vers Toi, la seule,
La route interminable se prolonge
Où la roue est lente et grince comme une meule,
Où le char s'embourbe ou râcle à la paroi;
Et si n'était d'écouter, à l'étape,
Ce que raconte un songe,
De cueillir aux talus et que d'espoir y croît,
Quelle douleur et quel blasphème et quel mensonge
De marcher vers un but en marche et qui m'échappe?

Un rêve adolescent, de visage si tendre
Que son doux conte semble chanter
— Diseur qu'on fait reprendre, pour l'entendre
Chanter ce qu'il a cru conter —
Disait (ce que sa seule voix laissait comprendre) :
«... Je l'ai vue —
C'était au mail poudreux
Dont les ormes sont gris
Où la terre de soif se gerce
En l'ombre d'Août ;

Et tout reverdit à sa venue
Et la brise chanta dans les ormes surpris
Comme d'une averse;
Et je sentis la mort en mon cœur heureux;
Elle vint à moi
— Qui me dirait d'où?
Et qui sait pourquoi! —
Sur le mail poudreux... »

Voici quelque autre — rêve jeune et pâle,
Pâle et qui rougissait en parlant,
De voix plus vieille que son visage et mâle,
De rythme lent.
Et qui, moins sourde, eût dit la gloire triomphale — :

«... Sur le sable de la grève
Où tout pas s'efface sous le vent de mer
Qui roule ses dunes, à grands flots lents,
Vers les villes mortes de l'avenir;
Elle vint à moi comme un flot clair
Qui se brise en rire aux sables mouvants;
Mais j'ai compris que son regard n'œuvrait
Que l'œuvre de souvenir,
Que le mot qu'elle dit n'était pas le vrai;
Car l'heure pousse l'heure, la dune la dune,

Sur villes et cœurs morts en l'avenir —
Au hasard des chemins j'étais l'un, elle l'une... »

Ils parlent, je souris
Ou pleure ou songe
Et reprends le chemin qui vers le soir s'allonge,
Le même qu'hier, moins las, je repris
En fuite du mensonge ;

N'est-il pas vrai que tu nous apparais
Sous la parure de celle-ci, de celle-là ?
Ne sont-ils tiens, leurs sourires parés ?
Et tous ces contes-là narrés
A l'étape ?
N'es-tu pas tout cela,
Hélène aux yeux incomparés
Vers qui va s'allongeant, là-bas,
La route où mon bourdon inlassé frappe
Son rythme alerte
Deux fois moins pressé que mes pas
Sonores sur la route ouverte...
La force de leurs bras ouverts, ne l'es-tu pas ?

Ah ! douleur de ma joie éparse et qui s'étonne :
J'ai peur des souvenirs, des parfums, des musiques

Et des vieilles cités et des vergers d'automne
Et du rire qui passe et de l'heure qui sonne,
Car tout est ignoré, sublime, et sans réplique;

Ainsi, le soleil vit en son moindre rayon,
Et quelle herbe rêva ses gloires embrasées?
Et qui devinerait aux larmes des rosées
La vaste mer houlant jusqu'au septentrion?

Ainsi la plaine immense élargissant nos rêves
Suscite l'Infini pour se perdre au néant,
Ainsi la folle extase avec ses splendeurs brèves
Eblouissent nos yeux jusqu'en l'aveuglement :

J'ai peur de toute joie en son mystère triste,
Même un futile amour émeut de majesté,
Si bien que tout mon cœur se récuse et résiste
Et pleure éperdument vers ton rêve attesté!

Douleur, Hélène, ce soir est doux,
Entre les saules apparais-nous.

## DEUXIÈME CHANSON

« *Cadent a latere tuo mille et decem millia a dextris tuis.* »
Ps. 90.

O grands doux frênes qui souriez,
Nulle âme au bois — dès mainte année —
N'est venue cueillir les lauriers;
Et nulle âme, dès mainte année,
Prairie, au gué! ne t'a moissonnée ;
Dès mainte et mainte année
La Vie à la belle Mort s'est donnée
Dans le jeune baiser du renouveau,
Si que la Parque hésite étonnée,
Avant de couper l'écheveau.
Qui donc doit cueillir les lauriers ?...

Nulle pampre, encore, aux vignobles,
A peine des feuilles aux mûriers

(Ah ! tous les désirs nobles
Qui nous souriaient) ;
Les lilas, déjà tristes! les asphodèles ;
Les jacinthes et la douceur des soirs en elles ;
Les blancs amandiers parés à la hâte ;
Les pommiers où l'espoir d'automne éclate ;
Les jonquilles, dont voici les gerbes ;
Et le jeune million des herbes
Audacieux et jovial
Comme la foule enfant
Houle au tocsin de prairial :
Enthousiasme, chœur superbe,
Vieil avenir, refleuri triomphant!

Avril pleurait souriant dans ses pleurs ;
Notre fierté, c'était de vivre
Nous mirant en l'orgueil inconscient des fleurs :
O jeunesse du Monde,
Notre fierté — La tienne! — était de survivre
Nous les plus jeunes jets de la souche féconde.

Depuis (ô vanité !) :
Le lourd sommeil des cœurs sous l'aube auréolée
Nous surprit d'un frisson
Et le monde apparut un vaste mausolée
Où gît l'humanité

Grouillante de désirs bas
Sur qui, vaines âmes, nous passons
Avec nos cris d'appel, inutile volée,
De tout là-bas, vers tout là-bas.

Et depuis :
L'année est morte mainte fois,
L'automne, aux bois,
Et, mainte fois, renaquit souriante
En l'avrillée qui rit et pleure
Et chante
Que le Temps est leurre ;

Ceux-ci s'en furent, ceux-là sont morts ;
Nous sûmes la solitude
Subtile en son remords ;
Presque devinions-nous le secret du silence
Où l'âme se dénude
Et surgit hors des paroles sordides
En sa beauté,
Telle une mendiante
Au sculpteur qu'elle guide
En sa sereine nudité.

Mais, un à un,
— Comme les feuilles à l'automne —

Les désirs et les rêves tombaient fanés,
Sans verdure, ni parfum
— Débris de la couronne —
Morts que nul glas pieux n'aura sonnés;
Cependant leur science édifiée
Disait : ceci est faux, cela est vain;
Si bien
Que de la Vie ainsi niée
Rien ne resta hors le désir de vivre mieux,
Rien, que l'espoir que rien ne tue,
Rien, que la haine et le mépris pieux,
Rien, que l'aveugle foi qui s'évertue.

Car, vois, Hélène,
Ceux-ci tes prêtres que la honte empourpre,
Ceux-ci qui te voulurent vaine
Selon leur âme d'enfant sénile,
Ceux-ci dont la trop triste orgie usurpe
La tiare de son culte impérieux,
Leur âme est vile,
Sous les grands cieux !

Hélène, invoquée à genoux,
Entre les saules apparais-nous !

## TROISIÈME CHANSON

« Mais si un homme, marchant dans la nuit, vient à buter, c'est qu'il n'y a pas de lumière en lui. »

JEAN, XI, 10.

Aux chœurs fleuris des cathédrales
S'allongent, comme en ombre, aux dalles,
En lignes sous les pas presque effacées,
Ceux d'autrefois, seigneurs et dames,
Avec des devises tracées ;

Aux chœurs fleuris des cathédrales,
On chante encore
— Encore que tous rêves soient consommés ; —
J'ai regardé vers l'ombre ogivale et sonore
Où, une à une, meurent des flammes,
Comme si, par là-bas, à jamais,

Au bruit du cortège moins sonore,
L'on emportait nos âmes.

Aux chœurs fleuris des cathédrales,
Sous les vitraux de sourires pâles,
On chante encor l'hymne dont mon cœur saigne
D'aimer et de mourir et de ressusciter...
Fût-il un temps où, cherchant qui t'étreigne,
Douleur, apparaissant à l'âme enténébrée,
Tu vins, ouvrant tes bras, comme pour l'abriter,
Et fis qu'elle sourit à sa honte parée
D'un diadème abject dont, encor ! son front saigne?

*Vexilla Regis*... funérailles !
Pour porter l'étendard il n'est plus même un homme :
A peine un front courbé devant l'épouvantail...
Monte dans l'encens bleu vers l'or vert du vitrail,
Verbe majestueux aux profondeurs d'abîme,
Verbe désespéré des échos de Solyme,
Rythmé des voix de Rome,
Reine de la bataille !
Verbe incompris, mais tel qu'en ton ombre défaille
Le péché de science aux baisers de la Foi :
Voix où la douleur tendre endort jusqu'à l'effroi,
Voix vaine, et fausse voix, voix morte même en moi...
O funérailles !

Avant que, lâche, on s'habitue
A sourire de soi devant l'heure accablée,
J'ai regardé dans mon âme troublée :
Quel hymne redirait l'amour qui brûle et tue,
La prière de nuit sur ma lèvre tremblée
Et ma joie exultant, toute de feu vêtue,
Et toute la douleur de son désir comblée...
Sa lassitude qui follement s'évertue
A renié l'effort, un soir, et m'a semblé
Si vaine que j'ouvris mes yeux vers ton bleu voile,
Nuit, que j'ai souri comme un enfant qu'on appelle,
Et que, me retournant de l'aurore éternelle,
J'ai prié doucement, Enfance, ton étoile.

La douce fête !
Et le retour, et l'accalmie ;
Ma paix fut de chanter ton rêve
Ame d'enfance, vierge de prière triste ;
Car tout ceci, depuis qu'on chante des poèmes,
C'est la voix, en écho, d'un seul instant de Vie
Qui sourd, enfin ! et qui persiste ;
Ma paix fut de chanter ton rêve
Et, retourné de l'ombre où tout chemin s'achève,
J'ai regardé vers ton étoile évangélique
Disant tout haut les mots que tu rêvas muette,
Enfance, c'était ta voix, cette musique :

Avoir été au parterre de Vie
Une heure passive de joie immesurée,
Cela dont se vêt la terre;
Avoir vécu l'heure assouvie
Sous la gloire du firmament azuré;
Avoir été un instant du mystère;
En le concert de vie émerveillée
Avoir été quelque note envolée,
Et la dire en écho sur la vie affolée...

Dès hier, vois, je marche seul et grave
Selon le nouveau choix de mes espoirs anciens
Qui voudraient vivre, enfin, ressusciter, revivre;
Soir! enveloppe-nous de ton mystère grave;
J'ai froid à l'âme et faim au cœur et l'esprit ivre
De tout ce qu'on écoute aux croix des grands chemins.
Je marcherai plus sûr du but et de la voie
En l'ombre intuitive où tout chemin s'efface
Et, refermant les yeux, je m'éblouis de joie
A contempler du cœur la splendeur de ta face,

Hélène,
Hélène, à la lèvre sereine,
Hélène, avec tes cheveux roux,
Entre tes saules apparais-nous.

## QUATRIÈME CHANSON

«... Pour nous, c'est un éblouissement d'éclair—
puis une longue obscurité —puis un éclair encore... »
R. W. EMERSON.

Une ombre est fugace aux tournants de la route;
On sourit du verger aux treillis de la haie;
Une pudeur se fond emmi la roseraie;
Quelqu'une chante qui se tait pour qui l'écoute :
Et l'on parle tout bas vers la source qui goutte :
Le jour est souriant de féerique doute,
Et c'est la Vie — ô mon cœur — toute;

Aussi, de crainte d'un leurre,
De crainte, aussi, de manquer la seule heure,
On vit (est-ce vivre?) amoureux et railleur,
Joyeux et triste, d'espoir en désespoir,
Pire et meilleur,
Selon la loi qui fait le matin et le soir,

L'ombre et le jour,
Et l'hiver et le printemps qui verdoie,
La loi de tout amour,
De toute joie.

Ainsi l'on chante sa phrase :

« Bois la coupe d'extase
Et bois le vin amer ;
Toute l'amertume de la mer
Est plus douce que ce vin qu'écrase
La nuit fatale en sa foulée ;
Car le sel des larmes en est la lie,
Et la honte s'y mire apâlie
Et la mort impure s'en est soûlée... »

Ou encore, selon l'heure et la chair :

« Bois la coupe d'extase
Et bois le doux vin clair
— Si doux que s'en adoucirait la vaste mer ;
Voici le vin qu'écrase
La nuit de joie en son pressoir ;
La larme est douce dans son ombre jaillie

Et la pudeur se pâme défaillie
Et la Vie est ivre d'espoir... »

Quelque autre soir, on chante en soi :

« Écoute en l'ombre auprès de toi :
Un sanglot meurt et tout est coi;
Quel rêve es-tu venu tuer?
Prends donc et bois le poison triste
Sans qu'un remords en toi résiste
Sans qu'un regret en toi persiste,
Quel rêve es-tu venu tuer?... »

Puis, redoublent les rimes jusqu'à s'en griser :

« Écoute en l'ombre auprès de toi :
Un rire éclate qu'un baiser boit ;
Quel rêve va s'éterniser?
Prends donc et bois le vin de joie,
Pour que l'orgueil s'affirme et croie,
Pour que l'espoir sur toi s'éploie
Quel rêve va s'éterniser?... »

Ainsi je chante et vis et vivrai jusqu'au soir,
O belle Hélène en tes saules cachée,

Triste et joyeux de la même pensée,
Dans l'incrédule attente de te voir ;
Notre chanson est insensée,
Hélène, et nos vieux cœurs sont fous,
Toi, seule déesse encensée,
D'entre tes saules, écoute-nous, penchée,
Hélène, Hélène, apparais-nous.

## CINQUIÈME CHANSON

Voici ma pensée :
Si la flèche
Que mon arc lance aux étoiles
Retombe et blesse
Ma main qui l'a lancée
Vers les étoiles ;
Et si le cri d'opprobre
Que je jette à l'écho des bois
— Bavard ou de réponse sobre
Selon ma voix —
Se retourne comme une insulte
Qui brûle mon cœur en moi ;
Ainsi tout vieux rêve vers toi,
Tout vieil émoi
(Qu'un nouveau rire, croit-il, achève)
Surgit encore comme un tumulte,

Hélène,
Et tout vieux rêve
Me pèse jour et nuit en honte vaine
Comme un remords :
Tel l'espoir d'une aube qui jamais ne se lève,
Tel que mon jour est las de porter mes jours morts!

J'ai poussé ma chasse au cœur de la forêt,
Pourtant ;
Nulle ride à l'étang où Diane fut surprise ;
Et j'ai cherché, pourtant, la dryade promise
Au cœur des chênes vieux comme la voix chanteuse
De celui dont le nom de sa gloire est lauré ;
Nulle nymphe aux détours des taillis égarée
Par le chemin désert que j'ai fait vers l'orée,
Après ma chasse honteuse;

Mais toujours ton désir et ton ombre aux fougères,
Et ta voix en les voix, chuchoteuses, légères,
Toujours ton gai désir de verdure vêtu,
Comme au matin d'avril où j'ai brisé mes traits
Sachant (tu me l'as dit en un clair baiser frais)
Que c'est toi que pleurait le doux cerf abattu...

Le chemin que j'ai fait à travers bois,
Par les taillis, sous les futaies,

M'a mené vers ta prée
Et les chansons portées
Sur le vent de vesprée
Résonnaient jusqu'au bois :
Comme ceux-ci j'ai chanté ton los
Voyant qu'ils te priaient sous la lente nuit claire,
Hélène,
Ecoute, en tes saules et tes flots,
O belle souveraine :
Par moi le son du cor aux vallons traîne
Si doux que la forêt est pleine de sanglots,
Par moi le son du cor aux vallons traîne
De frêne en chêne
Et des charmes aux bouleaux.

Ces hommes que je ne connais de visage
Donnaient leurs voix à ma pensée :
Et si je l'ai redite en mon langage
C'est qu'ils ne savaient toute ma pensée:
Ils ne savaient comment les sentes matinales,
Par les fougères ou sur le feutre des pins,
Mènent — comme la route aux ornières égales
Ou le sentier tracé par des pas de traverse,
Comme tous les chemins —
Vers ta prée où la joie en mille flores perce
Le vieux sol de la mort des printemps d'autrefois ;

Mais voici qu'avec eux je dis, en ces mots doux
De leurs chansons portées
Sur le vent de vesprée
De la prée
Jusqu'au bois,
De parfums escortées :
Hélène, viens, ce soir est doux.
Entre tes saules, apparais-nous.

## DERNIÈRE CHANSON

« *Incerta et occulta sapientiæ tuæ manifestasti mihi.* »
Ps. 51.

O nuit épanouie !
Les bras ouverts vers ton baiser qui déifie,
J'ai pleuré d'être seul à t'aimer en silence ;

O nuit ! mon âme tremble ;
Qu'il vienne une âme et nous prierons ensemble ;
On pleure d'être seul à t'aimer en silence.

Voilà pourquoi, des jours, des mois et des années,
J'ai marché en chantant dans les foules, menées
Par tout le pauvre leurre impur des désirs vils,
Mendiant quelque écho pour mes rêves d'avril.
Voilà pourquoi, parmi les babils du printemps,

Guettant les cœurs nouveaux et les jeunes moments,
J'ai dit, ainsi que d'autres, qu'il est doux
De vivre et de prier l'Amour aux cheveux roux
Dont l'auréole est comme une chair rayonnée ;
Voilà pourquoi j'ai dit, en l'heure tôt sonnée,
La douceur d'aller deux par un verger d'enfance ;
Pour sentir battre en moi les cœurs de ceux qui s'aiment
Et pour que vive en eux un peu de mes poèmes ;
Car on pleure, ainsi seul à t'aimer en silence.

Mais tu sais que je sais toute parole vaine,
Que ton silence est la seule voix surhumaine
Et la seule clarté, ta ténèbre étoilée
Où l'on entend passer les anges, par volées...

Viens, chère, toi, la gaieté de tous sourires,
Toi, la douce justice de Vie,
Toi, panacée.
Toi, rayon ou reflet de toute la Pensée,
Ombre du jeune Amour — le suivant, ou suivie —
Les choses que l'on dit sont futiles, ou pires ;
Toi, tu sais le Secret, interdit même aux lyres :
La nuit est sur nous en sa joie ineffable ;
Nos baisers et l'écho des poèmes — la gloire !...
— La gloire, où nul n'atteint — ne valent la victoire

De dominer son rêve et le taire à jamais...
Hélène, ô l'Evoquée en rythmes innommés,
D'entre les saules gris apparais, Reine fière,
Car voici que se fait muette la Prière.

## HÉLÈNE

Me voici :
J'étais là dès hier, et dès sa veille,
Ailleurs, ici ;
Toute chair a paré un soir, mon âme vieille
Comme l'éternité du désir que tu vêts.
La nuit est claire au firmament...
Regarde avec tes yeux levés :
Voici — comme un tissu de pâle feu fatal
Qui fait épanouir la fleur pour la flétrir —
Mon voile, où transparaît tout assouvissement,
Qui t'appelle à la vie qui t'en fait mourir.
La nuit est claire au firmament vital...

Mes mythes, tu les sais :
Je suis fille du Cygne,
Je suis la lune dont s'exubèrent les mers

Qui montent, tombent, se soulèvent;
Et c'est le flot de vie exultante et prostrée,
Le flot des rêves,
Le flot des chairs,
Le flux et le reflux de la vaste marée.

Mon doute — on dit l'Espoir — fait l'action insigne :
Je suis reine de Sparte et celle-là de Troie,
Par moi la douloureuse existence guerroie,
Je meus toute inertie aux leurres de ma joie,
Hélène, Sélênê, flottant de phase en phase,
Je suis l'inaccédée et la tierce Hypostase
Et si je rejetais, Désir qui m'y convies,
Mon voile qui promet et refuse l'extase,
Ma nudité de feu résorberait les Vies...

## LES LAVANDIÈRES

L'air vibre au ras des grèves roses
et monte vers les genêts clairs;
Il n'est pas de plus sainte chose
En ce doux glorieux mystère
Que votre geste, lavandières.

Entre les peupliers mirés
Au grand ruisseau de Loire étale,
La toile qu'un beau geste étale
S'éploie et flotte, claire et vague,
Se drape en nuances, virée,
S'étire, au courant, comme une algue.
Et il passe des chansons sur la Marne
Sans doute;
Au clapotis de jeunes rames
Qui, lasses, s'égouttent,

Des rires gais de jeunes femmes
Se croisent, se joignent
Et, dans les refrains qui s'éloignent,
Rythmant des heures sans mémoire,
J'entends le gai chant des battoirs.

Ah! douleur! Si la vie immense
N'est pas en l'heure, toute, et telle
Qu'un mot d'amour vaut l'étincelle
De l'astre ému des soirs d'enfance;
Douleur! Si le seul mot redit
N'est pas le mot du paradis,
Si toutes choses ne sont les mêmes,
Et s'il est de nouveaux poèmes...

La vieille Hellas, héroïque mère
D'un rêve de jouvence millénaire,
Fauche, en les thyms, sa belle vie martiale,
Ensoleillée, éblouissante sous le métal,
Et passe en théories vers la victoire,
Empoussiérant ses gris lauriers fleuris en gloire,
Massacrant sa beauté aux champs de Troie
Où surgit d'une autre onde ensanglantée
Hélène, la douleur de toute joie —
Brûlant aux autels de Paphos et d'Amathonte
Sa belle vie d'amour qui, seule, se dompte...

La vieille Hellas est morte — elle vit! je vois :
Royale lavandière aux bras de roses,
Nausicaa, à la pudique pose,
Qui s'émeut de seule pitié ingénue
Sourit, et n'a pas peur d'Ulysse nu...

Vieille Rome,
Force,
Hautaine et triste,
Vaine, et sans art que pour l'hégémonie,
Qui foulas d'un pied lourd le verger d'Ionie
Et fis stérile le vrai sang du Christ;
Avec tes lois, tes légions,
Mère des formulaires,
Tu fis la bestialité des nations
Et sur tes hautes voies de pierre,
Rome stérile et sans amour,
Tu mènes l'imperator au glaive court
Au verbe bref et sourd...
Rome, ton joug est lourd...

Certes la vie est vile, ce soir, mais belle encore;
Je ne sais si, hors d'elle-même, elle a d'espoir;
Mais l'espoir vaut la foi, et la foi fait l'amour;
La nuit qui gît et geint est grosse d'une aurore;

Certes la vile Vie est belle encore ce soir
Et la foi nous étreint que voici notre tour.

Au crépuscule, ainsi, toi, que la tâche attarde
Lavandière aux bras roses, ô jeune femme,
D'un sourire rachète les haines de notre âme,
Le suprême désir de vie est en ta garde;
Dis-nous — pour l'avoir vue — souriante en tes pleurs,
L'eau toujours neuve mirant les mêmes fleurs,
La lente montée aux cieux des peupliers,
La route
Ouverte à jamais vers le même doute,
La route où vont les jeunes cavaliers;
Dis-nous que toute vie est belle et vaut de vivre,
Que tous ces vieux poèmes écrits aux nouveaux livres
Sont faits selon ta voix au long des espaliers,
Selon ton chant dans les vergers où fleurit Dieu,
Et dis-nous que l'amour espère et croit et veut.

Et vous, Aïeule triste, au bras maigre, au lent geste,
Qui lavez jusqu'en l'ombre à deux genoux,
Rappelez-nous l'éternelle promesse
De votre chant monotone et doux :
La nuit tombe, le mystère défaille
Au voile d'un passé de rouille et de carnage,
Faites-le pur, Aïeule auguste des vieux âges,

Comme un voile léger d'épousailles,
Et, vous redressant, grave, aux brises du matin
Tendez sur l'Orient l'aube blanche de lin.

## LE FOSSOYEUR

Le vieux rempart au soleil d'août ;
Tout l'air vibrant au faîte roux
Du mur bas qui suit le sentier ;
Le vieux rempart au soleil d'août,
Sans lierre et blanc — comme chenu —
Au pied fleuri d'ortie, ou nu ;
La vieille muraille ancienne,
Blanche et sans ombre que la mienne.

Sous ce soleil et dans cette herbe
J'écoutais chuchoter la Vie,
Comme en l'éteule autour des gerbes;
Sur toute pierre un lézard gris
Immobile et que l'on eût pris
En étendant la main sur lui.

En bas, et par delà les croix,
En bas : la ville, toits dessus toits,
Où tout rayon jaillit et glisse
Jusqu'au lac bleu aux voiles fines,
Moiré, d'un souffle qui le plisse :
Au loin, et contre l'autre azur,
La froide dentelle des cimes...
Je m'appuyai contre le mur.

Certe, il y a dix ans qu'il dort
Au fond de moi, cet été d'or :
Cette ville me fut amie
Du regard clair de sa gaieté ;
Comme ivre, elle m'avait endormi
Et je reste jeune de sa beauté :
Je sais ses rues, ses carrefours,
Ses pâles nuits, ses calmes jours,
Son pont, et son chemin de croix
Qui grimpe entre des fleurs de haies,
Et je sais toute fleur qui croît,
Avant les foins, dans chaque pré ;
Mais cette heure-là vit comme neuve
Au beau jour d'hui, comme au jour d'hier,
Contre le grand mur blanc sans lierre,
Pensive et sans voile de veuve
Cette heure est encore avec moi.

Debout, appuyé d'une main
A quelque pierre des temps anciens,
Je sentais cette vie *en moi*
Et que je créais tout cela
— La ville, le lac, les faîtes blancs —
Du grand regard de mes vingt ans.

Celui qui vint, par le sentier
Si touffu d'herbes que je le vis
Sans l'avoir entendu venir —
Celui qui vint par le sentier
Etait un vieillard haut et droit ;
Et, quand il surgit près de moi,
Il semblait apparu sans bruit ;
Il semblait là, dès ma venue,
Debout, sous le soleil joyeux
En neige d'argent sur sa tête nue ;
Il semblait l'Un qu'on a connu
Dans un sourire forcé d'adieu,
Revu dans un sourire d'accueil ;
Comme *ma* vieillesse advenue
Paisible et sans grands mots de deuil,
Souriante grave à mes vingt ans
Debout contre le vieux mur blanc.

Car, bien que ce grand vieillard grave
Fût sourd et qu'il ne parlât point

Selon le choix de ceux qui savent
(D'un geste large avec la clef
De lourd fer forgé qu'il tenait,
Fauchant l'horizon, cime à cime),
Je l'écoutais, rime après rime,
Les yeux mi-clos, le cœur au loin :

« Je ne sais quel homme est moins à plaindre
De celui qui vient vers la Vie
Ou de celui qui s'en retourne ;
Je ne sais ce qu'il faut moins craindre
Du jeune espoir évanoui
Ou du souvenir qui séjourne
Au fond du cœur, à tout jamais,
Comme une pierre au lac tombée ;
Mais je crois savoir désormais
Qu'il ne fut pas de tels partages
Entre nos fictives années,
Qu'il n'est pas de vieillesse d'âge :
Telle âme est vieille dès l'aurore,
Telle autre, au soir, est jeune encore ;

« Je sais que la douleur de vivre
C'est de rêver mourir la vie
Et de marcher dès le matin
(Comme un qui rêverait de suivre)

Les yeux tournés à chaque pas
Vers ce qu'on ne reverra pas.

« Vois : j'ai vécu septante années
En ces lieux-ci où je suis né
Et si je n'avais vu vieillir
Mon fils, et puis son fils grandir.
Je ne me saurais pas plus vieux
Qu'au soir où nous revînmes deux ;
Je suis sous ce soleil ainsi
Que si j'avais vingt ans, aussi ;
Et je me sens moins vieux que toi...
Il n'est qu'une chose au fond de moi
Qui s'accumule avec le temps
(Comme un sable venu grain par grain
Qui barre un matin le chemin,
Grain par grain, comme fait la dune),
L'on se fait sage malgré soi :
Je sais le ciel, le vent, les lunes,
Je sais les remèdes qu'on cueille
Et que l'heure vient du repos,
Qu'on doit s'endormir au cercueil
Et que la mort vient à propos... »

Tel, je rêvais au grand soleil,
Les yeux mi-clos d'une demi-veille

Visionnaire, pleine de songe,
Créant des paroles de mensonge,
Peut-être, ou de sagesse encore,
Au vieillard muet, lent et grave
— La main au front, contre la porte,
Incliné sous la clé-de-voûte,
Le regard loin vers les flots clairs...
On l'aurait pu croire de pierre.

Il ouvrit la tour devant moi ;
Sa tranche d'argent et sa pelle
Polies par la terre maternelle
Luisaient dans la pénombre, en croix ;
Les poids de l'horloge étaient bas,
Et le balancier va et vient
Depuis septante années de vie :
Comptant les jours — les siens, les miens ;
Elle avait vécu de sa vie
Car, chaque jour, il s'en venait
Avec la grand clef qu'il tenait
Rouler la chaîne, tour par tour,
Pour qu'elle vive encor un jour
Et pour que l'heure ne se meure...

Cette heure-là ne peut mourir ;
Elle est en moi, jeune et sereine

De mes vingt ans dont elle est reine;
Elle est en moi comme l'Espoir,
Comme la Pensée et sa joie,
Comme la tienne vit ce soir,
Sage en tes jeunes vingt années,
Comme ta sagesse étonnée
Du radieux mystère d'être —
Et telle qu'en elle je peux renaître.

## DIPTYQUE

(A peindre)

Voici la plaine aux grands blés roux
Que rêvait un moine de Fiésole ;
Regarde la faux qu'on y voit luire :
La faux est belle
Qui vole
A tire-d'aile,
Comme une aile noire dans les blés roux
La Mort est belle et sans paroles,
Et fauche et fauche à larges coups
Et sa moisson est bonne est belle.

De sa faucille
Le bel Amour glane des fleurs
Parmi l'éteule
Glane et pleure
Et chante

Et marche seul
Sans épouvante ;
Et la mort marche devant Lui
Avec sa faux qui luit et luit
— Drapée d'aube dans son linceul —
Fauche sans parole et sans bruit
Le million des grands épis.

La voici sur le ventail d'or ;
Elle pousse la charrue d'automne :
Le long champ déferle en sillons
Charriant le chaume pâle et mort ;
Et derrière Elle, il marche encore
Avec encor des épis d'or
Dans ses cheveux d'adolescent,
Avec, encor, le même chant
Et sème, encore, aux vieux sillons,
Dans l'or du soleil pâlissant,
Sème les cœurs par millions.

Veux-tu pleurer alors qu'il chante
Aimer c'est mourir et renaître ;
Quel pauvre leurre t'épouvante ?
Redoutes-tu de te connaître ?
Regarde encore et fais ta vie

Selon la vision de joie :
La faucille d'Amour dévie,
La faux comme une aile s'éploie;
Vois : l'Amour fauche de son aile
Les plus hauts lys que pleurent les saules,
La Mort fait halte et sa faux noire
Est comme une aile,
Est comme une aile à son épaule !

Réjouis-toi et sache croire.

## L'OURS ET L'ABBESSE

« ... et depuis cet animal ne voulut point abandonner ce lieu, mais il demeura parmi ces sages vierges, non comme un ours furieux, mais plus doux qu'un agneau. »

VIE DE SAINTE GUDULE.

Hors le rire du vent dans les hêtres
Et la chute des faînes
En la rouille des feuilles,
Hors, peut-être,
Le cor lointain qui pleure sa peine,
Le silence est tel sur le porche et le seuil
Qu'on entend par le portail, ouvert
Vers la forêt sainte et qui se recueille,
La prière basse des nonnes blanches
Pour la vigile du dimanche.

Par le portail au lourd cintre farouche,

La forêt conviée
Respire ses encens vers l'autel radieux
Où toutes les fleurs de sa bouche
Baisent les pieds saignants du Crucifié;
Le vent dit sa prière balbutiée...
La forêt fleure par le portail, vers Dieu,
Vers l'ostensoir aux pieds du Crucifié
Et vers ses plaies de feu qui saignent au travers
En sainte pitié sur l'univers;

Troublant cette paix d'adoration
Une chasse hurle à travers le vallon :
Et la meute est folle
Dans l'ombre aveugle,
Et le cor profond
Par les taillis meugle,
Si, que l'abbesse pâle et frêle,
Tournée vers le portail ouvert,
Regarde, et voit, contre le fond clair,
Un ours sur le seuil qui vient à elle
Et se couche soumis à ses pieds de femme;
Et les nonnes prient sans détourner l'âme.

Puis dans le même cadre de pierre,
La meute hurlante par la clairière
Sous le fouet des servants qui lui barrent le porche;

Et l'Empereur qui met pied à terre,
Se signe et dévotement s'approche.

L'abbesse, alors, se lève et dit :
« Charlemagne, l'asile est inviolé. »
Et l'Empereur s'agenouille et prie
Et reprend la chasse à travers la vallée.

La saison vient où les jours vont décroître.
L'ours suivait l'abbesse au long du cloître
Où l'on va et vient en priant Dieu ;
Et, couché au seuil de sa cellule, il dort,
Pour la suivre, au réveil, par les corridors,
A Matines, à Laudes, jusque dans le saint lieu ;
Et dans le verger où l'on file la laine
L'ours la suivait comme un page la reine.

Hors la Prière où l'on parle à Dieu
L'on ne parlait pas dans ce calme lieu,
Et l'ours, ainsi, entendait l'abbesse
Qui parlait des yeux ou d'une caresse,
Et l'abbesse, dans le silence, savait
Lire en les yeux de l'ours ce qu'ils savaient rêver ;

Ils se disaient ainsi ces choses qu'on ignore

Parce que la parole est trop sonore,
Que la vie est brutale et banale par elle
Et que le silence est la langue éternelle
Où les hautes choses et les choses saintes
Flottent de rêve en rêve, de pensée en pensée,
Où l'ample idée s'éveloppe sans la feinte
Des pauvres mots de nos lèvres osées :
Le silence ami où la Belle et la Bête
Parlaient le rêve du poète.

L'abbesse pâle et frêle lui disait, ainsi,
En lui flattant le cou de sa main posée,
Le rêve revécu de son ancien souci :
« Bel ours, ma vie et la tienne sont mêmes
Et c'est pour cela que je t'aime et tu m'aimes :
Je vivais, aussi, dans le calme des bois,
Dans le vert donjon de mon père, ami ;
Nul bruit de guerre n'y mettait l'émoi
Et il n'est pas de nuit où je n'aie dormi
Calme auprès de ma mère à moi ;
Toi, tu vivais dans la forêt bleue,
Dis-moi, bel ours, tu vivais heureux ? »
— Et elle lisait dans ses yeux levés
Le calme rêve de la forêt.

« Il vint un seigneur qui, me voyant belle,
Offrit son amour et j'y fus rebelle ;

Et mon père qui ne voulut me céder à lui
Dut lever, un jour, le pont levis,
Et l'assaut fut tel que j'en frémis encore!...
Bel ours! te souvient-il du cor?... »
— Et elle lisait dans ses yeux levés
La nocturne terreur de la forêt.

« Il vainquit mon père qui me dut céder,
Et je priai Dieu qu'il me vint aider:
Je pris le voile noir et la robe blanche
Et, fuyant l'amour et son baiser vil,
Je m'en vins (comme toi), la veille d'un dimanche,
Au pied de l'autel où tu trouvas asile;
Si bien qu'en la vigile du jour de Dieu
Le portail s'ouvre grand sur la clairière
Conviant à la prière hospitalière
Quiconque cherche asile et se tourne vers Dieu;
Et c'est ainsi que nous sommes, tous deux,
Les élus du silence et de la prière,
Bel ours », dit-elle et vit que ses yeux dorés
Priaient la prière de la forêt.

« Je voudrais, maintenant que ma vie est morte,
Que le ciel de Dieu m'entr'ouvre sa porte;
Mais je voudrais que tu passes le seuil,
Avec moi, comme au jour où tu vins des bois;
Le ciel serait triste sans ton clair bon œil

Qui me suit, sans cesse, et me parle et me veille :
Je voudrais m'en aller à Dieu avec toi. »
— Elle inclina la tête et lui baisa l'oreille.

Elle était assise sous un arbre en fleurs
Qui semait sa robe de ses pâles pleurs,
Le soleil de Juin faisait couler l'or
Au long des marches du cloître, sonore
A peine d'un chant de bergeronnette ;
La tête sur l'épaule, elle rêvait, peut-être,
Car, en rouvrant les yeux vers le grand soleil,
Au lieu où le bel ours devait être,
Elle vit Jésus dans sa gloire vermeille
Qui lui dit, en un sourire indéfini
— Comme on sourirait d'un mot d'enfant :
« Petite abbesse si frêle et si pâle,
Que ta petite âme soit bénie
Pour la pitié de ton cœur virginal ;
Viens, mon père exauce ton vœu confiant :
C'était Moi, ton Dieu, ce pauvre animal. »

## ÉPITAPHE

«... Il y a longtemps que je voulais mourir. »

(LETTRE D'UN SUICIDÉ DE DOUZE ANS. *Les Journaux*, déc. 1891).

« Va, pour l'amour du Christ, apprendre dans la mort le dogme de la résurrection... »

PAUL ADAM.

Tu es un homme ! te disait-on parfois,
Et radieux, c'était ton jeune orgueil ;
Et mieux te vaut ne l'avoir pas été,
Et de dormir — au large — en ton cercueil ;
Mieux vaut mourir comme tu meurs, je crois,
Mieux vaut se détourner de notre indignité.

Pourquoi hausser tes épaules maigries
Sous l'architrave du balcon des vies ?
Va mourir, tu vis trop de choses :

Vingt émeutes, joyeuses ou moroses,
Font faillite en ton cœur et se renient ;
Si l'on guette ta chair, c'est qu'elle est rare
(On ne naît plus, la mort sait devancer la vie),
Si l'on guette ta jeune chair, fils du hasard,
C'est pour la boucherie.

Au moins veux-tu choisir ta mort,
Et sache bien mourir, sans crainte niaise :
La *lâcheté,* c'est le travail sans pain,
Le suicide lent des mines et des fournaises ;
Ne tremble pas, sois fort
De ton dédain
Et fais grève à leur Vie, enfant sans pain...

Ta chair que tu rendis, fier et serein,
— Ainsi qu'on fait d'un sou brûlant la main —
Connut pourtant des ivresses meilleures
Qui firent de dix-huit fois cent années
La survie haletante d'une heure
Là-bas, une seule fois, sonnée :
La Troisième Heure où *tout fut consommé !*
Du carillon pascal — dont, morne encore,
L'écho vibrait vers toi d'une autre aurore —
La musique était douce et solennelle

Et rappelait l'Avril en témoignage
De résurrection perpétuelle...

Je crois des choses que je t'aurais dites :
Il tombe comme un rayon sur qui médite,
La nuit pensive s'illumine soudaine
D'un éclair qui fait toute l'ombre vaine;
Il chante une Parole dont l'écho
Tremble affaibli au vers balbutié...

Sans doute, inconscient, conscient peut-être,
Tu t'es tué sans blasphémer ton être;
Je te crois sage, et scrute ton exemple,
— Nulle sagesse ne peut être éludée —
Un Enfant blond, jadis, émerveilla le Temple,
Sage entre les vieillards de la Judée.

Tu fus la Vie houlante au vent d'espoir
Du Calvaire en Vendémiaire, ivre de croire,
Tu fus la Vie aux batailles sonores
Et tu t'es bravement tué, jadis, encore,
Aux Thermopyles de tous tes foyers
Et quand tu mourais, rayonnant, *pour la Patrie!*
Certes, ton cœur croyait,
Et, certes, en la mort même tu fus la Vie.

Car la Vie est belle et sainte,
La Vie est joie et douleur et mystère,
Et pour mourir, ainsi que toi, sans crainte,
Il faut aimer le rêve de la terre :
Ils en ont menti, ceux qui faisaient d'elle
Un peu de pain, un peu de vin mortels;
Ils t'ont tué trois fois, ceux qui niaient
L'Amour et Dieu et ton humanité;
Mais s'ils t'ont fait la Vie selon leur honte,
En repoussant *leur vie* offerte, tu les domptes :

Certe, à l'égal des glaives et des torches,
Brandis aux seuils des palais, sous les porches,
Mieux, certes, que la haine d'Or semée
Qui lève en révoltes du sol opprimé,
Mieux que le blé crevant le sillon qu'on foule
Mieux que la foule lâche qu'on refoule,
Mieux que la mer des pleurs qui hurle et qui houle,
Ta mort proteste d'un frisson d'aurore
Surgi du Golgotha qui saigne encore!

J'écoute, avide, comme l'autre Voix
Du divin Suicidé de la Croix,
Les simples mots de ton espoir suprême :
« *Il y a longtemps que je voulais mourir* »,
Le regret de cette heure où tu naquis,

Le dégoût de la chair que tu vainquis,
Ton pâle regard vague vers la terre,
Où rien n'est conscient de son mystère,
Ton pâle regard détourné du monde
Où grouille en blasphémant la foule immonde
— Et s'en aller, ainsi, vers l'au-delà :
« *Il y a longtemps que je voulais mourir...* »

Il n'est pas de mots doux dans les poèmes
Qui vaillent, pour ta tombe, ces mots-là !
Il n'est pas, entre ceux qui te blasphèment,
O Christ, Dieu de la douleur, Dieu suprême,
Un seul qui ne frissonne à ces mots-là.

# FLEURS DU CHEMIN

ET

# CHANSONS DE LA ROUTE

## I

En un parfum de foin qui fane,
En un murmure de gué rustique,
A travers l'ombre diaphane,
Viens : l'ombre oblique,
Les foins fleurent d'amour,
Le chant de l'eau est tendre, grave et sourd
Comme un lointain cantique
— L'année a fait le tour.

Toutes les bergeries sont mêmes
Et dans mes vers des moutons s'en viendront
— Comme ce soir, vers l'Indre — groupés en rond,
Bêler le plus sot des poèmes
— Dont nous rirons.
Il n'est pas jusqu'à l'orage imprévu
Qui facilite l'héroïsme (souviens-toi)

Et je serai si brave sous les éclairs
(Et tel, ma foi, que tu m'as déjà vu)
Que j'en mériterai tes baisers fiers ;
Viens, Juin a fleuri prés et bois
Et les demains sont les hiers
..... Je crois ?...

## II

Un pont saute le fleuve
Bondissant d'île en île
Entre des saules et des peupliers ;
Passons ; tout chant résonne aux arches,
L'heure bleue est neuve
Où près de moi tu marches,
J'ai des baisers par mille
Et par milliers.

Irons-nous aux vignobles pamprés,
Irons-nous par l'herbe des prés,
Ou sous la pénombre des jeunes frênes,
Irons-nous par delà les couchants empourprés?
— Toute route est lointaine.

III

Belle heure, il faut nous séparer,
Toi de rêve et de roses parée,
Vers le vague et la nuit à jamais égarée...

Je t'attendis pourtant comme une amante,
J'ai fait mon âme pure à rêver ta venue,
J'ai fait ma chasteté de ton épaule nue
Frissonnant du baiser de mon attente;

De loin, quand je levai les yeux, de loin,
C'était toi qui fanais dans les jeunes foins,
C'était toi qui cueillais la vendange nouvelle,
Et c'était ton pas, tout frisson d'ailes;

Tu fus mon espoir, et te voici venue,
Rieuse et frêle en ta beauté nue,
Ceinte de joie et d'amour, et qui fuis...
Entre hier et demain il n'est pas d'aujourd'hui
Et je ne t'ai pas — sur mon âme ! — connue.

## IV

Jours de deuil qui vous en allez
Comme des cygnes noirs aux lacs crépusculaires,
La barque est vide que vous traînez;
Je vais au but des rêves inégalés,
Je vais à l'orient des candeurs claires
Où l'on brandit ses songes dégaînés!

Jusqu'à la route, ardue aux seuls qui n'ont pas foi,
La forêt se meurt en broussailles
— Route des pays bleus où le plus digne est roi,
Route prédestinée
Qui court, radieuse comme une année.
Par la plaine des représailles!...

## V

De là-bas, où l'aube éclot,
Né comme une larme d'un sanglot,
S'en vient, à jamais, flot sur flot,
Vers le jour qui meurt et la nuit qui pleure,
Le fleuve qui plus que l'heure ne demeure...

Rêve d'Eden aux sources claires,
Rêves des longs jardins embaumés,
Aumône jetée à toutes nos prières
Pour ce que nos cœurs se sont aimés :

Voici mort d'hier notre jour fêté,
L'Agneau de l'offrande nous l'avons immolé,

Le flot est loin que nous avons guetté,
Le fleuve fleuri s'est écoulé,

Une fleur est morte en ce soir d'été ;
Mon cœur ne s'en est pas consolé.

## VI

Fleuves d'amour imperturbés
Où j'ai lavé le carnage de vivre,
Ciels de clarté dont la splendeur délivre,
Mers de douceurs aux lointains courbés
Vers des pays dont le nom vague enivre...

Toujours plus avant! la route est courue
Des petits désirs et des lâches orgueils,
Mon âme est forte et fut secourue
Par des baisers de joie et des larmes de deuils
.....Vois, au ras du coteau, cette étoile apparue...

## VII

Je serai la reine de ton palais,
Je serai ta reine si je te plais?
Mais le prince passa sans un regard.
Elle leva les yeux vers les jeunes blés :
— Je suis la fiancée du Hasard ! —

Je serai l'épouse de ta maison,
Je ferai le pain de ta moisson;
Mais le laboureur détourna son regard
Il songe au beau temps pour la fenaison
— Je suis la fiancée du Hasard ! —

Je serai la vierge de ton autel
Si le doux vouloir de ta grâce est tel !

Et le Christ Jésus, sur la croix, hagard :
Sois reine de l'Epoux immortel,
Je suis ton fiancé, le Hasard.

## VIII

Et je lui dis :
« Songes-tu, douce amour, que ton rêve
Est scellé d'un baiser à peine?
Que toute chanson est brève?
Que toute promesse est vaine?
Songes-tu que tes lèvres sont douces
Pour un peu de temps seulement? »
Elle dit : « Ta voix me repousse
Et ton bras m'étreint, mon amant! »

Et je lui dis :
« Sais-tu qui je suis? Qui je fus?
Qui je serai, demain, à matines?
Si je suis orgueilleux ou confus
De ta rose pudeur enfantine?

Sais-tu si je vaux ton trésor
Que je pille en un baiser de feu ? »
Elle dit : « N'es-tu pas, encore,
Mon père, et mon frère, et mon Dieu ? »

Et je lui dis :
« Veux-tu donc mourir,
Que tu me parles d'une voix lointaine ?
Il n'est plus de parole à dire, ô ma Vie,
Plus de parole humaine !
Et toi ? que m'es-tu, qui m'étreins
D'un rêve d'Eternité ?... »
Elle dit : « Celle-là que tu crains :
La mort de tes vanités ! »

## IX

Tout ce qu'il saigne de vin
Des pressoirs de l'aurore
Au gris flanc des amphores
Le boirons-nous demain?

Et tout ce qu'il poudroie à l'occident,
D'or prodigué,
Quel geste fatigué
Doit l'amasser, ce soir, pour des luxes d'amant?

Printemps, tes beaux clairs milliers d'émeraudes,
Les foulerai-je, encor, vers l'autre été?
Sur nos cieux en grisaille un hiver rôde
Depuis l'Eternité?

## X

Crois : Vie ou Mort, que t'importe,
En l'éblouissement d'amour?
Prie en ton âme forte :
Que t'importe nuit et jour?
Car tu sauras des rêves vastes
Si tu sais l'unique loi :
*Il n'est pas de nuit sous les astres,*
*Et toute l'ombre est en toi.*

Aime : Honte ou Gloire, qu'importe,
A toi, dont voici le tour?
Chante de ta voix qui porte
Le message de tout amour ?
Car tu diras le chant des fastes
Si tu dis ton intime émoi :
*Il n'est pas de fatals désastres,*
*Toute la défaite est en toi.*

## XI

Ne croyez pas,
Pour ce qu'avril rit rose
Dans les vergers,
Ou pâlit de l'excès voluptueux des fleurs,
Que toutes choses
Sont selon nos gais cœurs,
Et qu'il n'est plus une soif à étancher.

Ne croyez pas,
Glorieux des gloires automnales,
Ivres des vins jaillis que boit l'épi qu'on foule,
Qu'il n'est plus une faim que rien ne soûle :
Car Décembre est en marche dans la nuit pâle.

Oui, mais ne croyez pas
— Parce qu'autour de vous toute âme est vile,

Et que ta foule adore son vice servile,
Parce que, sur la plaine où le Mystère halète
Courbant l'épi, froissant la feuille, d'ailes inquiètes,
Grandit la ville;
Ne croyez pas,
— Bien que tout cœur soit bas, —
Que le vieil Angelus sonne à jamais le glas,
Croyez, sachez, criez à pleine voix
Que l'Amour est vainqueur et que l'Espoir est roi !

## XII

Avec un peu de soleil et du sable blond
J'ai fait de l'or,
Dont le secret ardent n'est pas blotti
Au vain creuset des athanors :
Il tombait de mes doigts, avec le son
Que font
Les flûtes gaies,
Il coulait de mes doigts
Dans l'eau moirée
Des jeux venteux de messidor.

Avec du froment ébloui j'ai fait la neige
Des vieillesses,
Et le sourire pâle des filles vierges
Que blessent

Un mot de joie étrange en sa promesse,
Un geste,
Qui va dissipant le cortège
Des rêves légers dont le rire allège
Le pas des heures,
— Jusques au seuil où l'amour tresse
La simarre empourprée du sacrilège :
J'ai fait la neige
Avec des pétales de fleurs.

Avec les heures de la vie hâtive et claire
J'ai fait l'éternité spirituelle :
J'ai pris un peu de sel entre mes mains
Et l'ai semé sur l'amertume de la mer
Selon le sort
Des choses frêles qu'on rêve éternelles —
J'ai pris le sel
De toutes nos larmes douces-amères
Et je l'ai jeté à la face de la mort.

## JUIN

Le rêve chuchote des feuilles grises
Dénonce, avec un rire, la moindre brise,
Et on la sent qui passe, toute embaumée
De quelque amour, encor! de fleur pâmée...
L'Année adolescente, d'un geste gauche,
Renoue, en rougissant, sa tresse lâche.
S'impatiente, et rit, pleure, et se fâche
Dans l'ombre diaphane;

*J'entends la Mort qui fauche*
*Avec l'Amour qui fane.*

Elle s'est éveillée tout engourdie d'un rêve :
Avril, le beau courrier à la chanson trop brève,
D'un seul baiser brutal, en passant, l'a grisée.

Si bien que, lasse, tout ce long Mai, elle gisait ;
Et ne s'est réveillée qu'à la rumeur des sèves...
Est-ce un regret de l'avant-veille? est-ce un reproche?
Elle rougit, s'étire, et bâille, et s'est assise,
A demi-somnolente, toute l'âme indécise :
S'est-elle absoute? est-ce qu'elle se condamne?
Quel souvenir la grise
Et quel espoir s'ébauche?

*J'entends la Mort qui fauche*
*Avec l'Amour qui fane.*

Rêveuse, elle regarde, et voit, et s'en étonne,
Le vert plus sombre de la forêt monotone,
L'herbe toute fleurie et si haute qu'elle cache
La rivière lente que les joncs embarrassent;
La haute haie poudreuse où des pampres s'accrochent
Semble basse, et les saules s'abaissent vers les fleurs;
Le soleil, incliné, rose d'un baiser l'Heure;
Les troncs de rayons s'enrubannent;

*J'entends la Mort qui fauche*
*Avec l'Amour qui fane.*

Maintenant elle écoute, les yeux mi-clos,
Le vol de l'air, agile, qui baise l'eau

Et courbe vers sa gorge un épi qui la frôle;
Elle en tressaille et rit, car elle a sa parole :
Il reviendra, dit-elle, et l'heure est, tantôt, proche;
Elle guette, retenant son souffle, s'il vient dans l'herbe
Foulant le trèfle doux et la ciguë acerbe,
Grave, et le sourire comme une ombre qui plane...

*J'entends la Mort qui fauche*
*Avec l'Amour qui fane.*

C'est lui ! en son manteau de Juin bariolé
De toutes les fleurs de la prairie inviolée,
Par l'herbe qu'il fend et les haies qu'il saute,
Debout dans l'étrier d'argent et la main haute,
Le beau courrier d'Avril au grand galop chevauche!
Dresse-toi vers sa lèvre en un sourire d'accueil;
C'est le second baiser avant le dernier deuil,
Avant l'été inerte que l'automne profane :

*J'entends la Mort qui fauche*
*Avec l'Amour qui fane.*

Il passe, comme naguère, et les pétales pleuvent,
Le rosier, défleuri, pousse des feuilles neuves :
C'est l'arrière-printemps et c'est le jeune été;

Et l'écho de l'autre hymne d'Avril qui l'a fêté
Sonne, encor, de son pas et vole de val en roche !
Fardé des fleurs de Mai et du rire d'Avril,
Juin est voluptueux et las; et l'Heure agile
Se moque et rit de toi, sœur claire d'Ariane :

*J'entends la Mort qui fauche*
*Avec l'Amour qui fane.*

# LA CHEVAUCHÉE D'YELDIS

## LA CHEVAUCHÉE D'YELDIS

Les tourelles qui La couvraient de leur ombre
Se fuselaient en orgue, sur le ciel,
Ces soirs de juin aux voix sans nombre ;
Et, vraiment, toutes les musiques
Qui vibraient aux terrasses riches en miel,
Tout ce lent juin ensoleillé,
Etaient comme un seul long cantique
A maintes voix, émerveillé.....

Yeldis accueillait, dès le seuil,
Parfois,
Et parfois, nous attendions, haletants,
Assis au porche ombré de deuil,
A l'écouter chanter comme un printemps ;
Et le vieillard, son père ou son époux,

Tendait sa main de bon accueil
Vers tous ceux qu'Elle éclairait d'un sourire;
Ce furent des jours de larmes et de rires,
Des soirs sereins :
Nous venions là comme des pèlerins...

Le pays était plantureux et riche en vins,
Gai du soleil qui dans la mer se mire
Et le port
Etait vivant matin et soir,
De la foule bigarrée;
Toute heure de marée
Etait de bon espoir,
D'accueils, d'adieux :
Il entrait des navires de tous les horizons,
De Carthage, de Rome et d'Orient
Et du Nord et de l'Ouest mystérieux ;
Il partait des vaisseaux vers tous les cieux
— Avec leurs voiles claires, comme en riant...

Philarque et moi, nous veillions au port;
Et pour du vin, du blé ou pour de l'or,
Selon l'échange,
Nous prenions l'ambre ou les épices,
Vidant nos celliers et nos granges
Au gré des vents propices.

Ce vieillard vint pour échanger des ors étranges,
Quelque matin ;
Nous le connûmes de la sorte ;
Son regard souriait, lointain,
Comme vers sa jeunesse longtemps morte,
Il marchait calme dans le tumulte des quais,
Houlants, au cri de la vigie au guet,
Vers les jetées ;
Et comme il nous dit sa demeure
Hors de la ville, au coteau des chênaies,
Nous fûmes lui porter de plus jeunes monnaies,
Et nous vîmes Yeldis parmi ses fleurs ;
Philarque, en comptant les vieux ducats d'or,
Croyait la reconnaître aux effigies,
Et dut les recompter, et se tromper encore...

Nous venions là comme des pèlerins
Qui vont dévotement sans soif ni faim :
Philarque et moi et Luc et Martial
— L'un grave, l'autre hautain —
Et Claude avec sa petite viole
Qui (disait-il) console ;
C'était des soirs d'heures douloureuses et douces,
Parfois, Yeldis chantant, nous pleurions tous
Et nous riions, après, de son clair rire ;
Et d'autres soirs c'étaient d'autres paroles
Meilleures, pires...

Un printemps, le vieillard mourut
— Ainsi qu'on meurt, au point du jour —
Comme en rêve (dit-on) avec des mots d'amour
Et bénissant sa vie dans la mort même;
Et quand dans le cortège Elle apparut,
De sa jeunesse rose toute fleurie
Et, malgré quelques larmes, toute d'aurore,
— Symbole de la joie humaine:
Souriante encore que désolée —
Ce fut comme les funérailles qui mènent,
L'aube à l'ombre, et le jour à la nuit,
Et la Vie à la Mort,
Et l'avril à l'hiver par la saulaie ensoleillée!

Philarque me dit, ce soir-là — seul, ce soir —
Philarque me dit: « Je l'aime » et je lui dis:
« Philarque nous l'aimons tous » et, ce disant, souris;
Et lui, regardait devant lui, sans voir...
Nous sûmes qu'elle partait ce soir...

Le porche était bas avec sa grille
Close d'un triple fer forgé;
Les terrasses s'étageaient,
De fruits en fleurs, jusqu'aux charmilles,
Avec des treilles aux muscles tors
Du poids (il semblait) des grappes gorgées...

Martial prit l'une d'elles, au dehors,
Brusque, et disant à demi-voix :
« Soyons ainsi pour Elle,
Cessons de défeuiller ses marguerites
Et jurons d'accepter son choix,
Et sans querelles. »
— Le couchant riait rose jusqu'au zénith —
Nous le jurions par notre âme immortelle.

Cependant
Yeldis, avec sa traîne de ténèbre triste
Vint, dans le chuchotis des graviers sous ses pas,
Plus blanche avec ses longs yeux d'améthyste
Et toute sa rose chevelure échafaudée,
Gantée de violet...
— Je la vois, là,
Telle qu'en cette veille de Chaldée,
Qui sourit, par delà la grille, et — d'un sourire —
En un geste qui congédie : « Etes-vous fous?
C'est tard ; qu'aviez-vous à me dire?
Nous restions là ; mais elle, riant encore :
« Le voyage est lointain, dit-elle,
Du côté de l'aurore,
Et je vais seule, sans même un chevalier,
Sans même un écuyer qui tienne en selle. »
Elle riait, comme pour nous railler,
Sachant que chacun la suivrait,

Lieue après lieue, et pas à pas,
Par fausse route et route vraie,
Jusqu'au trépas.

Martial voulut parler, mais Luc l'adroit,
Avant qu'il n'eût parlé dit : « Me voici ! »
— « Et moi ! » dit Claude ; et, tous, nous dîmes : « Moi ! »
— Il fut ainsi.

Le soleil montait clair quand nous partîmes,
Les gais harnais sonnaient comme des rimes...

Philarque était riche et noble de race antique
Venue au long des côtes de l'Afrique
Avec les astres de Chaldée et tous les arts
Vers l'Occident, selon l'exode des vivants ;
Il savait le secret de tous hasards,
Il avait lu les livres des savants,
Il parlait d'oasis où l'eau est dieu-donnée,
Il était dur de verbe aux mendiants :
Le désert nourrit-il l'imprévoyant ?
Leur disait-il en les chassant.
Puis, il riait, et donnait des monnaies ;
Il semblait vieux, parfois, de cent années.

Luc était rose et roux :
Il semblait un adolescent issant d'enfance,
Malgré qu'il fût l'aîné de nous ;
Son père était des villes de la Hanse,
Sa mère vénitienne ; il aimait boire,
Il riait vif et vain, jaloux de plaire ;
Je l'ai vu triste et gai dans la même heure,
Prudent ou téméraire,
Selon le ciel, et ce qu'il croyait de la vie :
Tantôt un pauvre leurre,
Tantôt l'épouvantail que l'on défie.

Martial, son frère de mère, était de Rome ;
Il était doux aux femmes et sans amour,
Il le disait ;
Il marchait seul parmi les autres hommes ;
Nous fûmes fiers lorsque nous le connûmes ;
Sa vie avait une ombre de tristesse,
De vieilles pensées grises comme la brume
Songeaient en lui, qui sait ?
Il était maître des âmes groupées
Selon le geste seul de sa pensée.
Pourtant il n'usait pas de son pouvoir :
Il chantait, comme on prie, très bas et seul,
Le soir,
Et tuait d'un affront ou de l'épée ;

Sa haine était sereine et sans retour
Comme le fut son seul et bel amour.

Claude était pâle, avec un sourire,
Gai d'une gaîté étrange comme un songe,
De voix si douce dans le rire
Qu'elle démentait sa raillerie ;
Un gai mensonge
Voilait son âme d'effronterie
Faisant rêver de ses paroles ;
Il portait à l'épaule sa viole
Et jouait — se jouant — des airs
Si clairs
Avec leurs songes entonnés
Qui se mêlaient si bien aux rêves de nos cœurs
Qu'au second refrain nous nous joignions tous,
A demi-voix, faisant le chœur ;
Il aimait Yeldis d'un amour étonné.

Et quand Soleil, dans tes rayons de lyre
La cavalcade descendit
Avec des grelots et des rires,
Je jure qu'il ne fut homme qui ne vendît
Son cœur, son âme et son espoir
Pour être des nôtres, ce soir...

Il y eut de belles chevauchées,
Des haltes lasses, gaies :
Eperons aux flancs et les brides lâchées
Nos chevaux dès l'aube entraient dans le jour
Et, du jour dans la nuit, ils passaient au galop ;
Il y eut des haltes, lasses ou gaies,
Au pied d'un hêtre, au seuil d'un faubourg ;
Nous arrivions tard et nous partions tôt,

Un jour radieux,
Philarque et Luc quittèrent la route
Et s'en furent sans adieux
Vers le soleil occidental,
Comme en déroute ;
Yeldis sourit et fouetta son cheval ;
Martial et Claude se détournèrent, pâles ;
Et nous la suivions, trois, sans dire mot.

Ce soir vint orageux et sombre ;
Au haut d'une colline, nous fîmes halte
Parmi des châtaigniers
Où nous marchions foulant des feuilles sans nombre ;
L'heure était grave et l'ombre m'étreignait.
Yeldis nous parla ;
Et, dans la nuit, sans souffle et sans étoiles,
Seule d'elle *sa voix* vivait

— Ce nous sembla —
Et malgré ses beaux yeux, sa chevelure,
Sa svelte grâce que le jour dévoile
Et tout le charme aimé de sa parure,
*Voix* en la nuit, ainsi, elle semblait plus belle :
(Ne ferme-t-on les yeux oyant un air ?
Pensant ne ferme-t-on les yeux pour y voir clair ?)

Il pouvait croire rêver, qui l'oyait :
Elle nous dit de telles paroles, telles
Que chaque mot s'élargissait de songe et d'ailes,
Et qu'on n'osait tout croire, et qu'on croyait.

Le passé s'estompait au lointain d'hier,
Sans écho — comme un val de neige où dort l'hiver ;—
Il s'ouvrait comme un voile sur la vie ;
La ténèbre légère était plus claire
Que le soleil de juin en son midi ;
C'était, aussi, comme un sourire ;
Les parfums étaient autres dans la nuit,
Et ses paroles, belles à en mourir.

Je l'avais suivie, de là-bas, sans doute,
Par quelque amour futile et oublié,
Car, ce soir-là, mon âme l'aima toute

En un premier émoi balbutié ;
Ce n'était pas l'éveil d'un lendemain :
Je ne me souvenais plus des chemins,
Des tournants et des heures de la route,
De l'étape d'hier qui s'éloigne ;
Je l'aimai comme la Vie et toute joie,
Me sentant naître d'elle comme un fils
Pour quelque jour sans fin, dont l'aube poigne !

C'était comme une mort dont sourd l'éternité,
L'étreinte irrêvée de mon âme obscure,
Le soudain triomphe de certitude,
L'éclosion soudaine, inespérée
De la fleur chaste et pure
Et qui fait dire en soi : c'est bien...

Et nous sanglotions, dans l'ombre élyséens....

Le vent s'était levé, rythmant ses phrases,
Et quand elle se tait, toute l'ombre jase,
Et petit à petit, de branche en branche,
Toute la forêt chante comme un dimanche...

Dès ce soir-là, dès cette nuit
Dont l'ombre phosphorescente luit

Comme la nuit de nos paupières
De diffuses clartés sourdes et claires,
Dès cette heure-là je vécus d'Elle,
Dès cette nuit toute d'étincelles,
Effulgescente de mystère...

A l'aurore nous entrions
Quatre de front dans une ville,
Au son levé de cent clairons,
Aux cris confus des foules viles ;
Tout était autre, et nous et elle,
Et l'heure et l'aube surnaturelles ;

De grandes murailles empourprées en perspective
Sur nous, penchaient, comme des rives ;
Tassant des tours lourdes et brutales
Et, dans la rumeur de fleuve de la foule
Qui piétine et coule,
Le cliquetis des fers,
Le clair heurt des sabots ferrés de feux aux dalles,
Et, sur la place, la foule roule et houle
Comme une mer ;
— Et toujours les clairons en volées triomphales
Et le cuivre et le fer.

Nos chevaux foulaient d'immondes patriarches
Qu'un vœu prostrait sous notre marche ;

Puis sous la large porte basse
Des hommes d'armes en arroi
Tiraient l'épée et saluaient trois fois,
Cependant que tonnait au pont-levis,
Comme un défi,
L'essor de notre galop vers la plaine,
Et s'éteignait soudaine,
Par delà la muraille résurgie,
La rumeur de la foule humaine ;
Nous rentrions dans le printemps épanoui.

Yeldis était royale,
Et, me souvenant de l'effigie
Aux ors qu'avait comptés Philarque,
Je la revoyais, telle et pâle ;
Et je me rappelais le port et la vigie
Le quai, de jour, de nuit, et chaque barque
Et le vieillard qui mourut sans blasphème ;
Elle souriait plus grave et plus lointaine,

La chevauchée reprit ;
Des plaines s'en allaient derrière nous

Avec le soleil et le jour, parfois avec la nuit ;
Des collines lointaines que l'aube dévoile
S'approchaient vers le soir lent, calme et doux,
Avec la lune au faîte, et les étoiles
Par les branchages roux ;
De grands noyers bordaient la route, parfois,
En passant dans leur ombre nous avions froid,
Et nous prenions le trot
Sans dire mot.

Et Claude, un soir de halte, se disant las,
Regarda Yeldis et voulut chanter très bas,
Il s'endormit — la tête contre sa robe —
Et ne s'éveilla pas quand revint l'aube ;
Nous l'ensevelîmes, Martial et moi,
Près d'une source qui riait comme lui ;
C'était au mois
Où l'on taille les buis.

La plaine s'ouvrait immense, désormais ;
Le grand repos des choses accomplies
Vaguait à brise lente sur les blés
Avec le frémissement des panoplies,
Et chantait doucement avec les cloches,
La moisson proche ;
Je sentais que mon âme était comblée
Du calme de la plaine avant qu'on fauche...

Martial, tout pâle (je le vois encore :
Nous avions fait halte sous un sycomore,
Près d'un ruisseau sans voix où je buvais
— Genoux à terre et face à face
Avec moi-même et de si près que je buvais
D'entre mes propres lèvres qui buvaient —
Et je me redressai pour l'écouter :
Sa voix était ferme de sûre audace
Tremblante, un peu, comme s'il redoutait...)
Martial dit — comme on dit un poème — :
« Sur mon âme je vous aime,
Et veux mourir, s'il vous plaît que je meure,
Mais dites-moi le but !... »
Yeldis se retournant, sourit et but
La coupe d'eau qu'elle prit de sa main
Puis, d'un geste moqueur, montra la route unique.
— Je les vois encor, là ; sans mots vains,
L'un pâle et droit, et l'autre énigmatique —
Il marcha vers elle et lui prit la main,
Viril et franc,
Elle fléchit le front comme une enfant ;
Et, soudain, beau de toute sa jeunesse
Et de sa volonté et de son bel amour
Sans un détour,
Il la prit sans un cri et sans un geste
Et sans un mot,
Bondit debout dedans ses étriers

Et cabra son cheval vers un galop...
Il était beau de toute sa jeunesse,
Elle était rose de toutes ses promesses;
Sans doute, leurs destins étaient liés.

Le soleil tombait et je vis leur fuite
S'enfoncer dans le crépuscule, vers demain
Et je restai debout sur le chemin,
Mon cœur peut-être en a battu plus vite...
Il était bel et mâle, et la méritait bien.

Ainsi Philarque, qui fut savant subtil,
S'en est allé vers son orgueil (y croyait-il?) ;
Et Luc, bel homme et fat, s'en fut aussi,
Vers l'ombre de sa vanité, sans un souci;
Claude qui vécut sans repos de cœur
S'en est allé dormir dans le Seigneur ;
Martial qui aime et veut, beau paladin,
S'en est allé au galop vers demain.

Je n'ai pas honte, y songeant, de moi-même,
Je n'ai pas un regret de ce poème :
Je sais que pour L'avoir suivie
Jusque dessous les châtaigniers, *je sais la vie;*
Pour moi toute ombre est claire et le soleil

Chante en les ors des blés et des abeilles;
Ce que j'ai d'Elle, Elle me l'a donné;
Pas un instant qui soit à pardonner;
D'un seul sourire Elle m'a fait ainsi;
Si je n'étais pas né pour son baiser,
Au moins, je lui donnai mon âme — Elle a laissé
Le secret de son âme à ce cœur-ci :
D'une parole Elle a fait un écho
Qui chante aux bois et murmure sur les eaux,
Qui sonne et meurt aux vagues de la houle.
Qui flotte harmonieux aux cris des foules;
Il n'est pas un brin d'herbe qui frissonne,
Il n'est pas un petit caillou qui roule,
Pas une chanson au verger d'automne,
Pas un baiser au sentier de printemps,
Pas une goutte du vrai sang des Occidents,
Pas un mot sacré vibrant aux Poèmes
Dont je ne pleure ou rie, qu'en Elle je n'aime.

## ENVOI

Princesse,
Dès l'aube survenue à tiède haleine,
Des moissonneurs s'en vinrent vers la plaine;
Ils parlaient maintes langues, groupes épars,
Venus de maints pays, par maints hasards;
Je me joignais à eux, car à l'automne,
Tout homme est bienvenu de qui moissonne;
J'ai suivi le sillon cette journée
Et, penché sur la gerbe pour toi glanée,
J'écoute les sonnailles dans le soir
Et pense que la Vie est belle de bel espoir.

# TABLE

# CUEILLE D'AVRIL

DÉDICACE..... 9
DEA..... 11

## *UN POÈME DE LA MER*

MARE VORAX..... 15
MARE FEROX..... 17
MARE TENAX..... 19
MARE SALAX..... 21
MARE VECORS..... 23
MARE SOCORS..... 25
MARE LIENS..... 27

## *EUPHONIES*

CE FURENT LA DES HEURES DOUCES..... 31
AU VIEUX BALCON FLEURI..... 32
LE FLOT DORMEUR S'ÉVEILLE..... 33
L'AURORE A DES PUDEURS..... 35
SAIS-TU L'OUBLI..... 37
LES MOTS QUE VOUS DISIEZ..... 39
DORMIR ET RIRE D'AISE..... 41
TON CŒUR LARMOIE..... 43

LE RÊVE CONSCIENT..... 45
TA CHEVELURE ÉPARPILLÉE..... 47
LES GENETS ONT FLEURI..... 49
VOICI POUR VIVRE UNE HEURE..... 51

## *MYTHES ET DÉCORS*

TRIPLICI..... 55
REX..... 59
LE FRUIT..... 62
LA DAME QUI TISSAIT..... 66

## *CARMEN PERPETUUM*

L'AURORE IMPÉRIALE..... 73
J'ERRAIS DANS UN PAYS SANS NOM, PARMI LES FLEURS... 75
LE FLOT VERTIGINEUX..... 76
NAIVEMENT LUBRIQUE..... 78
DANS LA FRAICHEUR D'UN SOIR..... 80
VOUS SUSPENDIEZ AUX BRANCHES..... 81
L'ÉNERVANTE LANGUEUR..... 82
LA REINE AURÉOLÉE..... 84
NOUS N'ÉTIONS PAS BERGERS..... 85
EUSSÉ-JE AILLEURS TROUVÉ L'AMOUR..... 87

## *HEURE MYSTIQUE*

LES ROSES DU CHEMIN ÉVOQUENT..... 92
O FUTILE JOUEUR DE LYRE..... 94
LA PÉNOMBRE LANGUIT..... 98
ÉPILOGUE..... 101

# JOIES

DÉDICACE..... 107
UN OISEAU CHANTAIT..... 109

PAR LA ROSERAIE..... 113
RONDE DES CLOCHES DU NORD..... 115
MAI FLEURI..... 123
PARLE-MOI..... 126
VOUS SI CLAIRE..... 128
DES OISEAUX SONT VENUS..... 131
EN UN BOIS CALME ET FRAIS..... 133
LES DOUX SOIRS SONT FLÉTRIS..... 138
LE BLEU VENT D'OUTRE-MONTS..... 140
ELLE CHANTAIT AU SOIR..... 142
CES HEURES-LA..... 146
IN MEMORIAM..... 148
AUBADE..... 151
VERS LA MER..... 153
CELLE QUI PASSE..... 157
C'ÉTAIT UN SOIR DE FÉERIES..... 159
AURORE..... 161
RONDE DE LA MARGUERITE..... 163
LES FEUILLES, CETTE MATINÉE..... 168
AVEC DU SOLEIL..... 169
ÉPITHALAME..... 171
PLUS MÊME L'ÉCHO..... 173
RONDE D'AVRIL..... 175
CHANSON..... 177
MON RÊVE DE CE SOIR..... 179
RONDE DE LA VIOLETTE..... 180
IL FAIT BON S'EN ALLER AU BOIS..... 184

## LES CYGNES

DÉDICACE..... 189
L'ÉTAPE..... 193
LE GUÉ..... 198
AU SEUIL..... 204

LE PORCHER ..... 210
EURYTHMIE ..... 219
AU TOMBEAU D'HÉLÈNE ..... 234
PREMIÈRE CHANSON ..... 236
DEUXIÈME CHANSON ..... 241
TROISIÈME CHANSON ..... 245
QUATRIÈME CHANSON ..... 249
CINQUIÈME CHANSON ..... 253
DERNIÈRE CHANSON ..... 257
HÉLÈNE ..... 260
LES LAVANDIÈRES ..... 262
LE FOSSOYEUR ..... 267
DIPTYQUE ..... 274
L'OURS ET L'ABBESSE ..... 277
ÉPITAPHE ..... 283

## FLEURS DU CHEMIN ET CHANSONS DE LA ROUTE

EN UN PARFUM DE FOIN QUI FANE ..... 291
UN PONT SAUTE LE FLEUVE ..... 293
BELLE HEURE, IL FAUT NOUS SÉPARER ..... 294
JOURS DE DEUIL QUI VOUS EN ALLEZ ..... 296
DE LA-BAS, OU L'AUBE ÉCLOT ..... 297
FLEUVES D'AMOUR IMPERTURBÉS ..... 299
JE SERAI LA REINE DE TON PALAIS ..... 300
ET JE LUI DIS ..... 302
TOUT CE QU'IL SAIGNE DE VIN ..... 304
CROIS : VIE OU MORT QUE T'IMPORTE ..... 305
NE CROYEZ PAS ..... 306

AVEC UN PEU DE SOLEIL ET DU SABLE BLOND..... 308
LE RÊVE CHUCHOTÉ..... 310

## LA CHEVAUCHÉE D'YELDIS

LA CHEVAUCHÉE D'YELDIS..... 317

*ACHEVÉ D'IMPRIMER*

le vingt-huit octobre mil neuf cent sept

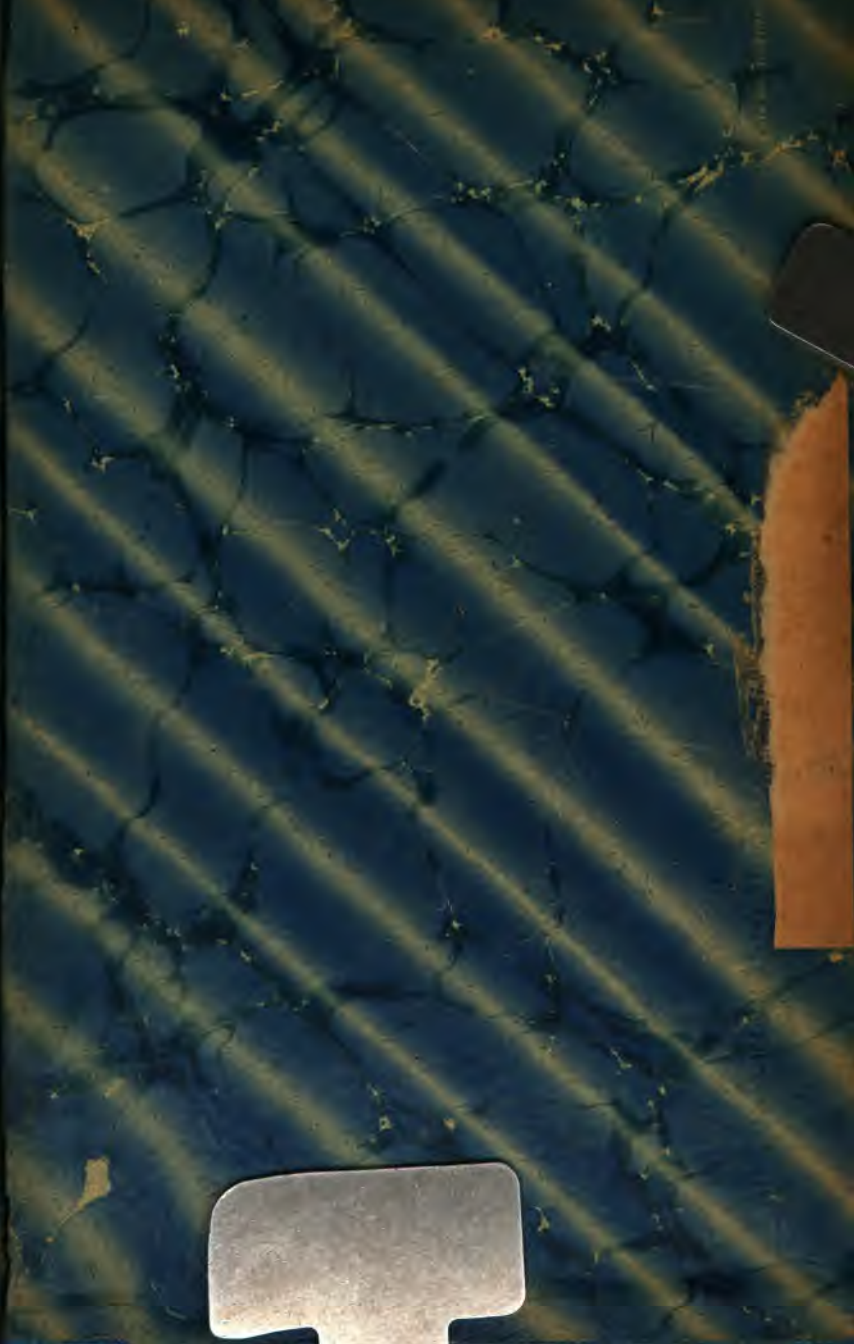
PAR

BLAIS ET ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE